



# DE NOËL A L'EPIPHANIE

ASSEMBLÉES DU SEIGNEUR 11

**La Sainte Famille.** Première lecture : R. Segueineau. Deuxième lecture : Ch. Bigaré. Evangile : A. Paul, A. George, J. Dupont. **Fête de Sainte Marie, Mère de Dieu.** Première lecture : P. Buis, A. George. **Deuxième Dimanche après Noël.** Première lecture : R. Segueineau, M. Coune.

PUBLICATIONS DE ST-ANDRÉ  
LES ÉDITIONS DU CERF



2007.734



2 ASS

As 7

# De Noël à l'Épiphanie

---

Assemblées du Seigneur 11

LES ÉDITIONS DU CERF



Avec l'autorisation des Supérieurs  
© LES EDITIONS DU CERF, 1970  
29, boulevard Latour-Maubourg, Paris 7<sup>e</sup>

# La Sainte Famille

(Dimanche dans l'Octave de Noël)

---

Première lecture : Si 3,2-6.12-14

Deuxième lecture : Col 3,12-21

Evangile : Année A : Mt 2,13-15.19-23

Année B : Lc 2,22-40

Année C : Lc 2,41-52



# Honore ton père et ta mère

Si 3,2-6.12-14

PAR RAYMOND SEGUINEAU

## Le commandement « de première importance »

Tout ce passage de la *Sagesse de Sirac* est une « variation », un développement, sur le quatrième commandement du Décalogue, le premier de la seconde des « deux tables », ainsi libellé dans Dt 5,16 (reprenant Ex 20,12) :

*Honore ton père et ta mère,*  
comme te l'a commandé Yahvé ton Dieu,  
afin d'avoir longue vie et bonheur  
sur la terre que Yahvé ton Dieu te donne.

La notion d'honneur (grec : *timao*), avec son antonyme *deshonneur* apparaît sept fois dans le passage, ainsi que celle de *gloire* (grec : *doxa*), avec son contraire *mépris*. Il ne faut pas chercher de symbolisme dans ce chiffre dû au hasard, mais l'insistance (quatorze fois) sur le devoir de piété filiale correspond certainement à la préoccupation dominante du sage. Quel est le contenu de ce verbe *timao*, que la *Bible de Jérusalem* traduit en Mt 15,4 (mais pas en Mt 19, 19 !) par « Rends tes devoirs » ? Il apparaît, concrètement pourrait-on dire, dans divers textes de la Bible qui soulignent l'un ou l'autre de ces « devoirs » récapitulés par le mot « honorer ». En voici quelques-uns :

Qui *frappe* son père ou sa mère sera mis à mort (Ex 21,15).

Qui *traite indignement* (Hébreu *qll* = maudire, mais le parallèle de Dt 27,16 porte *qlh* dont le sens est « abaisser, humilier, avilir ») son père ou sa mère sera mis à mort (Ex 21,17).

Chacun de vous *craindra* sa mère et son père (Lv 19,3).

## HONORE TON PERE ET TA MERE

7

*Ecoute*, mon fils, l'instruction de ton père,  
*ne méprise pas* l'enseignement de ta mère (Pr 4,3).

Qui *dépouille* son père et *chasse* sa mère  
est un fils infâme et taré (Pr 19,26).

Qui *maudit* son père et sa mère  
verra sa lampe s'éteindre au milieu des ténèbres (Pr 20,20).

Qui *dérobe* à son père et à sa mère en disant : « Point de péché ! »  
du brigand est l'associé (Pr 28,24).

Malheur à *qui ose dire* à un père : « Qu'as-tu engendré ? »  
et à une femme : « De quoi as-tu accouché ? » (Is 45,10).

Dans tous ces textes, ce qui est prépondérant, c'est la notion de *respect* et de *vénération*, en parole et en acte, avec leurs composants : respect de la personne et des biens des parents, crainte révérentielle, obéissance et soumission. Le N.T., qui reprend six fois ce précepte du Décalogue, n'y ajoute finalement rien, pas même la note d'amour ou d'affection qu'on pourrait attendre. Car, si on met à part Mt 10,37, somme toute assez négatif comme nous le verrons plus loin, les textes bibliques ne parlent jamais d'*aimer* son père et sa mère ! Le fait vaut la peine d'être souligné, même si l'amour est inclus ou supposé dans l'honneur à rendre.

Pourtant Jésus et saint Paul ont appelé la « gravité » du quatrième commandement. Dans une discussion avec les scribes et les Pharisiens (Mt 15,1-9 ; Mc 7,8-13), le Christ reproche à ses interlocuteurs, qui se réclament de la Loi de Moïse, de se soustraire au devoir de piété filiale, et cela sous des prétextes culturels :

Dieu a dit : « Honore ton père et ta mère »...

Mais vous, vous dites : « Quiconque dit à son père ou à sa mère : "Les biens dont j'aurais pu t'assister, je les consacre", celui-là est quitte de ses devoirs envers (litt. n'aura plus à honorer) son père ou sa mère. »

Ainsi, vous annulez le commandement de Dieu au nom de votre tradition à vous !

Et Jésus de leur jeter en plein visage, à propos de ce grave commandement, le reproche cinglant d'Isaïe : « Ce peuple ne m'approche qu'en paroles... sa religion envers moi n'est que commandements humains ! » (Is 29,13).

Quand saint Paul citera à son tour le précepte « Honore ton père et ta mère », dans le petit traité de morale domestique de l'Épître aux Ephésiciens, il précisera : « Tel est le *premier commandement*

auquel soit attaché une promesse ». Mais il ne s'attarde pas à cette promesse (vivre heureux longtemps ici-bas) comme à une motivation particulière : à ses yeux elle n'est qu'un moyen de souligner l'insistance avec laquelle Dieu lui-même donne ce quatrième commandement. Ce qui est intéressant et nouveau c'est l'affirmation : *étis estin entolè prôtè* (Ep 6.2). Mais peut-on vraiment traduire : « Tel est le premier commandement » ? Le qualificatif « premier » ne peut signifier que trois choses :

- Le premier des dix commandements dans l'ordre que présente le « Décalogue » : ce qui n'est manifestement pas le cas. Même si l'on songe à la répartition en deux tables, la Bible ne dit jamais qu'il y ait eu trois commandements sur la première (devoirs envers Dieu) et sept sur la deuxième (devoirs envers les hommes, dont celui d'honorer ses parents serait alors le premier) : cette « répartition » est moderne, et saint Paul ne pouvait s'y référer :

- Le premier commandement assorti d'une promesse : mais on ne saurait l'entendre ainsi, puisqu'il s'agit du seul de cette espèce ;
- Le premier, au sens de « le plus grand » : mais cette place revient sans conteste à « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu... » (Mt 22,36 ; Mc 12,28).

L'adjectif grec *prôtè* peut et doit, semble-t-il, se traduire ici par : « de première importance » : « Honore ton père et ta mère, c'est un commandement de première importance ».

De fait, quand les rabbins parlent du quatrième commandement, ils le considèrent comme l'un des plus « lourds » (*kbd*), l'un des plus « graves », et même comme « le plus important entre les importants ».

Nous disions à l'instant que l'honneur inclut l'amour. En effet, si le devoir d'aimer ses parents n'est pas explicité, le fait qu'ils sont pour leurs enfants le plus proche prochain, oblige ceux-ci à les aimer pour être en règle avec le « second » commandement (« Tu aimeras ton prochain comme toi-même », cf. Lv 19,18 ; Mt 19,19), qui ne fait qu'un avec le vrai « premier commandement ».

### Père et mère

Dans ce passage du Sage Sirac, le père est mentionné deux fois plus souvent que la mère (douze fois contre six), proportion bien plus favorable pour celle-ci que dans l'ensemble de la Bible ! En effet, dans les livres de l'A. et du N.T., le mot père revient environ dix-huit cents fois, le mot mère trois cent cinquante seulement.

Il n'est pas surprenant que les livres de sagesse insistent davantage sur les devoirs envers le père, dont le rôle était considéré comme prépondérant en tant que chef de famille et source de la vie. Pour

cette même raison, la Bible se soucie davantage des fils que des filles, car l'enfant mâle assure le maintien de la « maison paternelle », de la race, et donc la pérennité de la promesse. Ceux qu'à travers la Bible on appelle « les Pères » sont de fait les pères de la nation et en même temps de la race spirituelle. En engendrant un fils, le père se continue lui-même ; il transmet du même coup la promesse faite à Abraham (Gn 15). Ceci explique l'importance donnée dans la Bible aux généalogies. Les générations humaines constituent les maillons d'une longue chaîne qui se rattache « au père du monde, au premier être formé par Dieu quand il fut créé » (Sg 10,1). Jésus lui-même s'insérera dans cette chaîne humaine par « ses parents » (cf. Lc 2,27.41.43), et saint Luc, dans sa présentation « ascendante » de la lignée d'où est issu le Christ, remontera, de fils en père, jusqu'à Dieu : « Et Jésus... était, croyait-on, fils de Joseph... fils de Seth, fils d'Adam, fils de Dieu » (Lc 3,23-38). Finalement, Dieu est le vrai « père du monde », lui qui a fait le ciel, la terre et toute leur armée (Gn 2,1), qui créa l'homme à son image, comme sa ressemblance (Gn 1,26). C'est ce Père que le Sage Sirac invoque dans sa belle prière pour demander la vigilance :

Seigneur, père et maître de ma vie...

Seigneur, père et Dieu de ma vie... (Si 23,14).

Chaque père humain apparaît ainsi sur la terre comme une image du Père qui est dans les cieux, et « de qui toute paternité au ciel et sur terre tire son nom » (Ep 3,15). Le Christ « accomplissant » la révélation du Dieu Père, a mis en scène, dans plusieurs paraboles, un père de famille (Mt 21,28 ; etc.) ou un maître de maison (Mt 13,27 ; etc.). Et l'auteur de l'Épître aux Hébreux rappelle que le respect du père et de Dieu dépend d'une même piété filiale : « Nous avons eu pour nous corriger nos pères selon la chair ; et nous les respectons. Ne serons-nous pas soumis bien davantage au Père des esprits pour avoir la vie ? » (He 12,9).

La mère, même si les textes parlent moins d'elle parce que, comme l'explique Gertrud von Lefort, elle agit « sous le voile », mérite le même respect que le père. En Eve, que la Genèse appelle la « mère des vivants » (Gn 3,20), toute mère se reconnaît. C'est elle qui sait, mieux que personne, le prix de la vie. Elle sait ce que coûte une vie d'homme, elle qui l'a fait éclore, portée dans sa chair, nourrie de son sang, enfantée, protégée, soignée, ouverte progressivement au langage, à la réflexion, conduite jour après jour jusqu'au seuil de l'autonomie adulte. Le vieux Tobit amorce cette réflexion dans ses derniers conseils à son fils Tobie : « Honore ta mère et ne la délaisse en aucun jour de ta vie. Fais ce qui lui plaît et ne lui

fournis aucun sujet de chagrin. Souviens-toi, mon enfant, de tant de dangers qu'elle a courus pour toi quand tu étais dans son sein » (1 Ch 4, 1-4). Et l'admirable mère du Second livre des Maccabées s'adresse ainsi au plus jeune de ses sept fils pour l'encourager au martyre : « Mon fils, aie pitié de moi, qui t'ai porté neuf mois dans mon sein, qui t'ai allaité trois ans, qui t'ai nourri et élevé jusqu'à l'âge où tu es et entretenu. Je t'en conjure... accepte la mort... » (2 M 7,27-29). Mettre au monde des petits d'homme (cf. 1 S 1,11), déposer et faire grandir en eux ces vertus qui les accompagneront jusqu'à la mort, telle est, somme toute, la vocation première de la femme, sauvée par la maternité, « à condition de persévérer avec modestie dans la foi, la charité et la sainteté » (1 Tm 2,15).

### Les vieux parents

Mon fils, viens en aide à ton père dans sa vieillesse,  
ne lui fais pas de peine pendant sa vie ;  
même si son esprit faiblit, sois indulgent,  
ne le méprise pas, toi qui es en pleine force (Si 3,12-13).

Le livre des Proverbes donne le même conseil, en associant le père et la mère, mais il l'assortit d'une menace :

Ecoute ton père qui t'a engendré,  
ne méprise pas ta mère devenue vieille (Pr 23,22).

L'œil qui nargue un père et méprise le grand âge d'une mère,  
les corbeaux du torrent le crèveront, les aigles le dévoreront (Pr 30,17).

L'homme qui, durant sa vie, a honoré son père et sa mère, est normalement assuré de voir se réaliser la promesse attachée à la pratique du quatrième commandement. Il bénéficiera de longs jours (Ex 20,12 ; Dt 15,16), il aura la joie de voir les enfants de ses enfants (Pr 17,6 ; Ps 128,6) ; il peut mourir dans une vieillesse heureuse, âgé et rassasié de jours (Gn 25,18) ; il restera frais et florissant jusque dans la vieillesse (Ps 92,15).

Mais la plupart du temps la vieillesse amène avec elle un cortège de misères physiques (cf. Qo 12,1-7), et l'homme devenu vieux se sent souvent à la charge de ses enfants, de ses proches, comme le vieux Barzillai l'explique à David : « J'ai maintenant quatre-vingts ans... Pourquoi ton serviteur serait-il encore à charge à Monseigneur le roi ? » (2 S 19,36). Avec l'âge, on devient souvent « un homme misérable et privé de ses forces, vieillard usé, agité de soucis, révolté et à bout de patience » (Si 41,2).

C'est en pensant à cette fragilité et à cette faiblesse que le Psalmiste prie le Seigneur de ne pas l'abandonner :

Ne me rejette pas au temps de ma vieillesse,  
quand décline ma vigueur, ne m'abandonne pas ! (Ps 71,9).

Les enfants en pleine vigueur physique et intellectuelle sont tenus d'assister leurs parents âgés, de leur affection, mais aussi de leurs biens. La femme de Tobit ne reproche-t-elle pas à son mari : « Pourquoi as-tu envoyé notre enfant ? N'est-il pas le bâton de notre main, quand il entre et sort devant nous ? » Le Christ rappelle ce devoir en Mt 15,1-9, et saint Ambroise le souligne dans son commentaire sur Luc 1,8 : « O fili, quantum tibi sumis iudicium si non pascas parentem. Illi debes quod *habes* qui debes quod *es* ! »

### Haïr son père et sa mère

Honorer son père et sa mère, s'acquitter des différents devoirs que ce respect comporte, c'est donc, incontestablement, une obligation sacrée ; sous des formes diverses la Bible nous le rappelle. On pourrait même dire qu'elle le fait sans nuances ; elle présente le précepte comme un absolu qui ne se discute pas. Elle semble considérer les parents comme forcément parfaits, et si elle prévoit le cas du fils indocile et rebelle (Dt 21,18-21), elle n'envisage guère celui de parents qui « exagèrent », qui abusent de leur autorité sans appel, et qui « exaspèrent leurs enfants au risque de les décourager » (Col 3,21). Sans doute envisage-t-on, comme une hypothèse, que des parents puissent abandonner leurs enfants. Mais c'est surtout pour souligner la paternité supérieure de Dieu :

Si mon père et ma mère m'abandonnent,  
le Seigneur me recevra (Ps 27,10).

Une femme oublie-t-elle l'enfant qu'elle nourrit... ?  
Même s'il s'en trouvait une pour l'oublier,  
moi, je ne t'oublierai jamais (Is 49,15).

L'enfant est, le plus souvent, considéré comme un bien, une possession parmi les autres, de même que le bétail, la femme, les champs, la maison. La « maîtrise » du chef de famille a pour corrélatif la soumission absolue de l'enfant, et les livres de sagesse multiplient autant les appels à la soumission que les conseils pour l'éducation. La notion d'autonomie, de personnalité de l'enfant, si fortement affirmée à notre époque, leur reste assez étrangère.

Ezéchiël, en particulier, avait déjà affirmé cette notion de responsabilité personnelle au sein même de la famille (cf. Ez 18). L'enfant est libre, il a sa vocation propre, il aura dans la vie, à faire ses choix personnels. Il devra par exemple « quitter son père et sa

mère, pour s'attacher à sa femme » (Mt 19,5) ; la proclamation de l'Evangile, en faisant du Christ un signe de contradiction (Lc 2,34), ~~diviser~~ les familles : « Je suis venu opposer l'homme à son père, la fille à sa mère » (Mt 10,35).

Dans le Deutéronome, voici en quels termes les « Bénédiction de Moïse » caractérisent le zèle du lévite dont Yahvé est la part (cf. Jos 13,14) : « Il dit de son père et de sa mère : "Je ne les connais pas" » (Dt 33,9). Jésus demandera la même chose à ceux qui veulent devenir ses disciples. Saint Luc emploie même une formule très forte : « Si quelqu'un vient à moi sans *haïr* son père et sa mère... il ne peut être mon disciple » (Lc 14,26). Jésus, qui a rappelé avec force le quatrième commandement, ne peut demander la *haine* filiale. L'hébraïsme « *haïr* », qui signifie mettre volontairement au second rang, faire passer après, aimer moins, a été bien rendu par le parallèle de Matthieu (10,37) : « Qui *aime* son père ou sa mère *plus que moi* n'est pas digne de moi ». Par le jeu de sa liberté, l'homme peut être amené à choisir autrement que son père et sa mère, ou même contre eux. A ce moment-là, le devoir d'honorer demeure, mais l'obligation d'obéir, de suivre, d'imiter, cède la place à une autre : répondre à une vocation de Dieu. C'est dans ce cas, dont François d'Assise nous donne un exemple, que s'applique le conseil de Jésus :

N'appellez personne votre père sur la terre :  
car vous n'en avez qu'un, le Père céleste (Mt 23,9).

## Amour et union dans le Seigneur

Col 3,12-21

PAR CHRISTIAN BIGARÉ

*Aumônier de l'Ecole Fénelon à Vaujours*

L'auteur de la Lettre aux Colossiens, après avoir établi la primauté du Christ dans l'ordre de la création et dans l'ordre du salut, adjure ses correspondants de ne pas s'égarer dans une multiplicité de pratiques culturelles et ascétiques. Ce serait un retour au judaïsme et un nouvel assujettissement aux prescriptions et aux doctrines purement humaines.

Or, continue Paul, le chrétien, depuis son baptême, est associé aux mystères du Christ : mort, résurrection et ascension. Uni au Christ céleste, il mène une vie nouvelle qui demeure, pourtant, jusqu'à la Parousie, une réalité humble et cachée. En effet, sa vie reste un effort incessant et jamais achevé sur terre, pour se dépouiller du vieil homme et revêtir l'homme nouveau.

L'Apôtre entreprend alors (3,5-25) de nous aider dans cet effort par une série de préceptes généraux et particuliers qui constituent un petit traité de morale chrétienne. Ces préceptes, simples et concrets, sont moins reliés entre eux qu'éclairés ici et là, de l'intérieur, par des mots-clefs : élection, amour de Dieu, dans le Seigneur. La lecture choisie pour la fête de la Sainte Famille est taillée dans ce court traité de façon artificielle et cependant assez heureuse.

Préceptes généraux : notre texte omet les vv. 5-12 plus négatifs, qui indiquent de quels péchés il faut sortir pour dépouiller le vieil homme ; il garde les vv. 12-17 qui montrent comment revêtir l'homme nouveau et quelles sont la vie, les vertus et la prière d'un élu.

Préceptes particuliers : le texte conserve les vv. 18-21 qui traitent des rapports entre époux, entre parents et enfants ; il omet les vv. 22-25, les relations entre maîtres et esclaves étant sans rapport avec la fête du jour.

## Élection et amour

Il est difficile de se faire une idée exacte des erreurs dans lesquelles étaient tombés les correspondants de Paul. La plupart des chrétiens de Colosses venaient du paganisme. Mais il y avait dans la région une forte colonie juive qui a pu subir une influence essénienne telle qu'on la décèle dans certains écrits johanniques. Sans compter les sectes dont les tendances gnostiques éclateront plus tard.

Paul commence par affirmer avec force le pouvoir unique et dominateur du Christ et la nouvelle relation établie en lui entre l'homme et son Créateur. Nous sommes les *élus* de Dieu, objets d'un choix gratuit (cf. Rm 8,28) qui nous arrache au monde et fait de nous des *saints* (cf. Ga 1,4) ; nous devenons les *bien-aimés* de Dieu. « Ainsi l'élection de Dieu sanctifie les croyants et leur manifeste son amour »<sup>1</sup>.

C'est ce qui se réalise à travers les rites du baptême où nous sommes d'abord dépouillés du vieil homme et de ses agissements (3,9). « La circoncision dans le Christ » produit ce dépouillement de notre être charnel (2,11). Nous entrons en quelque sorte tout nus dans les eaux du baptême. Nous devons alors couvrir notre nudité en revêtant l'homme nouveau ou, plus exactement, les dispositions et les sentiments de l'homme nouveau recréé par l'Amour.

*Les vertus qui naissent de l'amour (vv. 12-15)*

Les Colossiens voulaient se perdre dans une multitude de prescriptions matérielles : Paul les ramène à l'amour et aux vertus quotidiennes qui en sont l'expression spontanée et directe. Le texte révèle une tendresse que Paul manifeste en plus d'une circonstance (cf. 1 Co 4,14 ; 2 Co 6,13 ; Ga 4,12-20).

L'Apôtre souhaite « aux élus de Dieu » un cœur plein d'humilité, de douceur et de patience. En effet, la *patience* intérieure s'exprime dans la *douceur* des paroles et des gestes. Elle s'enracine aussi dans l'*humilité*, basée sur une claire vision de nos propres faiblesses. Nous sommes ainsi menés de la tendre *compassion* au *support mutuel* et au *pardon* des offenses.

Le pardon est une doctrine caractéristique des évangiles. Nous devons prier notre Père qui est aux cieux de nous pardonner comme nous pardonnons nous-mêmes (Mt 6,12 ; Lc 11,4). Le Seigneur insiste sur la nécessité de pardonner pour être pardonné (Mt 6,14 ;

Mc 1,25). Nous apprenons ailleurs qu'il faudrait pardonner sept fois ou même soixante-dix-sept fois sept fois (Mt 18,21 ; Lc 17,4).

Jésus joint l'exemple à la parole ; il guérit miséricordieusement du péché comme de la maladie, et pour sa prétention à ce privilège divin, se voit traité de blasphémateur (Mc 2,7). Bien plus, en expirant sur la croix, il demande à son Père de pardonner à ses bourreaux (Lc 23,34).

C'est le Père qui, en ressuscitant Jésus des morts, nous fait revivre avec lui, et nous pardonne nos fautes (Col 2,13). Mais c'est Jésus qui nous mérite le pardon par le sacrifice accepté de la croix ; en pardonnant à ses bourreaux, c'est à chacun de nous qu'il pardonne. C'est bien ce qu'entend Paul quand il nous dit : « Le Seigneur vous a pardonné, faites de même à votre tour » (3,13).

*Le Christ, notre amour et notre paix*

C'est sans doute cette allusion au sacrifice de la croix et à la mort du Christ pour le salut des hommes — la plus grande preuve d'amour qui se puisse donner (Jn 15,13) — qui fait venir sous la plume de l'Apôtre le mot sous-entendu depuis le début du passage mais non encore exprimé et qui est à la racine de l'ordre nouveau : amour ou charité. Bien qu'elle dépasse toute possibilité humaine, la plénitude de l'amour doit pourtant nous pénétrer intimement, car c'est en l'Amour que se réalise et se noue la perfection. D'après certains exégètes, cet Amour est le lien qui unit entre elles toutes les vertus, pour d'autres il est plutôt leur racine commune. Les deux explications se complètent, et ne suffisent pas à épuiser la réalité divine. Car l'Amour vient de Dieu, il est la nature même et la vie intime de Dieu : Père, Fils et Esprit ; il est en même temps la raison d'être de la création et de l'œuvre du Salut (Ep 1,3-14).

Paul souhaite alors que la paix du Christ, en régnant dans nos cœurs, nous rassemble tous en un seul corps, ce qui accomplit notre vocation. Il nous donne ainsi un conseil très pratique tout en nous ouvrant à la plus haute mystique.

Il n'y a d'amour vrai entre les personnes que s'il engendre la paix entre elles. Mais il n'y a pas de vraie paix en dehors de celle que peut nous procurer le Christ en nous réconciliant avec lui et avec les autres hommes dans son amour, c'est-à-dire en nous sauvant finalement du péché. Parler de l'amour du Christ ou de la paix du Christ dans nos cœurs, c'est tout un. La paix du Christ c'est le Christ qui s'est fait en personne notre Paix<sup>2</sup>.

1. C. MASSON, *L'Épître de saint Paul aux Colossiens*, Neuchâtel, 1950, pp. 145-146.

2. Cf. notre article *Le Christ, notre paix* (Ep 2), dans *Assemblées du Seigneur*, 2<sup>e</sup> série, 47, pp. 39-43.



Cette paix du Christ qui doit régner dans nos cœurs, Paul nous la présente comme « le terme de l'appel qui vous a rassemblés en un même Corps ». De quel Corps s'agit-il ? L'expression nous renvoie au thème initial de l'épître : primauté du Christ dans l'ordre de la Création comme de la Rédemption (1,15-20).

Par le sacrifice de son corps de chair livré à la mort, Jésus nous a réconciliés entre nous et avec le Père (1,22). Son corps individuel est en quelque sorte le lieu où s'opère la réconciliation, où se rassemble tout le genre humain dont il a pris le péché sur lui (cf. Ep 2, 14-16 ; 2 Co 5,21). De plus, les chrétiens forment actuellement l'Eglise. Or, le Christ « Image du Dieu invisible, Premier-né de toute créature » est aussi « la Tête du Corps, c'est-à-dire de l'Eglise » (1,18). Nous avons vu que le Baptême nous ensevelit et nous fait ressusciter avec le Christ auquel il nous unit en même temps qu'à l'Eglise. Le Christ est la Tête de l'Eglise car il est « le premier ressuscité » (1,18), celui « qui a fait la paix par le sang de sa croix » (1,20). Il est même : « la Tête de toute principauté et de toute puissance » (2,10). Quant à nous, il faut nous attacher : « à la Tête, dont le Corps tout entier reçoit nourriture et cohésion, par les jointures et ligaments, pour réaliser sa croissance en Dieu » (2,19).

### *Prière et action de grâces « au nom du Seigneur Jésus » (vv. 15-17)*

« Vivez dans l'action de grâces. » Il importe peu qu'on rattache ce cri du cœur à ce qui précède ou à ce qui suit, mais il faut souligner sa fréquence dans les lettres de Paul (cf. 1 Th 2,13 ; 2 Th 2,12 ; Col 1,12 ; 2,7 ; 3,15 ; etc.). En Ep 5,20 s'y joint la mention « Au nom du Seigneur Jésus », que nous retrouvons en Col 3,17. L'insistance sur l'expression « Au nom du Seigneur Jésus » découle de ce qui précède. Si le Christ présent dans nos cœurs nous rassemble en un seul corps dont il est la tête, notre prière doit se fondre dans la sienne. Notre prière, c'est la Parole même du Christ qui réside en nous en abondance et y produit toute sorte de fruits.

Cette Parole du Christ nous permettra d'abord de nous instruire réciproquement et en toute sagesse : exhortation au bien ou correction fraternelle des égarements possibles. Vient ensuite la prière proprement dite, toute pénétrée de reconnaissance qui s'exprimera par des chants : psaumes de l'A.T. ou d'inspiration chrétienne, hymnes avec leur structure propre, improvisations à caractère charismatique : libres louanges ou cantiques inspirés !

Finalement cette prière doit pénétrer dans toute la vie, car l'Apôtre termine en nous exhortant : « Quoique vous puissiez dire ou faire,

que ce soit toujours au nom du Seigneur Jésus, rendant par lui grâces au Dieu Père ! » Il s'agit moins ici d'une prière explicite que d'une union habituelle (et pas nécessairement actuelle) qui permettra de sanctifier toutes les activités du chrétien en les rapportant au Christ.

### *Vie familiale « dans le Seigneur » (vv. 18-21)*

Sans transition, nous passons à quatre brefs préceptes particuliers visant successivement les femmes et les maris, les enfants et les parents.

Ont-ils été motivés par des circonstances particulières ? Au nom de l'homme nouveau et de la liberté chrétienne, y aurait-il eu, au sein des familles, contestation, voire insurrection de la femme, de l'enfant et de l'esclave contre l'autorité du *paterfamilias* ?

Le moins qu'on puisse dire c'est que Paul n'a pas soutenu les contestataires vrais ou supposés ; pour lui, l'autorité de l'époux, du père de famille et du maître de maison va de soi. Il est plus vraisemblable que dans son souci d'aide concrète, l'Apôtre a simplement voulu passer du général au particulier dans les domaines de la vie courante. A la même époque, une lettre du philosophe Sénèque réalisait le mouvement inverse : il ne suffit pas d'énumérer des préceptes particuliers, mais il faut remonter jusqu'aux principes généraux qui les justifient<sup>3</sup>. Paul, lui, après avoir établi la primauté du Christ donne aux préceptes traditionnels un éclairage nouveau « dans le Seigneur », c'est-à-dire à la lumière de la parole et de l'exemple du Sauveur.

La doctrine paulinienne sur la famille n'apparaît pas révolutionnaire pour son temps. Elle contient cependant le ferment dont chaque génération chrétienne, plus ou moins heureusement, fait usage à la fois contre la tyrannie du péché et pour le lent progrès moral et spirituel réalisé par l'humanité depuis des millénaires.

Ces recommandations sans prétention restent d'une actualité permanente là où la famille demeure une réalité et un milieu chargé de responsabilités éducatives. Que mari et femme, s'acceptant tels qu'ils se découvrent progressivement, s'abstiennent l'un envers l'autre de remarques inutiles, désagréables ou sans profit certain. Qu'à leur tour, ils n'exaspèrent pas leurs enfants ; qu'ils sachent discerner les points importants, les moments opportuns, éviter la maladresse et cette répétition qui engendre la lassitude et enlève à l'intervention mordant et efficacité. L'enfant se décourage si les parents, insensibles à ses efforts, à ses progrès et à ses réussites,

3. Sénèque, *Lettre 95*. Sur ce thème dans l'Antiquité chrétienne, cf. les références données par J. HUBY, *Les Epîtres de la captivité*, Paris, 1935, p. 96.



l'accablent sans pitié de leurs reproches. Que les enfants à leur tour découvrent la beauté d'une obéissance basée sur l'amour, la confiance et la reconnaissance à l'égard de leurs parents et comprennent sa nécessité pour assurer la cohésion de la famille.

Qu'y a-t-il au fond de ces rappels ? Apprendre à distinguer l'important de l'accessoire, respecter la sensibilité et la juste autonomie de chacun, faire confiance à l'Esprit Saint qui vit en lui, à la Parole du Christ qui réside en son cœur.

On peut essayer d'approfondir ces données de morale familiale en étudiant les développements plus importants de Ep 5,21—6,4. Disons simplement qu'ils se situent dans la même perspective d'une autorité traditionnelle. Et s'ils vont plus avant dans le mystère de l'union du Christ à l'Eglise et à chaque être humain, c'est surtout pour nous enfoncer davantage dans un Amour inconcevable.

### FAMILLES CHRÉTIENNES

Révérions le Seigneur Jésus Christ dont le sang a été versé pour nous, respectons nos chefs, honorons les anciens, instruisons les jeunes gens dans la crainte de Dieu, disposons nos femmes au bien. Qu'elles fassent voir chez elles les mœurs aimables de la chasteté, qu'elles prouvent leur sincère disposition à la douceur, qu'elles manifestent par le silence la modération de leur langue, qu'elles exercent saintement la charité, non d'après leurs préférences mais sans partialité, à l'égard de tous ceux qui craignent Dieu.

Que nos enfants aient part à l'éducation dans le Christ, qu'ils apprennent la puissance de l'humilité auprès de Dieu, le pouvoir du chaste amour, combien la crainte de Dieu est belle et précieuse, comment elle sauve tous ceux qui marchent dans la sainteté avec une conscience pure. Car il pénètre nos pensées et nos désirs : c'est son souffle qui nous anime et il le reprend quand il veut.

CLÉMENT DE ROME <sup>1</sup>.

1. Clément de Rome, *Épître aux Corinthiens*, 21 ; traduction de A. HAMMAN dans *L'empire et la croix* (Littératures chrétiennes, *Ichthus* 2), Paris, 1957, pp. 43-44.

## La fuite en Égypte et le retour en Galilée

Mt 2,13-15.19-23

PAR ANDRÉ PAUL

*Assistant à la Section d'Études Bibliques de l'Institut Catholique  
(Paris)*

Les deux péripécies, Mt 2,13-15 et Mt 2,19-23, sont construites selon le même modèle littéraire. Dans la seconde, on discerne des éléments nouveaux qui manquent à la première, et constituent l'ouverture littéraire et théologique de l'évangile de l'enfance à la totalité rédactionnelle du discours matthéen.

### *La dynamique christologique d'un processus rédactionnel*

Le tableau suivant fournira à la lecture des deux textes un premier éclairage.

Mt 2,13-15

Mt 2,19-23

1. Situation

*Après leur départ*

1. Situation

*Hérode ayant cessé de vivre,*

2. L'Ange à Joseph

*Voici que l'Ange du Seigneur apparut en songe à Joseph et lui dit :*

2. L'Ange à Joseph

*Voici que l'Ange du Seigneur apparut en songe à Joseph et lui dit :*

(1) *lève-toi*

(2) *prends l'enfant et sa mère*

(3) *et fuis en Égypte*

(4) *et restes-y jusqu'à ce que...*

*Car Hérode va chercher l'enfant pour le faire périr.*

(1) *lève-toi*

(2) *prends l'enfant et sa mère*

(3) *et reviens au pays d'Israël*

*Car ils sont morts ceux qui en voulaient à la vie de l'enfant.*

3. Exécution

*Mais, apprenant qu'Archélaüs régnait sur la Judée à la place d'Hérode son père, il craignit de s'y rendre : sur un avis reçu en songe,*

*il se retira dans la région de Galilée et vint s'établir dans une ville appelée Nazareth.*

4. Citation d'A.T.

*Ainsi devait s'accomplir l'oracle des Prophètes : On l'appellera Nazôréen.*

- (1) *Joseph se leva*  
(2) *prit l'enfant et sa mère*  
(3) *et se retira en Egypte*  
(4) *où il demeura jusqu'à la mort d'Hérode.*

4. Citation d'A.T.

*Ainsi devait s'accomplir cet oracle prophétique du Seigneur : D'Egypte j'ai appelé mon fils.*

Il est aisé de montrer que ce diptyque s'insère admirablement dans un triptyque, dont Mt 1,18-25 (l'annonce à Joseph) est le premier volet. L'observation du tableau ci-joint situera déjà le rôle de ces deux passages dans l'ensemble de Mt 1—2.

Annnonce à Joseph	Fuite en Egypte	Retour en Galilée
<i>Voici que l'Ange du Seigneur lui apparut en songe</i>	<i>Voici que l'Ange du Seigneur à Joseph apparut en songe</i>	<i>Voici que l'Ange du Seigneur à Joseph apparut en songe</i>
<i>il l'appela du nom de Jésus</i>	<i>D'Egypte j'ai appelé mon fils</i>	<i>On l'appellera Nazôréen</i>

La ressemblance de ces trois textes est frappante. Le verbe « appeler » les unifie profondément : il introduit un complément dont la triple désignation (Jésus, fils, Nazôréen) révèle avec précision la riche teneur christologique.

Par rapport à l'unité littéraire et théologique de ce triptyque — dont la généalogie (1,1-17) constitue la brillante introduction<sup>1</sup>, — les deux péripécies Mt 2,1-12 et 2,16-18 manifestent de fortes dissonances (par exemple, absence de Joseph et de l'Ange du Seigneur), cependant que d'évidentes affinités les rendent complémentaires l'une de l'autre : le v. 16 constitue nettement la suite du v. 12, les vv. 7 et 16 se répondent. Le massacre des Innocents (2,16-18) prolonge la

1. La généalogie constitue en même temps l'introduction de tout l'évangile ; cf. André PAUL, *L'évangile de l'Enfance selon saint Matthieu*, Paris, 1968, pp. 146 et 174.

visite des Mages. Dans le mouvement rédactionnel de Matthieu, ces deux éléments, unifiés à l'origine, auraient été séparés et disposés de part et d'autre de la fuite en Egypte.

L'évangéliste aurait façonné le bloc de ses deux premiers chapitres à partir de deux unités littéraires forgées l'une et l'autre dans son école, d'une part la péripécie des Mages avec son excursus<sup>2</sup>, et d'autre part le triptyque que nous venons d'examiner, avec une introduction solennelle : la généalogie. Cette dernière avait en effet pour but d'établir l'identité légale de Jésus : « Jésus Christ, fils de David, fils d'Abraham (1,1)... Joseph, l'époux de Marie, de laquelle naquit Jésus que l'on appelle Christ » (1,16). Et les trois péripécies Mt 1,18-25 ; 2,13-15 et 2,19-23 ne seraient dès lors que l'élucidation la plus éclatante des derniers mots de la généalogie : « Jésus que l'on appelle Christ ». Il fallait préciser qui était exactement ce Jésus reconnu par les chrétiens comme le Messie, c'est-à-dire comme celui dont la tâche première était d'accomplir les Ecritures. Il était bien le Sauveur de tous les hommes (Jésus-Emmanuel : 1,23 et 25, accomplissant Gn 12,3 et 22,18) ; il était aussi le Fils (le fils de David, né à Bethléem et le fils de Dieu : 2,15, accomplissant 2 S 7,12-16) ; mais il n'en restait pas moins Jésus de Nazareth (Nazôréen : 2,23), cet homme issu d'un village ignoré de l'Ecriture<sup>3</sup>.

## I. D'ÉGYPTTE J'AI APPELÉ MON FILS (vv. 13-15)

Le récit de la fuite en Egypte est d'abord l'écho, lointain certes mais réel, des pérégrinations patriarcales : celle d'Abraham (Gn 12) et surtout celle de Jacob, dont le récit, en Gn 46,2-5, ressemble étrangement au récit matthéen :

Dieu dit à Israël dans une vision nocturne « Jacob ! Jacob !... N'aie pas peur de descendre en Egypte, car là-bas je ferai de toi un grand peuple. C'est moi qui descendrai avec toi en Egypte, c'est moi aussi qui t'en ferai remonter... »

La citation scripturaire : « D'Egypte j'ai appelé mon fils », apparaît d'emblée comme le sommet de la péripécie : c'est en elle que réside inévitablement la clé de l'interprétation. Il est frappant que Matthieu ait renoncé à la version des Septante (« les enfants ») et privilégié le texte hébraïque (« mon fils »). Dans la dynamique qui lui est propre, on comprend aisément ce qui commande l'option de l'évan-

2. Le massacre des Innocents.

3. *L'évangile de l'Enfance*, pp. 145-146.

gélite. Il choisit une lecture « personnalisante » d'Osée 11,1 qui offrait le mot « fils », retenu comme messianique dans les divers groupes de l'Eglise primitive. Jésus n'est pas seulement le « fils de David » (voir la généalogie), mais aussi le « fils de Dieu » (voir l'annonce à Joseph). Dès lors, il accomplit pleinement la prophétie de Natan : « Je maintiendrai après toi le lignage issu de tes entrailles et j'affermirai sa royauté. Je serai pour lui un père et il sera pour moi un fils... Ta maison et ta royauté subsisteront à jamais devant moi, ton trône sera affermi à jamais » (2 S 7,12-16). L'ultime élection (« D'Egypte j'ai appelé mon fils », Mt 2,15) témoigne de la connexion entre la royauté de Yahvé (Ex 15,18), manifestée concrètement par l'élection de son fils Israël (Ex 4, 22), et la royauté du Christ, fils de David, représentant l'Israël nouveau qu'il vient constituer.

Bien plus, dans la conscience religieuse d'Israël, l'Egypte était d'abord et surtout la terre de servitude d'où Yahvé avait fait sortir son peuple (son fils). Comme Moïse autrefois, Jésus est aujourd'hui l'instrument d'une libération dont l'initiative appartient entièrement à Dieu. Mt 2 évoque d'ailleurs la mission mosaïque, comme l'indique le parallélisme suivant :

Ex 4,19-20

Mt 2,19-21

Yahvé dit à Moïse en Madian :

L'Ange du Seigneur apparaît en songe à Joseph et lui dit :

« Va, retourne en Egypte

« Lève-toi... et reviens au pays d'Israël

*car ils sont morts tous ceux qui en voulaient à ta vie ».**car ils sont morts ceux qui en voulaient à la vie de l'enfant ».*

Moïse prit donc son épouse et son fils, les mit sur un âne et reprit le chemin du pays d'Egypte.

Joseph se leva, prit l'enfant et sa mère, et *retra* au pays d'Israël.

On est frappé par la ressemblance de ces deux passages. Mt 2, 19b (« car ils sont morts ceux qui... ») cite indiscutablement Ex 4, 19b, réminiscence machinale chez un auteur profondément convaincu que le Messie est le nouveau Moïse. Le pluriel (« car ils sont morts... ») étonne, l'adversaire (Hérode) étant unique. Toutes ces observations nous amènent à penser que les péripécies Mt 2,13-15 et 2,19-23 ont été composées simultanément. Il faudrait presque les lire en surimpression et les déchiffrer ensemble.

Il faudrait aussi se référer longuement à la pitié populaire juive et à toutes les traditions vivantes que les fidèles d'Israël entretenaient, à l'époque de Jésus et des évangélistes, à propos de Moïse. Nous aurions là des données (conservées par les *targums*, les *midra-*

*shim* et par Flavius Josèphe) qui représentent réellement un « plus », par rapport à ce que nous lisons dans les premières pages de l'Exode ; et c'est avec ce « plus » qu'il convient de lire l'A.T. lorsqu'on veut comprendre à qui s'adressait Jésus, et comment ceux qui l'ont reconnu, ont compris sa personne et sa mission. Le texte suivant, extrait des *Antiquités judaïques* de Flavius Josèphe (II,IX,2) est à peu près contemporain des textes évangéliques les plus tardifs : il nous donne un excellent échantillon de l'expression d'une telle piété.

Un autre événement poussa davantage les Egyptiens à exterminer notre race. L'un des scribes sacrés — ces gens-là sont très habiles à prédire exactement l'avenir — annonça au roi qu'il était né à cette époque chez les Israélites quelqu'un qui rabaisserait la suprématie des Egyptiens et relèverait les Israélites, et qui, une fois parvenu à l'âge d'homme, surpasserait tous les hommes en vertu, et s'acquerrait une renommée éternelle. Effrayé par l'avis de ce personnage, le roi ordonna de mettre à mort tous les enfants mâles qui naîtraient aux Israélites, en les précipitant dans le fleuve... Ils étaient donc plongés dans cette affliction ; mais nul ne peut l'emporter sur la volonté divine, quelques ruses qu'il emploie ; car cet enfant dont le scribe sacré avait prédit la naissance, soustrait à la surveillance du roi, fut élevé, et ses actions vont vérifier la prédiction qui le concerne.

Relevons que, dans ce texte, l'extermination des enfants des Hébreux n'est plus envisagée par Pharaon pour arrêter la croissance d'Israël (cf. Ex 1,8-20) ; elle est provoquée par l'annonce de la naissance d'un enfant dont la destinée pourrait bouleverser l'Egypte. Dans la manière dont Jésus échappe miraculeusement au roi Hérode qui « va rechercher l'enfant pour le faire périr » (v. 13), on sent bien que le décret d'extermination de Pharaon n'est pas absent, et avec lui tous les récits bibliques et surtout para-bibliques qui rapportent comment Moïse enfant fut sauvé de la mort.

L'étude de la construction littéraire de Mt 2,13-15 nous a montré quelle était la pointe véritable de cette péripécie. Tout comme la visite des Mages, ce récit a conservé le souvenir des dernières années particulièrement sanglantes du règne d'Hérode. Fortement marqué par l'évocation de la naissance de Moïse, le texte culmine dans les mots : « J'ai appelé mon fils », reliés au récit par : « d'Egypte ». Le circuit de grâce entre Yahvé et son peuple est désormais fermé : la sortie d'Egypte s'insère à jamais dans un mouvement circulaire, où toutes les dérives de l'histoire trouveront infailliblement leur correctif et leur finalité.

## II. ON L'APPELLERA NAZORÉEN (vv. 19-23)

Le retour d'Égypte est présenté par Matthieu en trois étapes : d'abord, le « pays d'Israël » (v. 21), autrement dit la Palestine considérée dans son ensemble en tant que terre promise; ensuite, la « région de Galilée » (v. 22); et enfin, la « cité de Nazareth » (v. 23). Nazareth, localité inconnue de l'Écriture, faisait néanmoins partie de la terre d'Israël, élue de Dieu. L'auteur circonscrit progressivement le lieu d'origine de Jésus.

L'examen de chacune de ces trois étapes va nous montrer comment cette approche géographique de la véritable patrie de Jésus se double d'une approche théologique.

### 1. Le retour au pays d'Israël

Grâce à l'éclairage « exodique » ou « mosaïque » des récits de Mt 2, la séquence matthéenne 2,19-23 évoque spontanément la fin de l'Exode et l'entrée d'Israël en Palestine. Mais il y a plus dans ces textes, car il s'agit d'un « retour » et non d'une simple entrée, d'un retour au caractère définitif. En effet, la formule « entrer dans la terre d'Israël » (Mt 2,21), se trouve déjà dans le livre d'Ezéchiel à propos du retour des exilés :

Comme j'ai jugé vos pères au désert du pays d'Égypte, c'est ainsi que je vous jugerai, oracle du Seigneur Yahvé. Je vous ferai passer sous la houlette et je vous ramènerai en petit nombre; je séparerai de vous les rebelles, ceux qui se sont révoltés contre moi, je les ferai sortir du pays où ils séjournent, mais ils n'entreront pas au pays d'Israël et vous saurez que je suis Yahvé (Ez 20,36-38).

Il est intéressant de souligner que dans ce texte d'Ezéchiel, le retour d'exil est mis en parallèle avec l'Exode et le séjour dans le désert après la sortie d'Égypte. On sent combien, sinon les tournures et les mots, du moins le modèle profond de ce texte est dynamiquement présent dans la rédaction chrétienne du diptyque que nous analysons. Dans ce Nouvel Israël qu'il veut présenter comme l'Israël véritable, Matthieu est l'héritier d'une spiritualité qui trouve enfin son accomplissement. La naissance et l'enfance de Jésus — tout comme les autres étapes de sa vie — se trouvent situées dans leur exacte finalité par des écrivains dont le « Credo d'Israël » a modelé le langage. Ces textes sont le produit d'une langue, qui a trouvé désormais dans la vie de Jésus le stimulant en même temps que le contenu réel de son fonctionnement spécifique.

Parmi les « mécanismes » de cette langue, le thème « deutéroisaïen » du Nouvel Exode trouve de profondes résonances chez les chrétiens de la première heure. Jésus n'est plus Moïse, mort dans le désert sans avoir touché la terre de Canaan, mais Celui qui rassemble tous les exilés en vue du retour définitif sur la terre d'Israël. « Dès lors ne peut-on dire que, d'après cette belle synthèse évangélique, le Christ Jésus, terme de la Nouvelle Création, revit, dès sa naissance, chacune des deux étapes décisives du salut d'Israël : l'Exode et la fin de la Servitude, et le Retour d'exil, Nouvel Exode ? La vision matthéenne est bien celle du salut définitif apporté par Jésus de Nazareth sous la forme du dernier retour. Jésus, et nul autre, vient accomplir cet acte eschatologique que les deux étapes marquantes de l'histoire du peuple élu, l'Exode et le retour de Babylone, auraient préfiguré »<sup>4</sup>.

### 2. La région de Galilée

La « région de Galilée », c'est la terre où Jésus se manifesta aux foules en leur proclamant la proximité du Royaume des cieux (Mt 4,17). C'est là qu'il prêcha, enseigna et fit des prodiges, signes de cet événement même qu'il publiait. Or, pour le Juif contemporain de Jésus, la Galilée avait une étendue et une importance qui dépassaient de beaucoup les représentations classiques. Au nord, elle atteignait le Liban et l'Anti-Liban, avec le mont Hermon. Au nord-est, elle allait jusqu'à Damas, et à l'est jusqu'à la Décapole; à l'ouest enfin, jusqu'à Tyr et Sidon. Le meilleur témoin des dimensions de la Galilée est Flavius Josèphe lorsqu'il projette spontanément sa propre carte, c'est-à-dire celle de son époque, sur les territoires répartis entre les tribus du Nord au temps de Josué (Jos 19).

Les hommes de Zabulon obtinrent le pays qui s'étend jusqu'au lac de Génézareth et qui va jusqu'aux environs du Carmel et de la Mer. La région située derrière le Carmel et appelée « Vallée » à cause de sa situation, échut tout entière aux hommes d'Asher; elle faisait face à Sidon... Les territoires du côté de l'Orient jusqu'à la ville de Damas et la Haute-Galilée furent occupés par les hommes de Nephtali jusqu'au mont Liban et aux sources du Jourdain<sup>5</sup>.

Il faut ajouter qu'à l'époque de Jésus et très probablement jusqu'au Moyen Âge, la Galilée (la partie Nord surtout) fut considérée par les Juifs comme une terre messianique, lieu de rassemblement des exilés autour du précurseur (Elie), dans l'attente du Messie qui

4. *L'évangile de l'Enfance*, p. 163.

5. *Antiquités judaïques*, V, I, 22.

apparaîtrait à cet endroit même. L'exégèse de Zacharie 9,1 (« et Damas est sa demeure ») n'est certes pas étrangère à une telle croyance.

A l'époque du N.T., un lien existait donc entre Nouvel Exode (ou Retour des exilés) et terre de Galilée (ou de Damas). La littérature de Qumrân l'atteste. D'après le *Document de Damas* (déjà connu depuis les découvertes de la Génizah du Caire, en 1896), il semble bien que les Qumrânites voulurent faire l'expérience du désert<sup>6</sup>. Ils pratiquaient une spiritualité du Nouvel Exode, soucieux d'accomplir, dans leur attente du Messie, la prophétie d'Amos 5,26-27 (voir *Document de Damas*, VII,15 et XX,11-15).

C'est dans ce secteur privilégié de la Palestine que Jésus commence et poursuit son ministère, comme un « oui » répondant à l'attente qui s'y était peu à peu cristallisée. Matthieu a tout particulièrement accentué l'aspect « galiléen » de cette réponse de Jésus. Il est le seul des trois Synoptiques à citer Is 8,23—9,1 (en 4,15-16), le seul où l'on voit réalisées les prédictions des « apparitions en Galilée » (28,16-20). « Aussi, dans cette dernière manifestation du Sauveur en Galilée, le retour des exilés est supposé pleinement accompli : il s'agit de la dernière épiphanie du Seigneur ressuscité : né Emmanuel (1,23), il est avec ses disciples (28,20) en tout lieu, c'est-à-dire dans une Galilée désormais transfigurée et sans frontières, et jusqu'à la fin du monde »<sup>7</sup>.

### 3. Une ville appelée Nazareth

Jésus a rendu célèbre le village de Nazareth. Inconnue jusque-là, cette bourgade est désignée comme « sa patrie » (Mc 6,1 ; Lc 4,16), et ce lieu d'origine vaut au Christ d'être appelé, dans le N.T., soit « Nazôréen » (Mt 2,23) soit « Nazaréen ». La difficulté majeure de notre passage tient aux derniers mots : « On l'appellera Nazôréen ». Pareil oracle n'existe pas dans l'Écriture. D'ailleurs, le pluriel « les prophètes » invite à ne pas chercher une citation précise mais à considérer l'oracle comme implicitement contenu dans l'ensemble de l'Écriture. On a souvent recherché les sources de cette phrase, et des hypothèses diverses ont été formulées. Il convient de signaler les plus importantes d'entre elles.

Pour certains, « Nazôréen » viendrait de l'hébreu *neçer*, en Is 11,1 (« un rejeton — *neçer* — sort de la bouche de Jessé »). Pour d'autres, la source en serait Jg 13,3-7 (annonce de la naissance de

6. « Damas » est peut-être un lieu symbolique circonscrit en réalité dans une section délimitée du Désert de Juda. Pour toute cette question, voir : G. VERMÈS, *La figure de Moïse au tournant des deux Testaments*, dans *Moïse, l'homme de l'Alliance* (ouvrage collectif), Paris, 1955, pp. 63-92.

7. *L'évangile de l'Enfance*, p. 167.

Samson) et plus exactement le mot *nazir* (dans la Septante : *naziraïos*) appliqué à l'enfant. Mais, il faut rappeler que l'évangéliste ne cite jamais l'Écriture indépendamment d'un mouvement d'interprétation qui lui donne tout son sens ; paradoxalement, la liberté qu'il prend par rapport au texte lui permet d'y être bien plus fidèle. Quand Matthieu propose comme oracle prophétique soit une phrase qu'il a retouchée (Is 7,14 en Mt 1,23)<sup>8</sup>, soit un véritable montage combiné à partir de plusieurs éléments scripturaires (Mt 2,6)<sup>9</sup>, il veut présenter en quelque sorte un résumé d'histoire du salut, qui insère la totalité du passé dans l'événement de l'Incarnation pour lui donner son sens définitif. Dès lors, « quelle difficulté y aurait-il donc à admettre que Mt 2,23c, loin d'être une citation, est une pure création de l'évangéliste ? (...) qu'il peut cependant se permettre d'appeler « oracle des prophètes » (...) La cité de Nazareth n'était-elle pas, de fait, le lieu de l'accomplissement, non pas d'une seule promesse, mais de l'ensemble des promesses ? (...) Ce qui compte pour Matthieu, c'est l'accomplissement total des Écritures. Et c'est bien à partir de Nazareth de Galilée que Jésus se manifestera avec la plénitude de sa puissance messianique : c'est alors que les promesses passeront vraiment dans les actes, c'est-à-dire dans l'histoire »<sup>10</sup>.

### CONCLUSION

La section des évangiles de Matthieu et de Luc appelée couramment « évangiles de l'Enfance » n'est, à aucun titre, à mettre entre parenthèses. On y retrouve le vocabulaire, les thèmes et idées, bref les composantes théologiques et les visées didactiques que chacun des deux évangélistes a révélées dans l'ensemble de son œuvre.

Pour rendre compte de la naissance et de l'enfance de Jésus, les évangélistes ont utilisé une langue qui, pour les contemporains, était apte à exprimer le caractère unique de cette réalité. Il appartient à l'exégète de pénétrer cette langue afin qu'elle libère elle-même cette réalité, et le message, nécessairement chrétien, qui en émane. Dernière étape de la rédaction définitive, les « évangiles de l'Enfance » reflètent, bien plus encore que le restant de l'œuvre qu'ils introduisent, l'empreinte profonde et dynamique de l'expérience chrétienne primitive. L'évangéliste ne tire pas ses récits de dossiers étiquetés ; il les élabore en les faisant surgir du terrain chrétien

8. Le pluriel « ils appelleront » (= « on appellera ») est probablement un aménagement matthéen.

9. Mi 5,1 et 2 S 5,2.

10. *L'évangile de l'Enfance*, p. 168.



et ecclésial qui en a reçu la graine, les a fécondés et nourris, à la fois comme croyances et comme souvenirs.

Comme tout auteur biblique, Matthieu parle le même *Credo* de la première à la dernière page de son livre. Du coup, il lui est impossible de rapporter la naissance de Jésus et son enfance sans qu'elles apparaissent comme celles du fils de Dieu, c'est-à-dire sans les doter de toutes les virtualités que seule l'expérience chrétienne peut y découvrir, cette expérience qui a permis et qui permet toujours de reconnaître et de confesser Jésus Christ comme Seigneur. On ne pourra donc élucider le mystère de la naissance et de l'enfance de Jésus sans approfondir cette croyance devenue dogme, que Jésus est fils de Dieu et sauveur des hommes; car, c'est d'un tel approfondissement qu'ont jailli ces récits qui, à plus d'un titre, nous déconcertent. A leur sujet, les déclarations désinvoltes sont aussi vaines que les proclamations dogmatiques ou apologétiques. Les unes et les autres omettent la condition *sine qua non* de leur justesse et de leur efficacité.

Lire l'évangile et y chercher un message, ce n'est donc pas le décortiquer ou opérer un tri. L'auteur a voulu son texte tel qu'il est: il faut le considérer dans tout ce qu'il est, avec tous les instruments d'analyse que la science met aujourd'hui à notre disposition. Ainsi percevra-t-on combien l'évangile nous met au contact de la réalité du mystère de Jésus qui s'est exprimé dans son historicité. Et il convient de ne pas sacrifier celle-ci à celle-là ou *vice versa*, mais de chercher sans cesse comment articuler l'une avec l'autre. La réalité du mystère du Fils de Dieu toujours vivant, est « historique », mais d'une historicité qui dépasse et dépassera toujours les faits observables et les paroles perceptibles qui l'ont signifiée.

La foi réclame aujourd'hui qu'on lui restitue son terrain propre, celui-là même où la parole de Dieu peut régner. Face à cette exigence, réduire le mystère du Christ à de seules preuves historiques, ou s'obstiner à faire des seuls faits et gestes de Jésus (les *ipsissima*) l'objet de la foi chrétienne et de son éducation, c'est une démarche nettement insuffisante. La démarche de foi vise une réalité qui, pour être saisie, réclame la pauvreté même de celui qui est mort pour que ses paroles et ses gestes dans leur totalité deviennent tradition. La sécurité de la foi est certaine et nécessaire, même si la foi est certitude avant d'être sécurité. Mais elle est à chercher à l'intérieur de ce qui compose et constitue sa démarche propre.

L'historicité de la vie de Jésus considérée à chacune de ses étapes, est absolument nécessaire pour fonder la foi chrétienne. Mais réduire le mystère de Jésus à de simples questions d'histoire, c'est risquer de vider Jésus Christ de son mystère, autrement dit de cette réalité qu'il nous propose et nous proposera toujours comme don total de Dieu.

## La présentation de Jésus au Temple

Lc 2,22-40

PAR AUGUSTIN GEORGE

Professeur à la Faculté de Théologie de Lyon

La présentation de Jésus au Temple par ses parents est l'occasion d'une annonce prophétique de sa mission de Sauveur. Elle indique aussi le rôle que Joseph et Marie ont joué au point de départ de cette mission<sup>1</sup>.

Luc emploie dans ce récit les mêmes procédés que dans le reste de son évangile de l'enfance<sup>2</sup>. Il poursuit son parallèle entre Jean-Baptiste et Jésus en faisant correspondre les oracles de Syméon et d'Anne à celui de Zacharie sur la mission de Jean (1,67-79), la notice sur l'enfance de Jésus à celle sur l'enfance de Jean (1,80); et la localisation de la scène du Temple fait ressortir le contraste entre les deux personnages: tandis que Jean a été annoncé dans le sanctuaire où il ne paraîtra jamais, Jésus, annoncé à Nazareth, est maintenant présenté dans le Temple qui est le point de départ et le terme de sa manifestation (2,41-52; 4,9-13; 9,31-51; 13,22; 17,11; 19,28—24,53). Luc utilise largement l'Ancien Testament dans la rédaction de l'épisode. Il vise avant tout à y montrer la révélation du mystère de Jésus. Sous son travail littéraire considérable, il est possible de discerner divers éléments qu'il a empruntés à des traditions antérieures.

1. Pour l'étude de ce récit on renverra, par le seul nom de l'auteur, aux commentaires de Luc par A. PLUMMER (Edinbourg, 1896), T. ZAHN (Leipzig, 1913), E. KLOSTERMANN (Tübingen, 1919), M.J. LAGRANGE (Paris, 1921), A. LOISY (Paris, 1924), J.M. CREED (Londres, 1930), W. MANSON (Londres, 1930), K.H. RENGSTROF (Göttingen, 1937), A.R.C. LEANEY (Londres, 1958), W. GRUNDMANN (Berlin, 1961), E.E. ELLIS (Londres, 1966), H. SCHÜRMAN (Fribourg, 1969).

2. Nous avons présenté rapidement ces procédés dans *Assemblées du Seigneur*, 2<sup>e</sup> série, 10, pp. 50-52.62-64.

L'étude présente va surtout consister dans un commentaire détaillé du texte. On essaiera en conclusion de reconnaître les matériaux que Luc a pu utiliser et de dégager le sens qu'il a voulu donner à ce récit.

## I. COMMENTAIRE

### L'obéissance à la Loi (vv. 22-24)

Jésus est né depuis quarante jours. Il est vrai homme, c'est-à-dire qu'à ce moment de son existence il n'a pas de conscience et qu'il est entièrement remis à la conduite de ses parents, comme nous lors de notre baptême. Ce sont Joseph et Marie qui accomplissent « ce que la Loi prescrit à son sujet » (v. 27). En fait Luc donne à leur démarche un double but : la purification de Marie<sup>3</sup> et la présentation de Jésus.

Toute femme qui a enfanté un garçon doit se présenter au sanctuaire le quarantième jour après la naissance pour accomplir le rite de sa purification (Lc 12,1-7)<sup>4</sup> ; elle doit offrir alors un agneau d'un an et un pigeon ou une tourterelle pour un double sacrifice ; si elle est pauvre, et c'est le cas de Marie, elle peut se contenter d'offrir deux pigeons ou deux tourterelles (v. 24).

La Loi ne prescrit pas de présenter l'enfant au Temple, comme font ici Joseph et Marie, mais elle exige son « rachat », en déclarant que tout garçon premier-né appartient au Seigneur (Ex 13,2 ; littéralement : il doit lui être consacré). Il faut le « racheter » (Ex 13,13 ;

3. Au v. 22, le plus grand nombre des témoins portent : « leur purification » qui doit être la leçon primitive. Plusieurs témoins « occidentaux » portent : « la purification de lui » ; la syriaque sinaïtique et quelques minuscules ont : « la purification d'elle ». On a tenté d'expliquer le texte inexact de Luc (la purification ne concerne en fait que la mère) en interprétant : « la purification des Juifs » (cf. les auteurs cités par R. LAURENTIN, *Structure et théologie de Luc I-II*, Paris, 1957, p. 90, note 4), ou la purification de Marie et de Joseph (A. Plummer, E. Klostermann, E.E. Ellis), ou la purification de Jésus et de ses parents (T. Zahn, W. Grundmann, H. Schürmann), ou celle de Jésus et de sa mère (M.J. Lagrange ?)... Aucune de ces hypothèses ne correspond à la Loi juive. Il est plus probable que Luc emploie largement le nom de purification pour désigner les deux rites différents qu'il rapporte (A. Loisy, J.M. Creed, K.H. Rengstorf).

4. Jusqu'à l'accomplissement de ce rite, elle est en état d'impureté : ce n'est pas un état moral de péché, mais une situation d'interdit légal. R. DE VAUX, *Les Institutions de l'A.T.*, II, Paris, 1960, pp. 353-354 analyse ce cas et compare justement les rites de purification et de « désécration » (cf. le missel romain qui parle de « purifier » le calice après la communion).

34,20). Ce « rachat », pour lequel aucun lieu n'est prescrit, s'opère au cours du mois qui suit la naissance, par le versement de cinq sicles d'argent (Nb 18,15-16). Luc ne dit rien du « rachat » de Jésus, mais il cite largement au v. 23 la loi d'Ex 13,2, et le v. 38 suggère que sa source devait parler de ce « rachat ». Il insiste plutôt sur la présentation de Jésus, qu'il peut comparer à celle de Samuel (1 S 1,20-28). Il semble voir chez les parents de Jésus l'intention de reconnaître l'appartenance de l'enfant au Seigneur, peut-être aussi de l'offrir pour sa mission. Il souligne la fidélité de Joseph et de Marie dans l'accomplissement de la Loi (cf. encore les vv. 27 et 39) ; mais il doit moins penser à l'exactitude des observances rituelles qu'à la valeur prophétique de la loi antique.

### Syméon (vv. 25-27)

De fait, le récit ne dit pas un mot de l'accomplissement des prescriptions légales. Il ne montre ni lévite, ni prêtre ; mais il est tout centré sur l'intervention des prophètes, et d'abord celle de Syméon.

Celui-ci est présenté comme un fidèle observateur de la Loi (Luc donne le même sens au mot *eulabès* en Ac 22,12), tout tendu dans l'attente du salut messianique (la « consolation d'Israël » en est une expression classique depuis Is 40,1 ; 51,12 ; 66,2, etc.). Il est surtout un prophète, puisque l'Esprit Saint est « sur lui » comme « sur » les grands inspirés de l'A.T. (2 R 2,15 ; Ez 2,2 ; 3,24 ; 11,5 ; Is 42,1 ; 59,21 ; 61,1).

Plus heureux que les prophètes qui l'ont précédé, Syméon a reçu de l'Esprit l'assurance de voir le Messie avant de mourir. Cette promesse s'accomplit au jour où les parents de Jésus<sup>5</sup> présentent l'enfant dans le Temple.

### Le *Nunc dimittis* (vv. 28-33)

Syméon prend l'enfant dans ses bras. Ses premiers mots sont pour bénir le Seigneur, lui rendre grâce, comme a fait Zacharie inspiré (1,67) ; et la prière qu'il prononce a la même fonction dans l'histoire

5. Luc qui a rapporté la conception virginale de Jésus n'hésite pas à parler de « ses parents » (vv. 27,41,43) et même de « son père » (vv. 33,48). Plusieurs témoins du texte ont eu des scrupules et modifié ces expressions. Quelques critiques modernes ont supposé que la source de Luc ignorait la conception virginale (A. Loisy, A.R.C. Leaney, W. Grundmann). Mais faut-il supposer dans cette source un langage plus rigoureux que celui de Luc (A. Plummer, T. Zahn, M.J. Lagrange, E.E. Ellis, H. Schürmann) ?

de Jésus que le *Benedictus* dans celle de Jean : elle aboutit à proclamer la mission de Jésus (2,32) comme le *Benedictus* a défini la mission de Jean-Baptiste (1,76-77).

Pourtant le *Nunc dimittis* présente avec le *Benedictus* des différences importantes. Il se lie étroitement à son contexte narratif (les vv. 29-30 répondent au v. 26), alors que le psaume de Zacharie s'introduit assez gauchement dans le sien (il serait mieux placé à la suite de 1,64). Le *Benedictus*, comme le *Magnificat*, est tout tissu de références aux psaumes hébreux, tandis que le *Nunc dimittis* emprunte ses éléments au Deutéro-Isaïe<sup>6</sup>. Le *Benedictus* semble provenir d'un psaume judéo-chrétien réemployé et adapté à la situation par l'insertion de 1,76-77<sup>7</sup>, tandis que Luc paraît avoir rédigé lui-même le *Nunc dimittis* qui fait partie intégrante de son récit et qui présente plusieurs caractéristiques de sa langue<sup>8</sup>.

Syméon commence par constater que le Seigneur a tenu sa parole (v. 29 ; cf. v. 27). Il peut mourir en paix parce qu'il a vu « le salut » (v. 30) : déjà, dans le *Benedictus*, Zacharie a salué le salut (*sôtéria*) accompli dans la maison de David (1,69.71.77) ; mais ici le salut (*sôtérion*) est le nom même de Jésus et Luc reprendra le même mot dans sa réflexion sur la mission de Jean-Baptiste (3,6, citant Is 40,5 ; cf. Ac 28,28).

Syméon embrasse d'un seul regard toute l'œuvre de Dieu : jusqu'ici Dieu a préparé ce salut à son peuple saint (v. 31, utilisant des termes d'Is 52,10). A présent, même les païens vont participer à ce salut (v. 32) : Syméon décrit la tâche de Jésus envers eux comme celle du Serviteur du Seigneur, « lumière des nations » (Is 49,6 ; cf. 42,6 ; le mot « révélation » doit provenir d'Is 52,10 cité au verset précédent) ; Luc appliquera plus tard le même oracle à la mission des apôtres de Jésus (Ac 13,47). Mais l'appel des païens ne supprime pas l'élection du peuple juif : le *Livre de la Consolation* annonce que le salut sera la gloire d'Israël (Is 46,13 ; cf. 45,25 ; 61,3 ; 62,2) : Israël et les païens formeront l'unique peuple de Dieu qui va bénéficier de la faveur du Seigneur.

Devant l'oracle de Syméon, Luc note l'étonnement « du père et de la mère » de l'enfant (v. 33). Il fait ainsi ressortir la lumière nouvelle que le prophète leur apporte sur la mission de Jésus. Les

révélation qu'ils ont reçues jusqu'ici leur ont montré dans l'enfant le Messie d'Israël (1,31-33.43 ; 2,11). Ils apprennent maintenant qu'il est le salut des païens<sup>9</sup>. Luc est particulièrement sensible à ce point ; mais ce n'est encore pour lui qu'une annonce qui fait ressortir la progression de la révélation de Jésus et de la foi de ses parents<sup>10</sup>.

### Deuxième oracle de Syméon : le signe contesté (vv. 34-35)

Syméon reprend la parole (v. 34). Comme Elisabeth a béni Marie (1,42), il bénit les parents de Jésus, les félicitant pour la part que Dieu leur donne dans son œuvre. Il prononce un nouvel oracle destiné maintenant à Marie, parce qu'il annonce la division d'Israël devant Jésus et que Joseph aura disparu au temps de la mission du Sauveur.

Ce second oracle de Syméon (vv. 34b-35) est fort différent du *Nunc dimittis*<sup>11</sup>. Sa langue est nettement moins lucanienne et plus sémitique, sa structure moins homogène, son emploi de l'A.T. moins littéral, et il ne vise plus qu'Israël. Luc travaille sans doute ici sur un ou plusieurs matériaux d'origine palestinienne.

L'oracle commence par décrire les deux effets contraires qu'obtiendra en Israël la mission de Jésus : pour les uns la chute, pour les autres le relèvement. Cette annonce semble s'inspirer des deux oracles d'Isaïe sur la pierre d'achoppement (Is 8,14-15) et la pierre de fondement de l'édifice du salut (Is 28,16), que l'on trouve unis en Rm 9,32-33 et plus nettement encore en 1 P 2,6-8. Luc se borne ici à une allusion lointaine, comme il fera encore en 20,17-18. Il travaille probablement sur une citation antérieure plus littérale ; en tout cas sa pensée est claire : si le salut est offert en Jésus à tout son peuple, chacun doit se décider devant lui ; on peut le refuser

9. Plusieurs critiques interprètent l'étonnement des parents de Jésus en supposant que, dans la source de Luc, ceux-ci n'avaient encore reçu aucune révélation sur leur enfant (E. Klostermann (?), A. Loisy, J.M. Creed, W. Grundmann). Mais la pensée de Luc est claire ; par ailleurs l'étonnement est une réaction classique devant les révélations (M.J. Lagrange, K.H. Rengstorf, H. Schürmann).

10. Cf. notre étude : *Tradition et rédaction chez Luc...*, dans *E.T.L.*, 43 (1967), pp. 127-128.

11. Sur cet oracle, cf. T. GALLUS, *De sensu verborum Lc 2,35*, dans *Bib.*, 29 (1948), pp. 220-239 ; A. DE GROOT, *Die schmerzhaftige Mutter... in Lk 2,35*, *Kalenderkirchen*, 1957 ; R. LAURENTIN, *Structure...*, pp. 89-90 ; F. NEIRYNCK, *Le Messie sera un signe de contradiction*, dans *Assemblées du Seigneur*, 1<sup>re</sup> série, 11, pp. 29-42 ; A. FEUILLET, *L'épreuve prédite à Marie...*, dans *A la rencontre de Dieu*, Le Puy, 1961, pp. 243-263 ; P. BENOIT, « Et toi-même, un glaive... », dans *C.B.Q.*, 25 (1963), pp. 251-261 ; J. WINANDY, *La prophétie de Syméon*, dans *R.B.*, 72 (1965), pp. 321-351.

6. Au v. 30, Is 40,5 (cité également par Lc 3,6) ; au v. 31, Is 52,10 ; au v. 32a, Is 49,6 (cité en Ac 13,47) et 42,6 ; au v. 32b, Is 46,13 ou 45,25.

7. Nous suivons l'opinion de P. BENOIT, dans son article *L'enfance de Jean-Baptiste*, dans *N.T.S.*, 3 (1957), pp. 184-188, qui présente la bibliographie antérieure (il faut y ajouter l'article de J. GNILKA, *Der Hymnus des Zacharias*, dans *B.Z.*, 6 (1962), pp. 215-238, qui voit dans le *Benedictus* un psaume messianique repris par un milieu judéo-chrétien qui lui aurait ajouté les vv. 76-79).

8. Cf. notre étude : *Le parallèle entre Jean-Baptiste et Jésus*, dans *Mélanges bibliques...* B. Rigaux, Gembloux, 1970, pp. 167-168.

et y trouver sa perte, l'accueillir et entrer dans la construction de l'édifice sacré. Le salut en Jésus est un salut par la foi.

Syméon s'arrête sur la face tragique de la division d'Israël : Jésus sera « un signe contesté ». Ce dernier mot (*antilégoménon*) est probablement emprunté à Is 65,2 qui vise le peuple rebelle, et que Paul utilise en Rm 10,20-21 pour opposer la foi des païens à l'incrédulité d'Israël. Au lieu de la conception charnelle d'un salut donné tout fait et reçu passivement, le prophète annonce un salut proposé en un signe que l'on peut refuser. Dieu ne veut pas contraindre l'assentiment de son peuple ; il accepte que son signe puisse être rejeté : il refuse d'être servi par des esclaves.

Brusquement Syméon passe de l'enfant à sa mère (v. 35a) : il lui annonce qu'elle sera transpercée par un glaive (les mots « ton âme » équivalent à « toi » suivant un sémitisme courant<sup>12</sup>). L'interprétation de ces paroles menaçantes est un problème classique. La plupart des exégètes y ont vu l'annonce d'une épreuve personnelle de Marie : soit le doute qu'elle aurait connu au moment de la croix<sup>13</sup>, soit sa douleur de mère et de croyante devant la croix de Jésus<sup>14</sup>, ou sa communion à la souffrance de son fils devant son peuple divisé<sup>15</sup>. D'après certains exégètes, Marie représente ici la fille de Sion, et le glaive qui l'atteint est le déchirement d'Israël devant Jésus<sup>16</sup>.

Pour trancher entre ces diverses interprétations, on recourt parfois à l'emploi que l'A.T. fait de l'image du glaive. Au Ps 37,15, le glaive châtie les pécheurs ; en Jr 4,10, il décrit la souffrance d'Israël ; en Ez 14,17, il « traverse » le pays en frappant bêtes et gens et ne laisse subsister que les trois justes : Noé, Daniel et Job (cf. *Or. Sybill.*,

12. Cf. P. JOHNSON, *Grammaire de l'hébreu biblique*, Rome, 1947<sup>3</sup>, § 146 k.

13. ORIGÈNE, *In Lucam Hom. XVII*, 6-7 (P.G., XIII, c. 1845 ; *Sources chrétiennes*, 87, Paris, 1962, pp. 256-259) a été suivi par de nombreux anciens, et son opinion a été reprise par quelques modernes (cf. l'article de T. GALLUS, pp. 226-228).

14. Cette exégèse est courante depuis Augustin (cf. T. GALLUS, *art. cit.*, pp. 229-233, qui soutient cette opinion). On la retrouve chez A. Plummer, T. Zahn, E. Klostermann, M.J. Lagrange, A. Loisy, J.M. Creed, W. Manson, K.H. Rengstorf, W. Grundmann... qui notent généralement que Syméon annonce le refus de Jésus par Israël sans en préciser le mode. A. FEUILLET, *art. cit.*, pp. 249-263, unit cette interprétation à celle qui voit en Marie la fille de Sion.

15. AINSI F. NEIRINCK, *art. cit.*, pp. 40-42 ; P. BENOIT, *art. cit.*, pp. 260-261 ; J. WINANDY, *art. cit.*, pp. 336-351 (qui insiste sur la souffrance de Marie devant la contestation de sa maternité virgine, ainsi qu'au moment de la ruine de Jérusalem) ; H. SCHÜRMAN.

16. Cette opinion est attribuée à la source de Luc par H. SAHLIN, *Der Messias und das Gottesvolk*, Uppsala, 1945, pp. 272-280 et M. BLACK, *An aramaic Approach to the Gospels and Acts*, Oxford, 1967<sup>3</sup>, pp. 153-155. Elle est attribuée à Luc lui-même par R. LAURENTIN, *Structure...*, pp. 89-91 ; le commentaire d'A.R.C. LEANEY ; A. FEUILLET, *op. cit.*, pp. 256-263 ; P. BENOIT, *art. cit.*, pp. 255-259 (ces deux derniers auteurs prennent soin de préciser que cette fonction de Marie ne supprime pas sa personnalité propre).

III, 316 qui annonce à l'Égypte : « Le glaive passera au travers de toi ») ; en Za 13,7, le glaive frappe le pasteur du troupeau du Seigneur... Ces textes offrent trop peu de contacts littéraires avec Lc 2,35 (le moins éloigné est Ez 14,17), et les sens qu'ils donnent à l'image du glaive sont trop divers, pour apporter ici beaucoup de lumière.

Pour interpréter le texte de Luc, il vaut mieux partir de son contexte. Le verset précédent vient d'annoncer les deux effets contraires que produira en Israël la mission de Jésus, la contestation qu'il va rencontrer. Dans cette perspective, le glaive doit signifier la division d'Israël plutôt que la Passion de Jésus (dont le v. 34 ne parle pas explicitement). S'il est annoncé à Marie, c'est parce qu'elle sera déchirée, comme son fils, par la division de son peuple.

L'interprétation qui donne à Marie le rôle de la fille de Sion trouve plusieurs appuis chez Luc : à l'Annonciation, les premiers mots de Gabriel évoquent So 3,14.17 et Za 9,9 (Lc 1,28)<sup>17</sup>, et c'est bien pour le peuple de Dieu tout entier, et en son nom, que Marie accueille l'annonce du Messie ; le *Magnificat* chante d'abord l'action de grâces de la mère de Jésus (vv. 46-49), puis celle-ci prête sa voix à toute la race d'Abraham (vv. 50-66). Mais si Luc voit en Marie la représentante d'Israël, il ne supprime jamais sa personnalité singulière<sup>18</sup> : elle est la croyante (1,45), le personnage concret qui se trouble (1,29), s'étonne (2,33) et s'émeut (2,48), celle qui interroge (1,34) et ne comprend pas (2,50), celle qui réfléchit et médite sur le mystère (1,29 ; 2,19.51). Si le glaive déchire le peuple de Dieu, il atteint personnellement la mère de Jésus.

Luc ne peut penser que son déchirement soit le doute : il la proclame « la croyante » dans la salutation d'Elisabeth inspirée (1,45), et il décrit sa foi tout au long de l'évangile de l'Enfance<sup>19</sup>. Songe-t-il ici à la souffrance de Marie devant la Passion de son fils ? Le contexte présent ne vise pas directement la croix, et Luc ne fait pas intervenir la mère de Jésus dans la Passion (comme Matthieu et Marc, à la différence de Jn 19,25-27). La seule cause de souffrance indiquée par l'oracle de Syméon est la division d'Israël, le refus

17. Cette référence (signalée par S. LYONNET, *Chaire kécharitôménè*, dans *Bib.*, 20 (1939), pp. 131-141) a été interprétée comme un indice du thème de la fille de Sion par H. SAHLIN, *op. cit.*, pp. 183-185, 380-382 ; R. LAURENTIN, *Structure...*, pp. 64-71, 148-161 ; A. FEUILLET, *La Vierge Marie dans le N.T.*, dans *Maria*, VI, Paris, 1961, pp. 31-32. La référence à ce thème est toutefois contestée par le commentaire de H. SCHÜRMAN, pp. 43-45 et par H. RAISANEN, *Die Mutter Jesu im N.T.*, Helsinki, 1969, pp. 86-92. Noter aussi les nuances de B. RIGAUD, « Fille de Sion », dans *Studia mediaevalia et mariologica P.C. Balic... dicata*, Rome, 1971, pp. 405-422.

18. Cf. P. BENOIT, *art. cit.*, pp. 259-261.

19. Cf. la note du commentaire de W. GRUNDMANN, pp. 97-98.

scandaleux du signe du salut. Si Marie est déchirée, c'est parce qu'elle est unie à son fils dans la douleur de voir le salut refusé, le peuple partagé entre la foi et l'incrédulité.

La fin de l'oracle présente la conséquence<sup>20</sup> du refus de « beaucoup en Israël » (v. 35b)<sup>21</sup>. En rejetant le signe qui leur est offert, ceux qui refuseront Jésus vont manifester leur incrédulité profonde (*dialogismos* a toujours chez Luc un sens péjoratif, et désigne le plus souvent l'incrédulité : cf. 5,22 ; 6,8 ; 24,38). Sur tant de dévots qui se prétendent justes, Jésus agira comme un révélateur qui va manifester combien leur cœur est loin de Dieu (16,15).

### La prophétie d'Anne (vv. 36-38)

Luc ne conclut pas son récit sur cette annonce menaçante. L'intervention d'Anne lui permet de finir sur une perspective radieuse. Il la rapporte en une brève notice, fortement marquée de son style.

Anne est une prophétesse (v. 36), comme l'A.T. en a connu quelques-unes (Ex 15,20 ; Jg 4,4 ; 2 R 2,14). A côté de Syméon, son rôle n'est pas celui du second témoin exigé par la Loi (cf. Dt 19,15) dans les débats juridiques (les prophètes sont toujours seuls quand ils portent la parole), mais celui de la femme à côté de l'homme (cf. Le 8,1-2 ; Ac 1,13-14 ; Le 11,5 et 18,3 ; 13,19,21 ; 15,4,8). Luc indique sa famille, sa tribu, son âge avancé, sa qualité de veuve (à s'en tenir aux vraisemblances, les quatre-vingt-quatre ans du v. 37 doivent indiquer son âge plutôt que la durée de son veuvage). Elle est tout adonnée au culte du Temple selon l'idéal des psalmistes (Ps 23,6 ; 26,8 ; 27,4 ; 84,5,11). Quant à sa permanence « nuit et jour » dans le lieu saint, c'est une amplification de style lucanien (cf. 18,7 ; Ac 20,31 ; 26,7), car le Temple est fermé la nuit, et les lois de pureté interdisent aux femmes d'habiter dans l'enceinte sacrée.

Le message prophétique d'Anne est rapporté en style indirect.

20. La conjonction *hopôs an* indique normalement la finalité dans la langue classique. Mais le grec biblique, comme l'hébreu, distingue mal entre la finalité et la consécution (cf. P. JOÜON, *op. cit.*, § 168 a ; F.M. ABEL, *Grammaire du grec biblique*, Paris, 1927, § 65 a). Dans le contexte présent, il s'agit du résultat du refus d'Israël.

21. On a souvent cherché à trouver dans le v. 35b la suite du v. 35a. Un des motifs pour lesquels plusieurs exégètes ont appliqué le v. 35a à la fille de Sion, c'est que cette interprétation permet d'y rattacher plus facilement le v. 35b. Cf. A.R.C. LEANEY ; P. BENOIT, *art. cit.*, p. 255. Mais le changement de personne entre les vv. 34 et 35a, la correspondance entre les *pollôn* des vv. 34 et 35b, le fait que le v. 35b ne vise que des incrédules, conduisent la plupart des commentateurs à voir dans le v. 35a une incise propre à Marie (ainsi T. ZAHN, E. KLOSTERMANN, A. LOISY, J.M. CREED, K.H. RENGSTORF, W. GRUNDMANN, E.E. ELLIS, H. SCHÜRMAN).

dans une langue particulièrement lucanienne (v. 38)<sup>22</sup>. Comme Zacharie (1,64,68) et Syméon (2,28), Anne célèbre la louange du Seigneur parce qu'elle constate en Jésus l'avènement du salut. Elle désigne celui-ci comme « la libération (*lutrosîs*) de Jérusalem ». Zacharie a déjà chanté la libération du peuple de Dieu (1,68), mais le mot présente ici une résonance originale : l'A.T. hébreu l'utilise aussi pour désigner le « rachat » des premiers-nés (Ex 13,13,15 ; 34,20 ; Nb 18,15-16), tel que Joseph et Marie viennent de l'accomplir pour Jésus. Luc ne semble pas avoir remarqué ce rapprochement, puisqu'il n'a pas utilisé ce terme aux vv. 22-24 ; mais ce mot de « rachat » se trouvait sans doute au début et à la fin du récit dans la source qu'il a utilisée, suivant un procédé nettement sémitique.

### Le retour à Nazareth (vv. 39-40)

La finale de l'épisode revient une fois encore sur l'observation de la Loi par les parents de Jésus (cf. vv. 22-24,27). Elle rattache ce récit aux scènes précédentes en marquant le retour de Joseph et Marie à Nazareth d'où ils étaient partis (1,26 ; 2,4). Cette donnée s'accorde avec celle de Mt 2,23 sur le lieu de l'enfance de Jésus, mais elle en diffère doublement : Matthieu n'a pas présenté Nazareth comme le point de départ des parents de Jésus ; Luc ne laisse aucune place pour la fuite en Egypte. Ces différences manifestent l'indépendance des traditions utilisées par Matthieu et Luc ; et si l'on ne voit guère comment les réduire, elles soulignent la valeur d'une donnée sur laquelle les deux évangélistes s'accordent.

L'enfance de Jésus est présentée en une brève notice (v. 40), dont le début est étroitement parallèle à celle qui concerne Jean-Baptiste (1,80). Comme celle-ci, elle évoque plusieurs récits d'enfances dans l'Ancien Testament (Gn 21,8 et 1 S 3,19, plutôt que Gn 21,20 et Jg 13,24-25 mieux adaptés à Jean-Baptiste). Les différences des deux notices sont significatives : Jean se fortifiait « en esprit » ; Jésus se fortifie « tout rempli de sagesse ». Peut-être Luc veut-il éviter de dire que Jésus progresse « en esprit » parce qu'il l'a montré conçu de l'Esprit (1,35) ; en tout cas, il marquera plusieurs fois que la sagesse est le bien propre de Jésus (2,52 ; 21,15 ; cf. 11,49) ; dans l'épisode suivant, il montre Jésus manifestant cette sagesse par

22. Cf. *autê tè hôra* (propre à Luc en 24,33 et Ac 16,18 ; 22,13 ; avec *ên* : Le 10, 21 ; 12,12 ; 13,31 ; 20,19) *êpistasa* (Luc est le seul évangéliste à employer ce verbe ; il le fait 7 fois, dont 3 au participe : cf. 4,39 et 10,40 ; il l'utilise 11 fois dans les Actes) ; *anthomologeisthai* est un hapax du N.T., mais l'idée de « chanter et bénir Dieu » est un thème lucanien (cf. 1,64 ; 2,13,20,28 ; 18,43 ; 19,37 ; 24,53 ; Ac 2,47 ; 3,8,9) ; *prosdêchêsthai* n'apparaît dans les évangiles qu'en Mc 15,43 et cinq fois chez Luc (2,25,38 ; 12,36 ; 15,2 ; 23,51 ; cf. Ac 23,21 ; 24,15).

l'intelligence de ses réponses aux docteurs (2,46-47 ; cf. v. 52) ; il l'attribue sans doute à l'action de l'Esprit (cf. Ac 6,10 et le parallèle entre Lc 21,15, Mt 10,19-20 et Mc 13,11)<sup>23</sup>. Un autre trait distingue Jésus de Jean-Baptiste : il est l'objet de la faveur divine (cf. 2,52). Enfin, tandis que Jean va dès sa jeunesse au désert où il accomplira sa mission (7,24), Jésus grandit à Nazareth au contact de ses compatriotes comme il le sera toute sa vie.

## II. LUC ET LA TRADITION ANTÉRIEURE

Au cours du commentaire précédent, nous avons relevé diverses indications sur l'origine littéraire du récit de la présentation de Jésus.

Il est clair que Luc a pris une très large part dans la rédaction de ce récit. On y reconnaît son vocabulaire, son style, son procédé du parallèle entre Jean-Baptiste et Jésus, son emploi de la Bible grecque, notamment dans le *Nunc dimittis*.

Sous son travail littéraire on discerne plusieurs éléments que l'on peut attribuer à la tradition antérieure. S'il présente à sa manière approximative l'accomplissement des lois de la purification de la mère et du rachat de l'enfant, c'est apparemment qu'il interprète une donnée préexistante. Il semble surtout que la mention finale du « rachat » de Jérusalem devait correspondre dans un récit palestinien plus ancien à une mention initiale du « rachat » de l'enfant. Le second oracle de Syméon (vv. 34-35) pourrait également avoir eu un substrat sémitique, car son emploi de l'A.T. est fort éloigné de la Bible grecque et peu conforme aux procédés de Luc ; il traduit sans doute la réflexion de la communauté judéo-chrétienne devant le refus de Jésus par le judaïsme officiel. Enfin la donnée sur l'enfance de Jésus à Nazareth, également attestée par la tradition indépendante de Mt 2,22-23, peut provenir d'une tradition ancienne.

Ainsi Luc utilise dans son récit des matériaux antérieurs, apparemment palestiniens<sup>24</sup>. Il les interprète à sa manière, suivant son but, et à la lumière de la manifestation ultérieure de Jésus. Il a constaté dans la vie de l'Eglise que Jésus est la lumière des nations et qu'Israël trouve en lui, selon qu'il l'accueille ou le refuse, son rejet ou son accomplissement.

## III. LE SENS DE L'ÉPISODE POUR LUC

Comme tous les épisodes de l'évangile de l'Enfance chez Luc, celui-ci vise avant tout à présenter le mystère de Jésus.

Cet enfant de quarante jours, inconscient, entièrement abandonné à la conduite de ses parents, est par eux soumis à la Loi (vv. 22-24,27,39 ; cf. Ga 4,4). Il grandira ensuite, comme Jean-Baptiste, et manifestera bientôt combien la faveur du Seigneur repose sur lui.

Dès cet épisode dans le Temple, lieu traditionnel de la révélation divine, les prophètes proclament sa mission unique : comme le Serviteur du Seigneur, il est le salut, la lumière des nations, la gloire d'Israël, la libération de Jérusalem. Mais le salut qu'il apporte ne s'impose pas de force. On pourra le refuser et Israël se divisera devant lui, les uns trouvant en lui leur perte, les autres leur intégration à l'édifice messianique. Luc est évidemment sensible à ce salut par la foi (cf. 20,17-18). Il y trouve la clé du mystère d'Israël<sup>25</sup>.

Le dessein de Dieu s'accomplit avec la collaboration des hommes. Syméon et Anne, les deux derniers prophètes de l'A.T., peuvent enfin reconnaître le Messie et annoncer sa mission. Mais ce sont surtout Joseph et Marie qui prennent leur humble part au prélude de cette mission (et c'est ce qui explique la lecture de ce texte pour la fête de la Sainte Famille). Ils manifestent la fidélité de Jésus à l'A.T. en le soumettant à la Loi<sup>26</sup>. Mais ils préludent aussi à la nouveauté de sa mission : en le présentant au Seigneur qui le leur a confié, ils signifient ainsi qu'il est tout à lui et inaugurent la tâche pour laquelle il vient. Ils reçoivent pour lui les messages des prophètes. Ils ont la charge de son éducation à Nazareth.

Comme dans les autres scènes de l'enfance, Marie apparaît au premier plan. Avec Joseph elle reçoit de Syméon la révélation de la mission universelle de son fils ; elle en est étonnée car sa foi, suivant la pédagogie de la révélation, progresse et s'approfondit par étapes, dans la fidélité et la réflexion (Luc a largement insisté sur cet approfondissement tout au long des récits de l'enfance : cf. 1,28,34,38 ; 2,19,33,50,51). Elle est seule à recevoir la douloureuse annonce de la division d'Israël devant son fils. L'incrédulité de ceux qui le refuseront l'atteindra en plein cœur, car elle est pour toujours intimement unie à la mission de Jésus, comme la servante humble et fidèle.

23. Cf. J. DUPONT, *Jésus à douze ans*, dans *Assemblées du Seigneur*, 1<sup>re</sup> série, 14, pp. 28-29.

24. Cf. H. Schürmann, p. 131.

25. Cf. notre article : *Israël dans l'œuvre de Luc*, dans *R.B.*, 75 (1968), pp. 481-525.

26. Cf. *Ibid.*, pp. 487-488.

# Jésus retrouvé au Temple

Lc 2,41-52

PAR JACQUES DUPONT

*Bénédictin de Saint-André (Ottignies)*

Portique solennel de l'évangile, les deux premiers chapitres de Luc suivent un schéma symétrique<sup>1</sup>, où l'on reconnaît au premier coup d'œil le diptyque des annonces (1,5-25 et 1,26-38) et celui des naissances (Jean : 1,57-80 ; Jésus : 2,1-40). Le parallèle se prolonge dans les deux scènes complémentaires de la visitation (1,39-56) et du recouvrement (2,41-52). Ce dernier épisode se présente d'abord comme un exemple concret destiné à illustrer ce que le v. 40 disait de la sagesse de l'enfant Jésus : c'est par cet aspect que nous commencerons notre étude. Mais le récit va manifestement plus loin. La conduite étrange de Jésus à l'égard de ses parents aboutit à une déclaration mystérieuse, dont l'évangéliste nous prévient que les parents de l'enfant ne l'ont pas comprise. L'indication attire l'attention sur cette parole, la première que Jésus prononce dans l'évangile, cette parole sur laquelle Luc a voulu terminer les pages, si riches de substance théologique, qui préparent l'histoire évangélique. Nous réserverons à cette parole de Jésus la seconde partie de notre exposé<sup>2</sup>.

1. Bref résumé de la question dans A. GEORGE, *Il vous est né aujourd'hui un Sauveur* (Lc 2,1-20), dans *Assemblées du Seigneur*, 2<sup>e</sup> série, 10, pp. 50s. Étude plus fouillée par le même auteur : *Le parallèle entre Jean-Baptiste et Jésus en Lc 1-2*, dans *Mélanges Bibliques en hommage au R.P. Béda Rigaux*, Gembloux, 1970, pp. 147-171. Aux travaux antérieurs mentionnés dans cette étude on ajoutera surtout B.F. MEYER, « *But Mary kept all these things...* » (Lc 2,19-51), dans *Cath. Bibl. Quart.*, 26 (1964), pp. 31-49 (voir 37-41) ; R. LAURENTIN, *Jésus au Temple, Mystère de Pâques et foi de Marie en Luc 2,48-50* (Études Bibliques), Paris, 1966, pp. 87-88 ; H. SCHÜRMAN, *Das Lukasevangelium*, I (Herders theol. Komm. zum N.T., III, 1), Fribourg-en-Br., 1969, pp. 24-25.

2. Nous avons déjà consacré une étude à cette péripécie : *Jésus à douze ans* (Lc 2,41-52), dans *Assemblées du Seigneur*, 1<sup>re</sup> série, 14, pp. 25-43. Tant de choses ont paru depuis dix ans que nous ne pouvons nous contenter d'abrégé cette étude ; nous présentons donc un travail nouveau, par ailleurs forcément plus sommaire que le précédent.

## I. LA SAGESSE DE JÉSUS

L'évangile de l'Enfance selon Luc est jalonné par des notices que le P. Lyonnet<sup>3</sup> a fort bien appelées : « le refrain du départ », « le refrain de la croissance » et « le refrain du souvenir ». La finale les reprend tous les trois (2,51-52) ; mais deux d'entre eux figuraient déjà dans la conclusion de l'épisode de la présentation de Jésus au Temple : refrain du départ (v. 39) et refrain de la croissance (v. 40). Ces deux refrains forment ainsi non seulement la conclusion mais le cadre de l'épisode du recouvrement ; il y a intérêt à partir de là pour éclairer le récit. Le refrain du souvenir (v. 51b) sera examiné à propos de la parole de Jésus.

### I. Le retour à Nazareth

a) Six fois dans ces deux chapitres, Luc termine un récit par la mention d'un départ. Après l'annonce à Zacharie : « Lorsque furent achevés les jours de son service, il s'en alla chez lui » (1,23) ; après l'annonce à Marie : « Et l'ange s'en alla d'auprès d'elle » (1,38) ; après la visitation : « Marie demeura avec Elisabeth environ trois mois puis s'en retourna chez elle » (1,56) ; en finale du récit de la nativité : « Puis les bergers s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu pour tout ce qu'ils avaient vu et entendu » (2,20) ; après la présentation au Temple : « Lorsqu'ils eurent achevé tout ce qui était conforme à la Loi du Seigneur, ils s'en retournèrent en Galilée, à Nazareth, leur ville » (2,39) ; après le recouvrement : « Il descendit avec eux et vint à Nazareth, et il leur était soumis » (2,51a). Le procédé littéraire est manifeste : le départ des personnages signale au lecteur la fin d'un épisode. Dans deux cas cependant Luc ajoute une note complémentaire : en 2,20, les bergers s'en retournent « en glorifiant et louant Dieu » ; en 2,51, il est question de la soumission de Jésus à l'égard de ses parents. Ces compléments, qui vont au-delà du procédé littéraire, méritent une attention particulière : nous allons y revenir.

b) Le refrain du départ concerne normalement le personnage, ou les personnages, dont le début du récit avait signalé l'entrée en scène. Sur ce point encore, Luc témoigne d'un souci d'ordre qui permet de parler d'une anomalie dans la péripécie du recouvrement. Le début met en scène les parents de Jésus : « Ses parents se ren-

3. S. LYONNET, *Le récit de l'Annonciation et la Maternité divine de la Sainte Vierge*, dans *L'Ami du Clergé*, 66 (1956), pp. 33-46.

daient chaque année à Jérusalem pour la fête de la Pâque. Et lorsqu'il eut douze ans, ils y montèrent, comme c'était la coutume pour la fête » (vv. 41-42). En bonne logique, « ils montèrent » appellerait dans la finale : « ils descendirent ». Mais Luc écrit : « Il descendit avec eux ». Au départ, Jésus accompagnait simplement ses parents ; au retour, c'est lui qui est passé au premier plan. Mais Luc ajoute aussitôt, comme pour une mise au point : « et il leur était soumis »<sup>4</sup>.

c) Cette mention de la soumission de Jésus à ses parents paraît donc répondre, au v. 51, à une intention précise de la part de l'évangéliste. Si Luc insiste, on peut penser que c'est d'abord pour corriger l'impression que le récit précédent risque de produire sur le lecteur. Jésus y affirme la priorité absolue de ses devoirs à l'égard de son Père céleste, et l'on pourrait être tenté de se demander s'il tient suffisamment compte de ses devoirs à l'égard de ses parents de la terre. Le v. 51 nous rassure : en dehors de la circonstance exceptionnelle qui vient d'être rapportée, Jésus reste un enfant soumis. La dérogation elle-même est attribuable à une piété filiale d'un ordre supérieur<sup>5</sup>.

L'insistance sur cette soumission de Jésus répond peut-être aussi à une préoccupation parénétiq. La catéchèse chrétienne aimait rappeler que les enfants doivent se montrer soumis et obéissants à l'égard de leurs parents (Ep 6,1 ; Col 3,20 ; 1 Tm 3,4). Dans cette perspective, il n'était pas inutile de rappeler l'exemple donné par Jésus lui-même. Le rapprochement pourrait ainsi se faire avec l'action de grâces des bergers en 2,20 : les notations de ce genre sont fréquentes dans l'œuvre de Luc<sup>6</sup>, qui invite par là ses lecteurs à entrer dans les mêmes sentiments de gratitude et de louange à Dieu.

## 2. La croissance de l'enfant

a) Le refrain de la croissance n'apparaît que trois fois en Lc 1-2<sup>7</sup> ; il se présente en *crescendo*, dans des formules de plus en plus développées. En 1,80, il conclut l'enfance de Jean-Baptiste : « L'enfant grandissait et se fortifiait en esprit ». La croissance est envisagée sous un double aspect : physique et spirituel. En 2,40, première conclusion du récit de l'enfance de Jésus : « L'enfant

grandissait et se fortifiait, étant rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était sur lui ». On reconnaît le verbe « grandir », qui s'applique au développement du corps, et « se fortifier », qui fait penser au caractère (« le cœur », au sens biblique)<sup>8</sup>. Mais pour cet aspect spirituel du développement de l'enfant, Luc fait intervenir la sagesse, précisant ainsi la formule employée à propos de Jean. De plus, un nouveau terme intervient, plaçant en face de la croissance à la fois corporelle et spirituelle de l'enfant la faveur de Dieu qui repose sur lui. A l'antithèse de base, extérieur/intérieur, s'en superpose une nouvelle : homme/Dieu.

Le jeu des antithèses aboutit à la formulation de 2,52 : « Jésus progressait en sagesse et en âge et en grâce devant Dieu et les hommes ». L'ordre des deux premiers termes est inversé : la croissance intérieure passe avant l'extérieure ; on obtient ainsi un meilleur équilibre avec la seconde partie du verset, qui doit évidemment mentionner la faveur de Dieu avant celle des hommes. Le progrès en sagesse et en âge forme donc le premier membre d'une antithèse, le second se rapportant au progrès dans la faveur de Dieu et des hommes. Ajoutons que, par cette nouvelle finale, la notice fait écho à 1 S 2,26 : « L'enfant Samuel continuait à grandir et (être) bon devant le Seigneur et devant les hommes »<sup>9</sup>.

b) Certains termes du v. 52 peuvent faire difficulté. Il y a d'abord *hēlikia*, que nous avons traduit « âge », mais qui peut aussi désigner la « taille ». « Age » est le sens habituel du mot<sup>10</sup>, et spécialement dans de nombreuses notices relevant du même genre littéraire. Ainsi celle de Flavius Josèphe à propos de Moïse enfant : « Son intelligence ne croissait pas selon son âge mais en dépassait grandement la mesure »<sup>11</sup>. La comparaison de ce texte avec celui de Luc est instructive : d'après l'historien juif, l'intelligence de Moïse croît beaucoup plus vite que son âge ; d'après l'évangéliste, la sagesse de Jésus progresse en même temps que son âge, dans le développement harmonieux d'une personnalité équilibrée. Rendons hommage à l'humanisme de Luc.

Jésus progresse, non seulement en sagesse et en âge, mais aussi en « grâce ». Luc n'emploie évidemment pas ce mot dans l'acception que lui donnent nos traités de la Grâce. Il s'agit de la faveur, de la bienveillance dont Jésus fait l'objet : au fur et à mesure qu'il

4. Cf. R. LAURENTIN, *Jésus au Temple*, p. 159.

5. Cf. H. SCHÜRMMANN, *Das Lukasevangelium*, I, p. 137.

6. Cf. Lc 2,13.14 ; 5,25.26 ; 7,16 ; 13,13 ; 17,15.18 ; 18,43 ; 19,37.38 ; 23,47 ; 24,53 ; Ac 2,47 ; 3,8.9 ; 4,21 ; 11,18 ; 21,20.

7. Cf. Ac 6,7 ; 12,24 ; 19,20.

8. Cf. 1 Co 16,13 (d'après Ps 30,25 LXX) ; Ep 3,16.

9. Voir aussi Pr 3,4. Pour le refrain de croissance, il faut signaler aussi Gn 21,8 ; Jg 13,24 ; 1 S 2,21 ; 3,19.

10. Cf. *Theol. Wörterb. zum N.T.*, II (1935), pp. 943-945 (J. SCHNEIDER) ; VI (1959), p. 713 (G. STAHLIN).

11. *Ant.*, II, 230. Cf. R. LAURENTIN, *Jésus au Temple*, p. 152 (en corrigeant).

se développe physiquement et intellectuellement, il devient de plus en plus agréable à Dieu et aux hommes.

Il resterait à s'interroger sur la nature de la « sagesse » manifestée par l'enfant Jésus. L'inspiration biblique des notices qui nous occupent aussi bien que le vocabulaire habituel de Luc<sup>12</sup> montrent assez que le terme doit s'entendre en fonction de la tradition d'Israël ; on ne le rencontre d'ailleurs jamais dans les notices hellénistiques sur l'enfance des grands hommes<sup>13</sup>. Il s'agit d'une sagesse qui se définit par rapport à la volonté de Dieu : à la fois connaissance de cette volonté et docilité obéissante à son égard. La scène de Jésus au milieu des docteurs a précisément pour but, au moins premier, d'illustrer cette sagesse, mentionnée immédiatement avant et après cette scène.

### 3. L'enfant au milieu des docteurs

C'est dans le Temple qu'au bout de trois jours, les parents de Jésus retrouvent l'enfant. Il était « assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant » (v. 46). Le récit serait beaucoup plus coulant si l'on pouvait passer directement au v. 48 : « En le voyant, ils furent frappés de stupeur... »<sup>14</sup>. Mais ce n'est pas sans raison que le v. 47 interrompt la suite naturelle du texte : « Et tous ceux qui l'entendaient étaient stupéfaits de son intelligence et de ses réponses »<sup>15</sup>. D'après le v. 46, Jésus écoute les docteurs et les interroge ; au v. 47, c'est lui qui répond, et les autres écoutent. La perspective un peu différente fait ressortir l'intelligence de l'enfant : une intelligence qui, dans ce contexte, concerne naturellement le sens des Ecritures dans lesquelles Dieu manifeste sa volonté. Jésus comprend l'Écriture, parce qu'il sait ce que Dieu attend de l'homme. C'est en cela précisément que consiste sa sagesse, dont la pénétration fait l'admiration des assistants.

Revenons à l'expression du v. 46 : Jésus « assis au milieu des docteurs ». Les commentateurs expliquent qu'il faut la comprendre *cum grano salis* : la place de l'enfant n'était évidemment pas parmi les docteurs, mais « à leurs pieds »<sup>16</sup>. Il y a cependant un précé-

dent. Dans l'histoire de Suzanne, Daniel, qui n'est encore qu'un « jeune garçon » (13,45), se fait fort de prouver l'innocence de l'accusée. Aussitôt, ajoute le récit, « les anciens dirent à Daniel : Viens, assieds-toi au milieu de nous et donne-nous des explications, puisque Dieu t'a donné la dignité de l'âge » (v. 50). L'analogie des formules est d'autant plus curieuse qu'une tradition relativement ancienne croit savoir que Daniel avait alors douze ans<sup>17</sup>.

Une autre tradition, certainement antérieure au troisième évangile, rapporte que le roi Salomon est monté sur le trône à l'âge de douze ans<sup>18</sup> : c'est alors qu'il aurait rendu le fameux jugement qui a manifesté son exceptionnelle sagesse (1 R 3,16-28). Mais c'est avec l'histoire du petit Samuel que les deux premiers chapitres de Luc montrent le plus de contacts. Nous venons de signaler le rappel de 1 S 2,26 en Lc 2,52. Laissé par ses parents au sanctuaire de Silo, Samuel ne devait pas tarder à y recevoir le don de prophétie. A quel âge ? La Bible n'en sait rien. Mais Flavius Josèphe, contemporain de Luc, croit le savoir : « Dès que Samuel eut douze ans accomplis, il commença à prophétiser »<sup>19</sup>.

L'étonnante sagesse de Jésus à douze ans s'inscrit donc dans un ensemble traditionnel juif qui lui donne sa vraie coloration religieuse. Jésus n'est pas simplement un enfant naturellement doué. Son intelligence des choses de Dieu témoigne en lui d'une sagesse qui vient de Dieu lui-même.

## II. JÉSUS ET SON PÈRE

### 1. La parole de Jésus

a) La parole de Jésus se présente d'abord comme une réponse à la question que sa mère lui a posée. Marie demandait : « Enfant, pourquoi nous as-tu fait cela ? » Dans la Bible, c'est la formule

17. Cette tradition apparaît dans la version syro-hexaplaire de Daniel, dans la version longue d'Ignace d'Antioche, *Magn* 3,1 (P.G., 5,760), chez le pseudo-Chrysostome (P.G., 55,567), chez Sulpice Sévère (P.G., 20,127), etc.

18. La précision apparaît dans de nombreux manuscrits de la LXX en 3 Regn 2,12. D'après Eusèbe (*Praep. ev.*, IX,30), elle était connue d'Eupolémon, au premier siècle avant notre ère. On la retrouve dans la *Didascalie*, II,1,4 ; Ps-Ignace, *Magn* 3,4 ; Chrysostome, Jérôme, etc.

19. *Ant.* V,348. D'après le Ps-Philon, *Ant. Bibl.*, 53-1-2, Salomon avait alors huit ans.

12. Cf. Lc 11,31 ; 21,15 ; Ac 6,3,10 ; 7,10,22. Voir à ce sujet *Theol. Wörterb. zum N.T.*, VII (1964), pp. 514-515 (U. WILCKENS).

13. Cf. *Theol. Wörterb. zum N.T.*, VI (1959), pp. 712-713 (G. STAHLIN).

14. Cf. B. VAN IJSEL, *The Finding of Jesus in the Temple. Some Observations on the Original Form of Luke II, 41-51a*, dans *Novum Testamentum*, 4 (1960), pp. 161-173 (surtout 169-172) ; H. SCHÜRMAN, *op. cit.*, p. 135.

15. La comparaison avec Lc 20,26 est instructive. Plus curieux, le rapprochement avec Is 52,13-14.

16. Cf. Ac 22,3.

classique pour exprimer un reproche<sup>20</sup>. Marie estime que l'enfant a mal agi à l'égard de ses parents ; elle justifie le reproche en ajoutant : « Vois, ton père et moi, nous te cherchions, tourmentés » (v. 48). La réponse prend elle-même la forme d'une question qui est aussi un blâme. A la remarque « Nous te cherchions », Jésus oppose : « Pourquoi donc me cherchiez-vous ? » Une seconde question explique le reproche. Ils n'auraient pas cherché s'ils avaient su ce qu'ils auraient dû savoir : « Ne saviez-vous pas qu'il me faut être chez mon Père ? » (v. 49). Cette explication frappe tout de suite par le contraste qui oppose « mon Père » à l'expression de Marie : « ton père ». Marie parlait des devoirs de l'enfant à l'égard de ses parents ; Jésus parle de ses devoirs envers Dieu.

b) Une interprétation relativement récente crée une difficulté supplémentaire : commençons par l'écartier. L'expression idiomatique *en tois tou patros mou* doit certainement s'entendre « chez mon Père », non pas « aux affaires de mon Père »<sup>21</sup>. La tradition ancienne est unanime sur ce point. Elle se base sur le sens courant de l'expression, aussi bien dans la Bible grecque (Gn 41,51 ; Est 7,9) que dans les documents profanes de l'époque. On comprend que, citant de mémoire Jn 14,2, « Dans la maison de mon Père il y a beaucoup de demeures », Irénée écrive : « Chez (litt. : dans les de) mon Père il y a beaucoup de demeures »<sup>22</sup>. C'est aussi la traduction que recommande le contexte : le dialogue se place précisément dans le Temple, et le reproche « Ne saviez-vous pas que je dois être dans la maison de mon Père » semble faire écho à la remarque du v. 44 : les parents de Jésus « pensaient qu'il était dans la caravane ».

c) Jésus demande à ses parents : « Ne saviez-vous donc pas ? » Cela laisse supposer qu'ils auraient dû savoir, mais comment l'auraient-ils pu ? La clé du problème se trouve sans doute dans le verbe *dei*, « il faut ». Notons d'abord l'emploi du présent, là où un imparfait eût sans doute été plus naturel : « Ne saviez-vous pas

20. Liste de questions analogues dans R. LAURENTIN, *Jésus au Temple*, p. 35, n. 8. Etude de quelques parallèles plus précis dans R. PESCH, « Kind, warum hast du so an uns getan ? » (*Lk 2,48*), dans la *Bibl. Zeitschr.*, 12 (1968), pp. 245-248 ; d'abord le groupe Gn 12,18 ; 20,9 ; 26,10 ; ensuite Gn 19,25 ; Ex 14,11 ; Nb 23,11 ; Jg 15,11.

21. R. LAURENTIN a consacré 35 pages à la question : *Jésus au Temple*, pp. 38-72. Son enquête historique est très instructive. L'interprétation « aux affaires » naît au XII<sup>e</sup> siècle, « comme une création du volontarisme, de l'activisme occidental » (p. 48). Elle se présente d'abord comme une explication du sens réel, « dans la maison », pour se substituer ensuite à ce sens, surtout à partir du XVI<sup>e</sup> siècle. Les érudits l'ont toujours repoussée, et elle est rejetée par presque tous les exégètes récents ; mais elle subsiste encore dans plusieurs traductions usuelles.

22. *Adv. Haer.*, V, 36,2 (Sources chrétiennes, 153), Paris, 1969, p. 459.

qu'il fallait ? » Mais la nécessité dont parle Jésus ne concerne pas simplement l'occasion présente. Elle est affirmée d'une manière tout à fait générale, comme un principe toujours valable : il doit être chez son Père. Ajoutons que ce verbe « il faut » joue un rôle considérable dans la pensée théologique de Luc<sup>23</sup>. La nécessité qu'il exprime est celle de l'accomplissement de la volonté de Dieu : « il faut » parce que Dieu en a décidé ainsi. Cette nécessité se vérifie en particulier dans le cas de la passion du Christ : le plan divin, révélé dans les prophéties, doit nécessairement s'accomplir (Lc 9,22 ; 17,25 ; 22,37 ; 24,7.26.44 ; Ac 17,3). Le verbe peut aussi se rapporter à l'obligation qu'impose un commandement divin : « il faut » qu'on lui obéisse (cf. Lc 11,32 ; 13,14 ; 22,7 ; Ac 15,5). C'est sans doute le sens qu'il a ici : Jésus parle d'un « devoir » envers son Père, devoir qui prend le pas sur ses obligations envers ses parents. Si ce point est facile à saisir, la difficulté reste de savoir comment ce devoir peut consister à « être chez son Père », qui signifie naturellement ici : demeurer au Temple.

Ne nous étonnons pas d'avoir à constater que cette parole demeure mystérieuse. Luc le sait bien, et il en prévient discrètement ses lecteurs dans ce qu'il dit de la réaction des parents de Jésus. Il nous fournit aussi, à cette occasion, une indication susceptible de nous aider à voir plus clair.

## 2. La mère de Jésus

a) « Et eux ne comprirent pas la parole qu'il leur avait dite » (v. 50). Commençons par noter que cette remarque reste dans la ligne de ce que le v. 48 disait de la stupeur dont les parents de Jésus furent frappés en le trouvant au milieu des docteurs, et surtout dans la ligne de ce que Luc écrivait au v. 33 : « Son père et sa mère étaient dans l'étonnement de ce qu'on disait de lui. » Etonnement et stupeur sont la réaction en face du mystère qu'on ne comprend pas. Luc s'exprime de la même manière à propos des apôtres. Il le fait en deux circonstances surtout, où il se sépare de Marc pour souligner fortement l'incompréhension des apôtres. C'est à propos des annonces de la passion : « Eux ne comprenaient pas cette parole-là, elle leur était voilée afin qu'ils ne la saisissent pas, et ils craignaient de l'interroger sur cette parole-là » (9,35) ; « Eux ne comprirent rien à ces choses ; cette parole leur demeurait cachée, et ils ne

23. Cf. W. GRUNDMANN, *Theol. Wörterb. zum N.T.*, II (1935), pp. 22-23 ; E. FASCHER, *Theologische Beobachtungen zu del*, dans *Neutestamentliche Studien für R. Bultmann* (Beih. Zeitschr. für die neutestl. Wiss., 21), Berlin, 1954, pp. 228-254 (surtout 246) ; H. CONZELMANN, *Die Mitte der Zeit. Studien zur Theologie des Lukas* (Beitr. zur hist. Theol., 17), Tübingue, 1960<sup>3</sup>, pp. 142-144.

saisissaient pas ce qui leur était dit » (18,34)<sup>24</sup>. La même note revient au ch. 24, où le Ressuscité déclare aux disciples d'Emmaüs : « Hommes sans intelligence, lents à croire à tout ce que les prophètes ont annoncé ! Ne fallait-il pas que le Christ endurât ces souffrances pour entrer dans sa gloire ? » (vv. 25-26) ; ensuite aux Onze : « Alors il leur ouvrit l'esprit pour qu'ils comprennent les Ecritures, et il leur dit : Ainsi était-il écrit que le Christ souffrirait et ressusciterait des morts le troisième jour » (vv. 45-46). Il semble normal que le mystère reste voilé et incompris jusqu'à la révélation plénière de Pâques.

b) « Et sa mère conservait toutes ces choses dans son cœur » (v. 51b). Sous une forme légèrement abrégée, cette notation répète celle de 2,19, en finale du récit de la nativité : « Marie conservait toutes ces choses, les méditant dans son cœur ». Il faut en rapprocher la réflexion qui conclut le récit de la naissance de Jean-Baptiste : « Tous ceux qui entendaient ces choses les plaçaient dans leur cœur, en disant : Que sera donc cet enfant ? » (1,66). Ces trois textes constituent dans l'évangile de l'Enfance ce que le P. Lyonnet appelle « le refrain du souvenir ».

Une première remarque s'impose : le v. 51b ne doit pas être lié trop étroitement à la parole de Jésus au v. 49, cette parole dont le v. 50 disait que les parents de Jésus ne l'ont pas comprise. Le v. 51a a déjà conclu l'épisode du recouvrement en parlant du retour à Nazareth, en sorte que le v. 51b appartient plutôt à la conclusion générale de l'évangile de l'Enfance. Les « choses » dont Marie garde le souvenir concernent sans doute l'ensemble des événements qui ont suivi le refrain de 2,19 : aussi bien ce qui s'est passé et ce qui a été dit lors de la présentation de l'enfant au Temple qu'à l'occasion du recouvrement. Dans la pensée de Luc, ces deux épisodes sont complémentaires : contrairement à Jean qui n'a été manifesté à Israël que dans le désert (1,80), Jésus a été manifesté dans le Temple, et cela dès son enfance. Cette remarque ne doit cependant pas faire méconnaître le lien qui rattache le v. 51b à ce qui précède immédiatement, et particulièrement à la notice du v. 50 sur l'incom-

24. Lc 9,35 développe Mc 9,32, qui écrivait simplement : « Eux ne saisissaient pas la parole, et ils craignaient de l'interroger ». Lc 18,34 constitue une addition rédactionnelle, sans fondement en Mc 10,34. — *Post-scriptum*. Nous prenons connaissance de l'article de J.B. CORTÉS et F.M. GATTI, *Jesus' First Recorded Words (Lc 2,49-50)* dans *Marianum*, 32 (1970), pp. 404-428. Reprenant une hypothèse qui n'est pas nouvelle, les auteurs proposent de traduire le v. 50 : « Et eux n'avaient pas compris ce qu'il leur avait dit ». Les questions posées par l'enfant au v. 49 rappelleraient ce que l'enfant avait dit à ses parents trois jours plus tôt, mais sans que ceux-ci le comprennent. Nous ne pensons pas que cette explication puisse se concilier avec la manière d'écrire de Luc telle qu'elle ressort des exemples que nous citons.

préhension des parents de Jésus. Marie n'a pas compris la parole de Jésus, mais elle a du moins le sentiment d'un mystère, et elle en fait l'objet de ses réflexions.

Seconde remarque : nous avons affaire ici à une formule traditionnelle très significative<sup>25</sup>. Gn 37,11 rapporte qu'en entendant Joseph raconter ses songes, révélateurs de l'avenir, ses frères s'en irritaient, tandis que Jacob, « son père, conservait cette parole » ; le *targum palestinien* précise : « Son père conservait cette parole dans son cœur ». Dans le livre de Daniel, Nabuchodonosor a fait un songe prophétique ; Daniel lui en fournit l'interprétation : « Lorsque Nabuchodonosor eut entendu l'explication de sa vision, il conserva ces paroles dans son cœur » (Dn 4,28 : LXX). Daniel lui-même reçoit une vision qui l'informe des événements à venir ; il conclut ainsi son récit : « Moi, Daniel, je fus grandement troublé en mes pensées, mon visage en fut changé, et je conservai cette parole dans mon cœur » (7,28). Le *Testament de Lévi*, apocryphe dont l'essentiel remonte au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., rapporte une vision qui apprit au patriarche le ministère réservé à ses descendants ; Lévi conclut : « Et je conservai ces choses en mon cœur » (6,2).

Il n'est pas nécessaire de multiplier davantage les citations<sup>26</sup> ; nous en avons assez pour nous rendre compte que la formule employée pour le « refrain du souvenir » en 2,19 et 51 suppose ce qui a été explicité en 1,66 : les gens « mettent toutes ces choses dans leur cœur, en disant : Que sera donc cet enfant ? » L'expression « conserver dans son cœur » caractérise une attitude tournée vers l'avenir. La révélation qui vient d'être faite oriente l'attention de celui qui l'a reçue vers un futur dans lequel l'accomplissement de cette révélation dévoilera pleinement sa portée exacte, présentement obscure<sup>27</sup>. Origène a excellemment saisi le sens de la remarque de Luc quand il décrit ainsi l'attitude de Marie : « Elle savait qu'un temps viendrait où ce qui était caché serait manifesté en lui »<sup>28</sup>.

25. Elle a surtout été étudiée par F. NEIRYNCK, *Maria bewaarde al de woorden in haar hart. Lc 2,19-51 in hun context verklaard*, dans *Coll. Brug. et Gand.*, 5 (1959), pp. 433-466 ; voir aussi, du même auteur, *L'Evangile de Noël selon saint Luc* (Etudes religieuses, 749), Bruxelles-Paris, 1960, pp. 51-61. Les explications de Neiryck ont été partiellement discutées par B.F. MEYER, dans l'article déjà cité (*Cath. Bibl. Quart.*, 1964) : nous n'avons pas à entrer dans cette discussion, car les points où nous suivons Neiryck sont également acceptés par Meyer. En revanche, nous trouvons beaucoup moins éclairante l'étude de A. SERRA, *Motivi sapientiali in Lc 2,19-51*, dans *Marianum*, 31 (1969), pp. 248-259.

26. Neiryck fait encore appel à Mc 9,10 ; Ap 1,3 ; 22,7-9 ; *Test. Lévi* 8,19 ; *Asz. Mos.* 10,11 ; 4 *Esdr.* 12,31-38 ; 14,8.

27. Cf. H. SCHÜRMMANN, *Das Lukasevangelium*, I, pp. 117 et 137.

28. Il s'agit du fragment 81 dans M. RAUER, *Origenes Werke*, IX (Griech. christl. Schriftst., 49), Berlin, 1959<sup>3</sup>, p. 260 ; du fragment 50 dans l'édition des « Sources Chrétiennes », 87, Paris, 1962, p. 498.

c) Il ne suffit pas de définir le sens des expressions employées par Luc; il faut prendre conscience de la préoccupation à laquelle elles correspondent chez leur auteur. On réduirait singulièrement leur portée en n'y voyant qu'un simple renseignement sur les dispositions de Marie. Luc songe à ses lecteurs. Ce qu'il dit de l'attitude de Marie doit les éclairer sur l'attitude à laquelle il les invite. Il sait bien que la signification des événements et des paroles qu'il vient de rapporter ne peut pas encore être pleinement saisie. Il tient donc à prévenir discrètement ses lecteurs que tout cela deviendra plus clair dans la suite de son récit, lorsque ces premières annonces de l'avenir recevront leur accomplissement. Nous n'en sommes encore qu'aux débuts d'une révélation; qu'on ne s'étonne pas de ne pas tout comprendre: la lumière viendra plus tard.

Dans l'intention de l'évangéliste, les notices sur les méditations de la mère de Jésus semblent donc anticiper sur la suite du récit évangélique. Mais où faut-il chercher dans l'évangile la lumière qui éclairera ces premières pages? Le relief que Luc va donner à l'enseignement de Jésus dans le Temple (19,47; 20,1; 21,37-38) manifestera plus pleinement la sagesse et l'intelligence dont l'enfant a déjà fait preuve quand il était « assis au milieu des docteurs ». Toutefois l'essentiel n'est pas là; il se trouve dans le complément que 2,49 apporte à la révélation de la filiation divine de Jésus en 1,32.35: Jésus a conscience de ses devoirs envers son Père. C'est sur ce point que ses parents ne le comprennent pas; pas plus que ses apôtres ne le comprendront quand il leur annoncera le mystère de sa passion. Ce mystère ne sera pleinement dévoilé qu'au jour de la résurrection, et dans les explications que Luc rapporte au ch. 24. On peut penser que c'est ce même ch. 24 qui doit fournir la lumière grâce à laquelle les révélations des ch. 1-2, et spécialement de la finale du ch. 2, prennent toute leur signification.

Effectivement, les points de contact entre l'épisode du recouvrement et Lc 24 sont nombreux, et les exégètes n'ont pas manqué de les relever<sup>29</sup>. L'attitude des parents qui ne « trouvent » pas l'enfant et se mettent à le « chercher » n'est pas sans analogie avec celle des femmes au tombeau, de même que le reproche de 2,49 « Pourquoi donc me cherchiez-vous? » et celui de 24,5: « Pourquoi cherchez-vous le vivant parmi les morts? » La douleur des parents (2,48) peut être rapprochée de celle des disciples (24,17). La nécessité exprimée par *dei*, « il faut », en 2,49 revient avec insistance en 24,7.26.44. Même la mention du troisième jour ne paraît pas fortuite

(2,46; 24,7.21.46)<sup>30</sup>. Puisque, de toute évidence, la nécessité « d'être chez son Père » (2,49) n'oblige pas Jésus à rester dans le Temple de Jérusalem, on peut se demander si l'accomplissement de Pâques ne révèle pas qu'il s'agit, en réalité, de la gloire divine à laquelle Jésus doit parvenir par sa passion (24,26).

## CONCLUSION

Comme tout l'ensemble des deux premiers chapitres de Luc, l'épisode du recouvrement est autre chose qu'un simple appel à la sensibilité. La finesse de ses notations psychologiques mérite d'être relevée plus que nous ne l'avons fait; mais il ne faudrait pas qu'elle retienne l'attention au point de faire méconnaître l'intention essentiellement christologique qui inspire ce récit.

a) La sagesse dont Jésus fait preuve en cette occasion constitue un présage du rôle de docteur qu'il remplira plus tard. Ce rôle lui revient en raison de son intelligence de la volonté divine.

b) Jésus ne se contente pas d'enseigner la volonté de Dieu aux autres. Il en fait sa règle de conduite, accordant une priorité absolue à ses devoirs à l'égard de son Père, sans craindre de donner l'impression de manquer aux devoirs qu'il se reconnaît également à l'égard de ses parents terrestres. Soumis à ceux-ci, il sait que, Fils de Dieu, il doit se soumettre d'abord et avant tout à son Père.

c) Sa filiation divine reste un mystère dont l'entière révélation ne sera donnée qu'au moment de Pâques. C'est dans sa relation avec l'événement de Pâques que l'épisode du recouvrement prend sa dimension totale et sa pleine signification. C'est ce que Luc semble avoir voulu faire comprendre à ses lecteurs en décrivant l'attitude de Marie, tournée, comme le dit si bien Origène, vers le moment où « ce qui est caché sera manifesté » dans le Christ.

29. Notamment G.W.H. LAMPE, *The Holy Spirit in the Writings of St. Luke*, dans *Studies in the Gospels. Essays in Memory of R.H. Lightfoot*, Oxford, 1955, pp. 159-200 (182); R. LAURENTIN, *Jésus au Temple*, p. 108.

30. Rapprochement moins intéressant: en 2 R 2,17, cinquante hommes cherchent Elie pendant trois jours sans le trouver; il a réellement été enlevé au ciel.



---

## DOCTEURS A LA MÉMOIRE LONGUE...

Heureusement ils l'avaient retrouvé dans le temple  
au milieu des docteurs  
Assis au milieu des docteurs,  
Les docteurs l'écoutaient religieusement.  
Il enseignait, à douze ans il enseignait au milieu des docteurs  
Comme Joseph et Marie en avaient été fiers  
Trop fiers.

Il aurait dû tout de même se méfier ce jour-là  
Il était vraiment trop brillant, il brillait trop,  
il rayonnait trop parmi les docteurs.  
Pour les docteurs.  
Il était trop grand parmi les docteurs  
Pour les docteurs.  
Il avait fait voir trop visiblement  
Il avait trop laissé voir.  
Il avait trop manifesté qu'il était Dieu.  
Les docteurs n'aiment pas ça.

Il aurait dû se méfier. Ces gens-là ont de la mémoire.  
C'est même pour cela qu'ils sont docteurs.  
Il les avait sûrement blessés ce jour-là.  
Les docteurs ont une bonne mémoire.  
Les docteurs ont la mémoire longue.

Charles PÉGUY <sup>1</sup>

---

## Fête de Sainte Marie, Mère de Dieu

(Octave de Noël)

---

Première lecture : Nb 6,23-27

Deuxième lecture : Ga 4,4-7

Evangile : Lc 2,16-21

(Voir N° 10 : Fête de Noël)

<sup>1</sup> Charles PÉGUY, *Le mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, La Pléiade, Paris, 1941, p. 112.

# Ils mettront mon nom sur les fils d'Israël et je les bénirai

Nb 6,23-27

PAR PIERRE BUIS  
de la Congrégation du Saint-Esprit

Les vœux de bonne année sont devenus dans le monde occidental un usage solidement établi. Malgré tous les reproches qu'on pourrait lui faire, malgré les dépenses importantes et les perturbations qu'il entraîne, il ne semble pas près de disparaître. La liturgie latine a donc jugé sage d'emboîter le pas : c'est ainsi qu'elle prévoit comme première lecture pour le premier janvier, une bénédiction solennelle qui n'est reliée en rien au thème de ce jour (maternité de Marie) ou à ceux du temps de Noël.

La bénédiction de Nb 6,23-27 se présente comme une lecture sur laquelle on peut réfléchir ou échanger. Elle n'est pas directement prononcée sur l'assemblée, comme la formule de bénédiction qui clôture la liturgie eucharistique et l'office. On a quelquefois utilisé ce texte à la fin de la Messe dans la liturgie du haut Moyen Âge<sup>1</sup>, mais à titre exceptionnel.

Conservée par le livre des Nombres, c'est la formule la plus solennelle que l'on trouve dans l'A.T. En Israël, comme dans les pays voisins, la bénédiction était un phénomène extrêmement courant ; elle servait à dire bonjour ou merci. Mais il y avait trois cas où elle prenait une importance plus grande. D'abord quand elle était prononcée par un père de famille sur ses enfants. Elle lui permettait de prolonger en quelque sorte sa paternité, en assurant

1. Missel gallican, le vendredi du temps pascal. Également dans les sacramentaires gélasiens et grégoriens.

le plein épanouissement de la vie qu'il leur avait donnée. Ensuite quand elle était prononcée par le roi, ce qui n'arrivait que dans les grandes circonstances (2 S 6,18 ; 1 R 8,14). On peut encore y voir une expression de paternité ; mais c'était surtout une des façons dont le roi exerçait sa fonction de médiateur entre Dieu et le peuple. Enfin, la bénédiction était une des fonctions des prêtres. Ils bénissaient le peuple au cours des assemblées liturgiques, soit au début (Ps 118,26), soit à la fin (Lv 9,22). Eux aussi, le faisaient en vertu d'une fonction de médiation : car il leur incombait de garantir la vie du peuple par les rites de purification, de la renforcer par les sacrifices, de la guider par l'enseignement de la Loi du Seigneur. La bénédiction est donc toujours associée à l'idée de communication de la vie.

## Étude du texte

L'étude de la formule de bénédiction de Nb 6 peut se faire rapidement car ce texte pose peu de problèmes.

*Que le Seigneur te bénisse et te garde.* On penserait spontanément que le pronom « te » s'adresse à chacun des membres de l'assemblée. Mais on a suffisamment de témoins des usages liturgiques d'Israël pour savoir que ce tutoiement a aussi — et même surtout — une portée collective. C'est d'abord au peuple entier qu'est donnée la bénédiction, car c'est avec lui, collectivement, que le Seigneur a fait alliance. Ensuite, seulement, la bénédiction se répartit sur chacun des membres du peuple.

Comme on le verra plus en détail par la suite, bénir signifie à peu près « faire réussir » : Dieu agit de l'intérieur, mais il intervient aussi de l'extérieur, en gardant son peuple et chacun de ses membres, c'est-à-dire en écartant les dangers qui empêcheraient cette réussite. C'est la fonction première du dieu-protecteur, celle que le Seigneur a assumée en concluant l'alliance : « Je serai l'ennemi de vos ennemis » (Ex 23,22).

*Que le Seigneur fasse briller sur toi son visage.* Cet hébraïsme pourrait se traduire par : « Qu'il te sourie ». Le sourire est encore pour nous, le signe le plus évident de l'accueil, de nos bonnes dispositions envers celui qui approche.

*Et qu'il se penche vers toi.* L'hébreu emploie ici le mot « grâce » qui évoque bien l'idée d'une faveur qui descend du supérieur vers l'inférieur. Mais en hébreu, comme en français, le mot a beaucoup d'autres significations certainement présentes ici à l'arrière-plan.

*Que le Seigneur lève vers toi son visage :* c'est encore un geste d'accueil. On baisse la tête pour éviter de regarder quelqu'un en

face (Gn 4,5,6 ; Jr 3,12), on la relève pour regarder celui auquel on veut s'intéresser. Ce regard de Dieu sur son peuple est source de vie et de bonheur.

Et qu'il l'apporte la paix. Il est difficile de trouver un équivalent du mot hébreu *shalom* qui en même temps que la paix, désigne la santé, le bien-être, la prospérité, etc. Pratiquement, ce mot recouvre tout le contenu de nos souhaits de nouvel an, mais à un plan collectif où la paix est le premier des biens et la condition de tous les autres<sup>2</sup>.

C'est ainsi que les prêtres mettront mon nom sur les fils d'Israël. On pourrait presque traduire : « ils marqueront mon nom sur eux », ou : « ils apposeront mon nom sur eux », comme une signature ou un cachet. De fait, quand ils prononcent trois fois le nom de Yahvé devant le peuple, les prêtres rappellent solennellement qu'il est le peuple de Yahvé, celui que Dieu s'est engagé à bénir du fait de l'alliance. Les Anciens croyaient à l'efficacité de la parole. Rappeler l'alliance, c'est la ranimer. Rappeler à Dieu ses promesses, c'est l'obliger à les tenir, ce qu'exprime très clairement le v. 27 : *Ils mettront mon nom sur les fils d'Israël pour que je les bénisse* (ou : *si bien que je les bénirai*). Mais en même temps on rappelle à Israël qu'il est peuple de Yahvé et qu'à ce titre, il doit vivre selon la volonté de son Dieu : la fidélité aux exigences de l'alliance est la condition de la bénédiction.

### Qu'est-ce que la bénédiction ?

Ce terme évoque facilement, dans le langage chrétien actuel, l'idée de consécration (bénédiction d'une chapelle, des offrandes pour l'eucharistie, etc.) Dans la Bible c'est tout autre chose : une action de Dieu qui mène l'homme au bonheur et à l'épanouissement. Mais en quoi consiste cette action ? S'agit-il de donner à l'homme tout ce dont il a besoin pour le dispenser de travailler ? En aucune façon. S'agit-il de lui donner les conditions de la réussite, par exemple la pluie qui permettra aux semences de produire en abondance ? Certains textes soutiennent ce point de vue mais beaucoup d'autres nous obligent à le dépasser. Le récit de la naissance de Samuel peut nous servir d'exemple. Sa mère, Anne, avait prié pour être délivrée de la stérilité qui l'accablait. Ensuite de quoi, « Elqana s'unit à sa femme Anne ; Yahvé se souvint d'elle : Anne conçut et mit au monde un fils » (1 S 1,19). Cette petite phrase, apparemment naïve, fait saisir dans sa profondeur le mécanisme de la bénédiction. Les parents de Samuel sont pleinement cause de la venue à l'exis-

2. En proposant de faire du premier janvier la journée de la paix, Paul VI a bien mis en relief cette idée.

tence de leur enfant ; et pourtant Dieu l'est aussi, car sans Lui, leur union serait restée stérile. La bénédiction atteint donc l'activité humaine à sa racine et elle l'accompagne pour la mener à la réussite complète. Le Deutéronome donne à ce mécanisme une portée tout à fait générale : « Yahvé ton Dieu bénira tout ton travail, toutes tes entreprises » (15,10 ; 28,8 ; etc.).

Dans l'Ancien Testament la bénédiction porte uniquement sur les activités proches de la nature. Par exemple, il n'est pas question qu'une bénédiction divine intervienne pour faire fructifier un capital : les activités financières étaient trop suspectes en Israël pour qu'on y voie un don de Dieu<sup>3</sup>. Bien que ces réticences puissent encore être valables aujourd'hui, il est pourtant normal d'étendre le champ de la bénédiction à toutes les activités de l'homme moderne.

Cette notion de bénédiction s'éclaire davantage si l'on examine comment la Bible présente l'homme béni. C'est celui à qui tout réussit. Non pas celui qui a de la chance<sup>4</sup>, mais celui qui « est capable, dans les pires malchances, de dominer le malheur et de se tirer d'affaire comme naturellement, sans violences et sans artifices. Il est de ces natures qui semblent invulnérables au mal, incapables de déchoir ; elles peuvent souffrir, elles souffrent souvent plus que d'autres, elles demeurent intactes. De leur aisance, de leur sourire, rayonne la certitude ». Tel est Joseph « dans les mains de qui tout réussit » (Gn 39,3), tel est David (1 S 26,25)<sup>5</sup>. Pour un homme de cette trempe, la bénédiction ne joue pas dans les circonstances extérieures, mais elle résulte d'une qualité d'âme.

L'homme béni est en un sens, témoin de Dieu. Sa réussite constitue la preuve que Dieu est avec lui, qu'il agit dans le monde et veut l'épanouissement de l'homme. Ce témoignage reste pourtant très ambigu, car toute réussite n'est pas forcément une preuve décisive d'amitié avec Dieu. Elle présente même un réel danger pour l'homme religieux, car elle entraîne facilement l'autosuffisance et l'oubli de Dieu, le mépris et l'exploitation des hommes. Israël en avait pris conscience très fortement, au point de développer une théologie de la pauvreté selon laquelle le juste, l'ami de Dieu, s'identifie avec le pauvre. Le juste n'est pas pourtant privé de la bénédiction ; si elle lui manque dans certains domaines, il la possède dans les domaines les plus essentiels : « Béni soit Dieu... qui nous a

3. Les exégètes juifs du Moyen Age seront beaucoup plus accommodants. RACH commente ainsi le v. 24 de notre texte : « Qu'il bénisse ta fortune et la protège ».

4. Notons qu'un des mots familiers pour désigner la chance, *baraka*, signifie primitivement en arabe : « bénédiction ». Il y a là un gauchissement du sens que la Bible évite.

5. J. GUILLET, *Le langage spontané de la bénédiction dans l'Ancien Testament*, dans R.S.R., 57 (1969), pp. 164-165.

bénis par toutes sortes de bénédictions spirituelles, aux cieux, dans le Christ » (Ep 1,3).

Comprise ainsi dans toute sa profondeur spirituelle, la bénédiction reste un signe distinctif du juste. Elle devait donc se rencontrer à un degré éminent dans le Christ. Les évangiles lui appliquent la formule du Ps 118,26 : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur », mais sans lui donner d'autre portée que celle d'une acclamation. De même la salutation d'Elisabeth : « Béni soit ton enfant » (Lc 1,42) n'a qu'une portée assez limitée. Le Nouveau Testament n'a guère exploité ce thème de la bénédiction, sans doute parce que les formules bibliques avaient perdu leur puissance originelle à force d'usage. Il est difficile d'exploiter théologiquement des expressions qui sont devenues de simples formules de politesse !

### Un peuple béni

La notion de la bénédiction que nous avons découverte dans la Bible n'est pas une création d'Israël. Elle était commune à tous les peuples du Proche-Orient. Mais Israël s'est montré plus original en développant l'idée qu'il était lui-même, collectivement, un peuple béni, et même le plus béni de tous : « Béni tu le seras, plus qu'aucun autre peuple » (Dt 7,14).

Cette bénédiction — qui ne porte que sur des biens temporels — a le même sens qu'il s'agisse du peuple ou d'une personne. Mais le v. 27 de notre texte la rattache au fait de porter le nom de Yahvé, d'en être marqué. Cette relation peut se comprendre de deux façons :

a) Le peuple est béni parce qu'il est le peuple de Yahvé (Ps 144, 15). Ce titre est la cause de la bénédiction, car il exprime l'alliance. Dans celle-ci en effet, Dieu s'était engagé à bénir Israël, mais à condition que le peuple observe lui-même ses engagements. La bénédiction a donc le caractère — fortement souligné dans certains textes —, d'une récompense (Dt 7,12 ; 28,1-14). Mais plus profondément, elle apparaît comme un élément du dialogue vital que constitue l'alliance : le peuple observe les exigences divines en réponse aux avances du Seigneur ; celui-ci répond à la fidélité par de nouvelles bénédictions qui pousseront le peuple à être encore plus fidèle. Cet échange devrait se continuer et s'approfondir indéfiniment.

b) Du fait qu'il est béni, Israël manifeste, aux yeux du monde, qui est son Dieu, il affiche son nom pour en être le témoin. Plusieurs textes montrent qu'Israël s'est efforcé de faire reconnaître son témoignage.

Ainsi dans l'histoire de Balaam qui met en scène un devin

étranger<sup>6</sup> amené à reconnaître en Israël un peuple béni, sur qui les malédictions n'ont pas de prise : « Tu ne dois pas le maudire, lui dit le Seigneur, car il est béni » (Nb 22,12). Celui qui maudirait ce peuple, verrait sa malédiction se retourner contre lui-même : « Maudit, celui qui te maudit » ; tandis que celui qui le bénit, participe à sa bénédiction : « Béni, celui qui te bénit » (Nb 24,9 ; cf. Gn 12,1-3).

En Za 8,23 la constatation qu'Israël est béni a des effets beaucoup plus importants : « Dix hommes de toute langue, saisiront un Juif par le pan de son manteau : "nous voulons aller avec vous, parce que nous avons entendu dire que Dieu est avec vous" ».

La portée universelle de la bénédiction d'Israël est développée dans une autre direction par Is 19,24 : « Israël se joindra à l'Égypte et à l'Assyrie ; il sera la bénédiction au milieu de la terre ». Au sein d'une alliance tripartite assez inattendue, Israël a pour rôle d'être le dépositaire et le canal de la bénédiction (cf. Is 65,16).

### Conclusion

Nietzsche demandait aux chrétiens d'avoir l'air un peu plus sauvés. Dans le langage de l'A.T., on dirait plutôt qu'ils doivent avoir l'air « bénis ». On voudrait qu'ils apparaissent comme des hommes bénis, appartenant à un peuple béni, c'est-à-dire comme des gens épanouis et libres, et non comme des hommes écrasés, par leurs problèmes et leurs échecs ; en un mot, comme des gens à qui on ait envie de ressembler, à qui on demandera quel est leur secret. Être béni, accueillir activement la bénédiction, est pour le chrétien une des façons les plus efficaces de témoigner. L'Église le lui rappelle à la fin de l'assemblée liturgique, au moment où elle envoie à nouveau ses enfants en mission dans le monde, quand elle appelle sur eux, par la voix du célébrant, la bénédiction du Seigneur.

6. La rédaction finale des poèmes de Balaam est antérieure à David ; le récit qui les introduit est de rédaction plus tardive, mais s'appuie sur une tradition ancienne.

# La venue du Fils nous fait libres, et fils

Ga 4,4-7

PAR AUGUSTIN GEORGE

Professeur à la Faculté de Théologie de Lyon

Pour la fête mariale qui ouvre l'année nouvelle, la liturgie nous propose la lecture de quelques versets de l'épître aux Galates. Ils ont sans doute été choisis parce qu'ils sont le seul passage où Paul mentionne la mère de Jésus, mais aussi parce qu'ils montrent dans l'avènement de Jésus le principe de notre liberté spirituelle et de notre adoption filiale.

## Le contexte

L'épître aux Galates a dû être écrite peu de temps avant l'épître aux Romains, car elle présente les mêmes thèmes principaux, et notamment celui du salut par la foi et non par les œuvres de la Loi. Les deux lettres offrent des contacts littéraires frappants. Mais tandis que l'épître aux Romains est presque un traité théologique, construit avec soin et mûrement réfléchi, celle aux Galates semble écrite à la hâte, dans le feu d'une polémique ardente. Elle répond à une crise, que l'on peut se représenter à partir des données de son texte.

Des propagandistes judaïsants sont venus jeter le trouble dans les Eglises de Galatie que Paul avait fondées au cours de sa seconde mission (Ac 16,6 ; cf. Ga 4,13) et où il était revenu au début de la troisième (Ac 18,23). Ces personnages ont annoncé « un autre évangile » que celui de Paul (Ga 1,7-9). Ils ont cherché à séparer les fidèles de leur apôtre (Ga 4,17). Contrairement à sa pratique et

à son enseignement (Ga 2,2,3-5 ; 5,11 ; Ac 21,21), ils ont voulu imposer aux fidèles d'origine païenne la circoncision (Ga 6,12-13 ; 5,2-6) et l'observation de toutes les pratiques de la Loi (Ga 4,9-11,21 ; 3,2-5). Nul doute que cette prédication se soit appuyée sur des attaques personnelles contre Paul, l'ancien persécuteur, le disciple de la onzième heure qui n'a pas partagé la vie des Douze. La réponse de l'apôtre le fait clairement apparaître, et laisse entrevoir que les Galates n'ont pas été insensibles à ces attaques.

L'épître est une réplique passionnée et lucide. Paul revendique d'abord son titre d'apôtre (Ga 1,11—2,10) : il a reçu sa mission de Jésus lui-même et de personne d'autre (Ga 1,11-24) ; les « colonnes » de Jérusalem l'ont reconnue solennellement (Ga 2,1-10).

La question essentielle est la doctrine du *salut par la foi et non par les œuvres de la Loi*. Elle forme la partie principale de l'épître (Ga 2,11—4,31). Paul la fonde d'abord sur des faits : l'incident d'Antioche où il a proclamé devant Pierre la liberté des païens et la fin de la Loi (Ga 2,11-21), les dons de l'Esprit reçus par les Galates au temps où ils ne pratiquaient pas la Loi (Ga 3,1-5). L'ancien rabbin passe ensuite à une argumentation sur l'Écriture : le cas d'Abraham atteste que la justice est pure grâce, accordée à la foi en vertu de la promesse (Ga 3,6-9,15-18) ; un argument intercalaire montre la Loi incapable de donner cette justice, et réduite seulement à condamner le pécheur (Ga 3,10-14).

Cette critique impitoyable de la Loi mosaïque pose la question de sa signification dans le dessein de Dieu. Eclairé par le fait de Jésus, Paul déclare que son rôle était provisoire (Ga 3,19-24) ; impuissante à donner la vie, elle a contraint ses sujets à prendre conscience de leur péché ; comme un pédagogue sévère, elle les a orientés vers le Christ qui seul pouvait leur donner la justice et la vie.

Ces temps sont révolus. Le Christ a inauguré le régime de la foi, en accomplissant la promesse faite à Abraham (Ga 3,25-29). Baptisés dans le Christ, les fidèles ont revêtu le Christ ; ils sont fils avec lui ; ils sont un en lui.

Pour mieux faire ressortir la grâce qui leur est maintenant accordée, Paul revient en arrière et expose la condition des hommes avant la venue du Christ (4,1-3). Juifs sous la loi, païens enchaînés à l'ordre cosmique par leurs religions naturistes, ils étaient comme des mineurs sous la lourde tutelle des puissances de ce monde<sup>1</sup>. C'est sur cette toile de fond que la liberté accordée aux hommes en Jésus Christ prend tout son sens.

1. Sur ce thème, cf. notre commentaire dans *Assemblées du Seigneur*, 1<sup>re</sup> série, 11, pp. 21-23.

L'envoi du Fils unique (v. 4)

Avec le Christ commence une phase nouvelle de l'Histoire du salut. L'Ancien Testament, certes, a eu sa valeur. Il est encore le fondement du Nouveau : Paul s'y réfère sans cesse. Mais il était une lente pédagogie, montant vers la révélation suprême par de discrètes approches : la Loi, le culte, les annonces prophétiques (Rm 9,4-5). Le N.T. s'appuie sur elles. Mais, en les exauçant, il les dépasse et les renouvelle totalement : il les accomplit.

Paul montre maintenant deux aspects complémentaires du mystère de Jésus : la gloire et l'abaissement.

Comme autrefois les prophètes (Is 6,8 ; Jr 1,7 ; Ez 2,3-4), Jésus est « envoyé » par le Père à son peuple. Il se réfère plusieurs fois à cette mission dans les évangiles synoptiques (Mt 10,40 ; 15,24 ; 21,37 par ; Mc 9,37 ; Lc 4,18.43 ; 9,48 ; 10,16) et Jean reprend ce thème plus de quarante fois. Paul ne reparlera de l'« envoi » du Christ qu'en Rm 8,3, et dans ces deux passages sur la venue temporelle de Jésus, on peut découvrir une allusion à sa préexistence<sup>2</sup>. Le fait est d'autant plus probable que, dans ce contexte, Paul désigne Jésus comme le Fils de Dieu. Ce titre, qui a son origine dans les textes messianiques de l'A.T. (Ps 2,7 ; 89,27 ; cf. 110,3 LXX) et dans le langage même de Jésus (Mt 11,27 ; 21,37 ; 24,36)<sup>3</sup>, est usuel chez Paul pour exprimer le mystère de Jésus et de ses relations avec Dieu<sup>4</sup>.

En contraste avec ces termes qui disent la gloire du Christ, Paul marque ici l'humilité de sa condition terrestre. Jésus est « devenu »<sup>5</sup>, soumis au temps comme les créatures (cf. Ph 2,7-8 ; Rm 1,3) ; il provient « d'une femme ». La formule est proche de l'expression biblique « né d'une femme » qui marque toute la pauvreté de la condition humaine, dans son impuissance radicale (Jb 14,1 ; Si 10,18 ; Mt 11,11 et Lc 7,28) et parfois même dans son impureté (Jb 15,14 ; 25,4). L'exégèse ultérieure, depuis Tertullien<sup>6</sup>, a souvent vu dans

2. Cf. les remarques nuancées de E. SCHWEIZER, *Zum religionsgeschichtlichen Hintergrund der « Sendungsformel »*, Gal 4,4-5 ; Rm 8,3-4 ; Jn 3,16-17 ; 1 Jn 4,9, dans *Z.N.W.*, 57 (1966), pp. 199-210 (surtout pp. 207-210), et de P. BENOTT, *Préséance et Incarnation*, dans la *Revue biblique*, 77 (1970), pp. 5-29 (notamment p. 16).

3. L'étude fondamentale sur ce point difficile est celle de B.M.F. VAN IERSEL, « Der Sohn » in den synoptischen Jesusworten, Leiden, 1961. Cf. X. LÉON-DUFOUR, *Les évangiles et l'histoire de Jésus*, Paris, 1963, pp. 409-414.

4. Cf. L. CERFAUX, *Le Christ dans la théologie de saint Paul*, Paris, 1951, pp. 329-343.

5. Au lieu de *genomenon*, un assez grand nombre de manuscrits minuscules, surtout de la recension césarienne, lisent *gennomenon* (= « né »).

6. Cf. l'enquête d'E. DE ROOVER, *La maternité virginale de Marie dans l'interprétation de Gal 4,4*, dans *Studiorum Paulinorum Congressus*, Rome, 1963, II, pp. 17-37.

cette formule une allusion à la conception virginale de Jésus : il ne serait pas « né d'une femme » comme les autres hommes, mais « formé (seulement) à partir d'une femme ». Cette interprétation tire du texte beaucoup plus qu'il ne permet ; elle ne tient compte ni du fait que Paul s'inspire ici d'un langage juif traditionnel, ni surtout de l'intention manifeste de ce passage qui veut marquer l'humilité de la condition du Christ, en tout semblable à la nôtre<sup>7</sup>.

Faut-il s'étonner que cette première mention de Marie dans le N.T. l'assimile à toutes les autres femmes, sans rien dire de son rôle spécifique ni de ses privilèges ? Ce serait oublier que, d'après le témoignage du livre des Actes, la prédication apostolique initiale ne s'arrête jamais sur Marie, qu'elle se centre toute sur Jésus et beaucoup plus sur le mystère de sa résurrection que sur les événements de sa vie terrestre. Plus encore, ce serait méconnaître la pédagogie de la révélation qui va d'abord à l'essentiel, le mystère de Jésus, avant de se porter sur ses corollaires, par exemple sur le rôle de Marie qui apparaît peu à peu dans les récits de l'enfance, puis dans la rédaction des évangiles de Luc et de Jean<sup>8</sup>.

Après avoir dit que Jésus participe à notre condition par sa naissance, Paul ajoute qu'il y a participé en devenant sujet de la Loi. Le trait prend tout son relief après les vv. 1-3 sur l'esclavage de la loi : le Fils de Dieu a partagé la condition de ses frères, il s'est plié aux mêmes servitudes (cf. Ph 2,7-8).

La libération et l'adoption des fils de Dieu (vv. 5-7)

La mission de Jésus est ordonnée au salut du peuple de Dieu (v. 5). Jusqu'à la venue du Christ, ce peuple était esclave, incapable à lui seul de parvenir à la libération, au « rachat » (Paul abandonne ici l'image de la minorité, pour celle du rachat de l'esclave, si fréquente chez lui : 1 Co 1,30 ; 6,20 ; Ga 3,13 ; Rm 3,24 ; Col 1,14 ; Ep 1,7.14 ; 4,30). Jésus est le seul qui puisse accomplir ce rachat, parce qu'il est le Fils et que la liberté lui appartient par naissance. Il n'a communiqué à la servitude des sujets de la Loi que pour les faire communier à sa liberté.

Cette liberté est infiniment plus que la fin de l'esclavage. Elle a une valeur positive. Elle est la condition de fils. Le peuple de Dieu y accède par un acte de grâce, l'adoption. Certes, Israël, depuis

7. Cf. A. LEGAULT, *Saint Paul a-t-il parlé de la maternité virginale de Marie ?* dans *Sciences Ecclésiastiques*, 16 (1964), pp. 481-493.

8. Cf. A. FEUILLET, *La Vierge Marie dans le Nouveau Testament*, dans *Marie*, VI, Paris, 1961, pp. 15-69 ; A. GEORGE, *Découverte de Marie dans le Nouveau Testament*, dans *Cahiers Marials*, n° 73, 1970, pp. 131-172.

ses plus vieux âges, regarde Dieu comme son Père (Ex 4,22 ; Os 11, 1-4 ; Is 63,15-16 ; 64,7 ; etc.) ; il a conscience de son adoption filiale (Rm 9,4). Mais la filiation transcendante de Jésus transfigure totalement le vieux thème, et réalise pour ses frères une adoption nouvelle (Rm 8,14-17 ; Ep 1,1-5).

Paul trouve une attestation de cette adoption accordée aux croyants dans leur expérience de l'Esprit (v. 6)<sup>9</sup>. Les Galates doivent se rappeler les expériences mémorables, les miracles qu'a suscités chez eux la prédication initiale de Paul (Ga 3,2-5). Ce sont des charismes, comme les décrit la première épître aux Corinthiens (12-14). L'hymne à la charité montrait ces dons inspirés par l'amour (1 Co 13) ; ici, Paul les rassemble tous dans l'attitude de la prière filiale.

L'Esprit Saint est l'Esprit du Fils. La prière qu'il suscite chez les fils adoptifs<sup>10</sup> est la prière même de Jésus. Paul exprime celle-ci par le mot de Gethsémani : « *Abba* » (Mc 14,36). La familiarité inouïe de ce mot, le « papa » du petit enfant, avait si vivement frappé les premiers disciples, qu'ils l'ont gardé tel quel en sa langue originale dans la tradition évangélique. Ce terme précieux nous laisse entrevoir la simplicité de Jésus devant son Père, sa confiance en lui, leur intimité insondable<sup>11</sup>.

Il nous livre aussi le sens que Jésus veut donner à la prière de ses disciples : « Vous prierez donc ainsi ; Notre Père... » (Mt 6,9) : un Père singulièrement proche, aussi accessible à ses fils adoptifs qu'à son Fils unique.

Paul reprendra ce thème de la prière filiale inspirée par l'Esprit, et il le précisera dans l'épître aux Romains (8,15-16.26-27).

Une brusque apostrophe au singulier tire les conséquences de cette expérience pour le croyant (v. 7). Elle est bien dans la manière de Paul, comme dans celle du Deutéronome et des Sages. Elle souligne l'actualité de l'exposé précédent pour tous les croyants. Chacun est fils de Dieu, libéré de la servitude de la Loi par la liberté de Jésus.

9. On a traduit parfois le *hoi* initial du verset, avec la Vulgate : « Parce que (vous êtes fils) », ce qui fait du don de l'Esprit une conséquence de l'adoption filiale. Mais les Pères grecs voient plutôt dans l'Esprit l'agent divin de la filiation, et ils interprètent *hoi* au sens déclaratif : « Et (le signe) que (vous êtes fils) ». Cette interprétation répond mieux au sens général du passage, comme à son parallèle en Rm 8,15-16 qui nomme « l'Esprit d'adoption ». Cf. A. DUPREZ, *Note sur le rôle de l'Esprit-Saint dans la filiation du chrétien. A propos de Gal 4,6*, dans les *Recherches de Science Religieuse*, 52 (1964), pp. 421-431.

10. Sur la formule rabbinique dont Paul s'inspire ici, cf. C. ROMANIUK, *Spiritus clamans* (Gal 4,6 ; Rm 8,15), dans *Verbum Domini*, 40 (1962), pp. 190-198.

11. Sur ce point, cf. les études de J. JEREMIAS, notamment *Le message central du Nouveau Testament*, Paris, 1966, pp. 9-29.

Paul décrit maintenant la condition chrétienne avec l'image de l'héritage. Celle-ci prolonge et complète l'image initiale de la majorité. Le peuple de Dieu est sorti de l'enfance où le tenait l'A.T. Il entre désormais en possession des biens prévus pour lui par son Père. L'image est traditionnelle en Israël où elle exprimait l'accomplissement des promesses de l'Alliance, grâce pure, unilatérale comme tout testament (Dt 1,8.21.39 ; 2,9.24.31... ; Is 34,17 ; 49,8 ; 54,3 ; 57,13 ; 58,11 ; 60,21 ; etc.). Jésus l'a reprise plusieurs fois pour annoncer l'entrée dans la Terre (Mt 5,4), le Royaume (Mt 25,34), la Vie (Mc 10,17) ; elle est particulièrement chère à Paul, qui vient justement de l'employer pour dire l'accomplissement de la promesse faite à Abraham (Ga 3,18.29 ; Rm 4,13-14 ; cf. 1 Co 6,9-10 ; 15,50 ; Ga 5,21 ; Col 3,24 ; Ep 1,14.18 ; 5,5). Mais, ici, elle comporte une nuance : le chrétien est héritier parce qu'il participe à la filiation de Jésus (Rm 8,17).

Le dernier mot, comme le premier est à Dieu : lui seul, par sa grâce est la source de ce don magnifique.

### Conclusion

Au seuil de l'année nouvelle, dans la lumière de Noël, Paul nous aide à penser notre condition d'hommes, notre grandeur de fils de Dieu, notre liberté conquise par Jésus et sans cesse suscitée en nous par son Esprit.

En évoquant discrètement la mère de Jésus, dont la suite du N.T. nous permettra de comprendre peu à peu la tâche singulière, il nous invite à mettre notre vie au service du dessein de Dieu, dans l'écoute de la parole et la fidélité.



---

## BÉNI SOIT YAHVÉ QUI BÉNIT LES ANNÉES

Bénis en notre faveur, Yahvé, notre Dieu, cette année pour qu'elle soit bonne en toutes les espèces de sa récolte, et fais approcher promptement le terme de notre rédemption ; et donne rosée et pluie sur la face de la terre et rassasie le siècle des trésors de ta bonté et donne bénédiction à l'œuvre de tes mains. Béni sois-tu, Yahvé, qui bénis les années !

TÉPHILLA <sup>1</sup>

---

## L'INCARNATION N'EST PAS UN LEURRE

Si le Christ n'était pas vraiment homme, conçu et né de la femme, il ne serait pas vraiment notre Sauveur. Mais s'il n'était pas aussi vraiment mort et ressuscité, alors notre foi en lui serait vaine et nous ne serions point sauvés. La mort et la résurrection ne détruisent pas l'œuvre de l'incarnation : elles la consomment. Elles ne reviennent pas en arrière, opérant une désincarnation : elles acheminent vers le but, en spiritualisant jusqu'à la chair. Ainsi un christianisme spirituel, un christianisme qui met sur toute chose le signe de la croix et qui n'accepte aucune valeur humaine sans souci de la transformer n'est pas un christianisme désincarné : c'est le seul christianisme authentique, le seul dont l'« incarnation » ne soit pas un leurre.

Le Christ n'est pas venu faire « œuvre d'incarnation », mais le Verbe s'est incarné pour faire œuvre de rédemption.

H. DE LUBAC <sup>2</sup>

---

1. *Téphilla*, ou Grande Prière Juive citée par J. BONSIUVEN, *Textes rabbiniques*, Rome, 1955, p. 2.

2. H. DE LUBAC, *Paradoxes*, Paris, 1946, pp. 77-78.

---

## Deuxième dimanche après Noël

---

Première lecture : Si 24,1-2.8-12

Deuxième lecture : Ep 1,3-6.15-18

Evangile : Jn 1,1-18

(Voir N° 10 : Fête de Noël)

# Jésus Christ, Sagesse de Dieu et de son peuple

Si 24,1-2.8-12

PAR RAYMOND SEGUINEAU

## Le thème de la sagesse dans la Bible

Le « Livre Ecclésiastique » (en grec *Sagesse de Sirac*) forme avec Job, les Proverbes, l'Ecclésiaste (en hébreu *Qohélet*), et la Sagesse (en grec *Sagesse de Salomon*), un groupe de livres bibliques appelés « sapientiaux » parce que la notion de sagesse — en latin *sapientia* — constitue leur thème principal.

Le mot lui-même de *sagesse*, si l'on tient compte avant tout du vocabulaire de base représenté par la racine hébraïque *hakam* et la racine grecque *sophia*, se rencontre environ cinq cents fois dans l'ensemble de la Bible, dont quatre-vingt-quinze dans l'Ecclésiastique, c'est-à-dire plus que dans tous les écrits du Nouveau Testament, où on le trouve soixante-seize fois. Si la littérature sapientielle s'est spécifiée peu à peu et développée dans les ensembles cités plus haut, elle s'est répandue à partir de la tradition orale, dans tous les écrits de l'A.T. et du N.T. Les livres « historiques » sont émaillés de dictons, de proverbes, de maximes, de fables (comme l'apologue de Yotam sur les arbres qui demandent un roi, en Jg 9,7-15). Certains psaumes (tels les Ps 1 ; 37 ; 73 ; etc.) sont des psaumes sapientiaux. Un petit écrit comme le livre de Baruch rattaché aux livres « prophétiques » contient l'un des plus beaux passages sur la sagesse (Ba 3,9—4,4). Les développements sur la sagesse présente, matériellement, une part importante dans la littérature biblique, ce qui s'explique par le rôle, également important, joué par le Sage et ses conseils. Jr 18,18 met ce rôle du sage en parallèle avec la fonction du prêtre gardien de la Loi et la mission du prophète héraut de Dieu et conscience vivante du peuple : « La loi ne fera pas défaut chez le prêtre, ni le conseil chez le sage, ni la parole chez le prophète ».

Comment définir la sagesse ? A la base, sous tous les cieux et à toutes les époques, il s'agit d'un effort de l'esprit humain pour

regarder le monde, la nature, les hommes, pour les connaître, dans leurs relations entre eux et avec Dieu, et pour tirer de cette observation un art de vivre, une prudence qui est réflexion, discernement et choix. La sagesse relève de l'intelligence et de la liberté qui ont été données à l'homme avec la vie elle-même. Au niveau élémentaire, elle est une *habileté* manuelle, la manière de bien se servir d'un outil, de bien exercer un métier, qu'il s'agisse du tailleur de pierre (Ex 31,5) ou du charmeur de serpents (Ps 58,6). C'est un « savoir », un « savoir-faire », une compétence, qu'on découvre même chez certains animaux : l'ibis et le coq (Jb 38,36), les fourmis, les damans, les sauterelles et le lézard (Pr 30,24). Ce savoir-faire devient parfois de la *ruse* : c'est la machination de pharaon envers les Hébreux (Ex 1,10 ; cf. Jdt 5,11 ; Ac 7,19), la ruse de Yonadab (2 S 13,3), de la femme de Teqoa (2 S 14,2), de la femme d'Abel Bet-Maaka (2 S 20,16). En général cependant, la sagesse est une réflexion sur le comportement des humains dans un monde qu'ils doivent apprendre à connaître et à dominer : cette méditation et cette prise de conscience aboutissent à un « art » de conduire ses affaires, d'organiser sa vie avec bon sens et prudence. Le sage enseignera donc et recherchera les moyens de bien vivre : d'où la nécessité de pratiquer certaines vertus et d'éviter certains excès ou vices.

Une telle sagesse est le fruit de l'étude ; c'est une science de tradition, qui accumule les résultats des expériences faites par les générations précédentes. Quand elle veut s'attaquer aux problèmes fondamentaux de l'origine et de la destinée humaines, elle se sent impuissante. L'homme, créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, sait que toute vraie sagesse vient de Dieu. C'est même une des premières affirmations du Sage Sirac : « Il n'y a qu'un être sage... c'est le Seigneur. C'est lui qui l'a créée, vue et dénombrée, qui l'a répandue sur toutes ses œuvres » (Si 1,8s). L'épître aux Romains reprend cette affirmation : « A Dieu seul sage... » (Rm 16,27), et parle de « l'abîme de la sagesse de Dieu » (Rm 11,13). Et le livre des Proverbes, pour souligner la distance qui sépare la sagesse humaine de la sagesse divine, a cette belle formule : « Ni sagesse, ni prudence, ni conseil n'existent devant Yahvé » (Pr 21,30).

La doctrine biblique la plus poussée sur la sagesse, se concentre, en dehors de certains passages du livre de la Sagesse, dans quatre textes importants : Si 24 ; Pr 1,20-33 ; 8 ; 9,1-6 ; Jb 28 ; Ba 3,9—4,4. Déjà présente en Gn 2,17 dans la « science du bien et du mal », qui est le propre de Dieu, la sagesse finira par s'identifier avec l'Esprit même de Yahvé ; elle se verra attribuer ce qui est dit de la Parole, en particulier dans le Prologue de saint Jean (évangile de ce jour) ; peu à peu, elle se personnifie, préparant ainsi la révélation du Christ comme Parole et Sagesse de Dieu.

*Au commencement était la Sagesse*

C'est une des grandes affirmations du livre de l'Ecclésiastique :

Mais avant toutes choses fut créée la sagesse,  
l'intelligence prudente vient des temps les plus lointains (Si 1,4)

*Avant les siècles, dès le commencement, il m'a créée,  
éternellement je subsisterai* (Si 24,9).

Le thème de la préexistence et de l'éternité de la sagesse est plus développé dans le passage célèbre du ch. 8 des Proverbes, en particulier les vv. 22 à 29 :

Yahvé m'a créée au début de ses desseins,  
avant ses œuvres les plus anciennes.  
Dès l'éternité je fus fondée,  
dès le commencement, avant l'origine de la terre...  
Quand il affermit les cieux, j'étais là...

Cette éternité est implicitement affirmée par les interrogations littéraires de Job ou de Baruch :

Mais la Sagesse, d'où provient-elle ?  
Où se trouve-t-elle, l'Intelligence ? (Jb 28,12).

Mais qui a découvert son lieu ?  
Qui a pénétré dans ses trésors ? (Ba 3,15).

*Et la Sagesse était auprès de Dieu*

Le texte de ce dimanche, voulant surtout nous rendre attentifs à la présence de la Sagesse sur terre, et plus précisément au milieu du peuple choisi, omet plusieurs versets. En particulier les vv. 3 et 4 qui soulignent le rapprochement entre la Sagesse et ce qui est dit du Verbe de Dieu en Jn 1 :

Je suis issue de la bouche du Très Haut  
et comme une vapeur j'ai couvert la terre.  
J'ai habité dans les cieux  
et mon trône était une colonne de nuée.

Le ciel, c'est le lieu où Dieu habite (cf. par exemple : « Notre Père qui es aux cieux », Mt 6,9). Le mot désigne Dieu lui-même dans de nombreux textes, par exemple en Mt 21,25. Quant à la colonne de nuée, il s'agit, dans les textes anciens qui évoquent le

temps du désert, de la manifestation de la présence de Dieu. Que la sagesse soit toute proche de Dieu, c'est encore attesté dans divers textes sapientiaux :

Quand il affermit les cieux, j'étais là...  
J'étais à ses côtés comme le maître d'œuvre (Pr 8,27-30).

Donne-moi celle qui partage ton trône, la sagesse...  
Avec toi est la sagesse qui connaît tes œuvres  
et qui était présente quand tu faisais le monde (Sg 9,4,9).

*Et par elle tout a été fait*

Cette affirmation ressort de tous les textes déjà cités qui attestent la présence de la sagesse près de Dieu au moment de la création. Mais on la retrouve encore à plusieurs reprises :

Yahvé par sa Sagesse a fondé la terre,  
Il a établi les cieux par l'Intelligence (Pr 3,19).

Il a établi le monde par sa sagesse  
et par son intelligence étendu les cieux (Jr 10,12 ; 51,15).

C'est l'ouvrière de toutes choses qui m'a instruit, la Sagesse (Sg 7,21).

De fait, elle est initiée à la science de Dieu  
et, par son choix, décide de ses œuvres...  
Si c'est l'intelligence qui opère,  
qui, plus que la Sagesse, est ouvrière de l'univers ? (Sg 8,4,6).

En somme, dans l'ensemble de la littérature sapientielle, c'est la Sagesse plutôt que la Parole, qui est dite créatrice. Si 42,15 est un des premiers textes qui proposent la doctrine de la parole créatrice :

Par sa parole (hébreu : ses paroles) le Seigneur a fait ses œuvres  
et la création obéit à sa volonté.

Même affirmation au Ps 33 :

Par sa parole les cieux ont été faits,  
par le souffle de sa bouche toute leur armée (v. 6).

En Sg 9,1-2, Sagesse et Parole de Dieu sont mises en parallèle dans l'œuvre de création :

Dieu des Pères... toi qui par ta Parole as fait l'univers,  
toi qui, par ta Sagesse, as formé l'homme...

*Elle a habité parmi nous*

C'est l'affirmation essentielle de ce chapitre 24 de l'Ecclésiastique : issue de Dieu, depuis toujours présente auprès de lui, la Sagesse qui l'a assisté dans l'œuvre de la création et partage comme une personne, son trône et toutes ses prérogatives, s'installe définitivement dans le peuple de l'Alliance, après « avoir régné chez tous les peuples et toutes les nations » (v. 6), après avoir, « parmi eux tous, cherché le repos » (v. 7) :

*Alors, le Créateur de l'univers m'a donné un ordre (cf. Ps 132,8-13), celui qui m'a créée m'a fait dresser ma tente (cf. Jn 1,14).*

*Il m'a dit : Installe-toi en Jacob,*

*entre dans l'héritage d'Israël...*

*C'est ainsi qu'en Sion je me suis établie*

*et que dans la cité bien-aimée j'ai trouvé mon repos...*

*Je me suis enracinée chez un peuple plein de gloire,*

*dans le domaine du Seigneur, en son patrimoine (vv. 8-12).*

C'est sous la forme concrète de la *Loi* que la Sagesse divine s'est manifestée en Israël, et c'est la pratique de cette loi donnée par Dieu qui fait d'Israël un peuple sage entre tous les peuples :

Je vous enseigne des lois et des coutumes... Gardez-les et mettez-les en pratique, ainsi serez-vous sages et avisés aux yeux des peuples. Quand ceux-ci auront connaissance de toutes ces lois, ils s'écrieront : « Il n'y a qu'un peuple sage et avisé : c'est cette grande nation ! » (Dt 4,5-6).

L'auteur du petit livre de Baruch ne cachera pas son émerveillement devant ce don du Dieu très sage au peuple qu'il a choisi :

Pourquoi, Israël, es-tu au pays de tes ennemis ?

C'est que tu abandonnas la Source de la Sagesse !...

Apprends où est la science, où la force, où l'intelligence...

Mais qui a découvert son lieu ?

Qui a pénétré en ses trésors ?...

On n'a rien su d'elle en Canaan,

on ne l'a pas aperçue à Téman...

les fils d'Agar en quête d'intelligence ici-bas...

n'ont pas connu la voie de la sagesse...

Mais Celui qui sait tout la connaît,

Il l'a scrutée par son intelligence...

Il a scruté la voie entière de la connaissance,

et l'a confiée à Jacob son serviteur,

à Israël son bien-aimé ;

ainsi elle est apparue sur la terre  
et elle a conversé chez les hommes.  
Elle est le Livre des préceptes de Dieu...  
Reviens, Jacob, saisis-la...  
ne cède pas à autrui ta gloire...  
Heureux sommes-nous, Israël :  
ce qui plaît à Dieu nous fut révélé ! (Ba 3,10—4,4).

C'est pourquoi le Sage Sirac fera un tel éloge du métier de scribe :

Il applique son âme... à la Loi du Très Haut.  
Il scrute la sagesse de tous les anciens  
Il répandra lui-même ses paroles de sagesse...  
et mettra sa fierté dans la Loi du Très Haut  
Des nations proclameront sa sagesse (Si 39,1.6.8.10).

Toutes les valeurs religieuses d'Israël se sont en quelque sorte cristallisées dans certaines personnalités représentatives de leur peuple. Dans les ch. 44—50 de son livre, où il fait « l'éloge des pères », Jésus ben Sirac présente Aaron — et plus loin le grand prêtre Simon — comme le plus parfait représentant du sacerdoce ; il fait de David le modèle idéal du roi et d'Elie le type accompli du prophète. C'est pourtant le roi Salomon qui demeurera, par-delà les égarements de sa vieillesse, le maître de sagesse et se verra, en conséquence, attribuer, par une fiction littéraire que justifie sa renommée, un certain nombre d'ouvrages manifestement postérieurs.

A celui qui avait demandé à Dieu, lors de son accession au trône, « un cœur qui écoute » (1 R 3,9) Dieu accorda « un cœur sage et intelligent comme personne ne l'avait eu avant lui » (v. 12), de sorte « qu'il y avait en lui une sagesse divine » (v. 28) et « qu'on vint de tous les peuples pour entendre la sagesse de Salomon » (1 R 5,14).

*Il y a ici plus que Salomon*

Mais un jour les contemporains de Jésus, « pressés en masse autour de lui », entendront cette déclaration solennelle : « La reine du Midi (= de Saba) se lèvera, lors du jugement, avec les hommes de cette génération, et elle les condamnera, car elle vint des extrémités de la terre pour écouter la sagesse de Salomon ; et il y a ici plus que Salomon ! » (Lc 11,31). A ses propres compatriotes rassemblés dans la synagogue de Nazareth, un jour de sabbat, Jésus révélera qu'il est le vrai messager de la Bonne Nouvelle, revêtu de l'Esprit de Yahvé, tel que le décrit Isaïe (61,1-2). Il s'attribue, devant eux, les prérogatives du rejeton de Jessé :

Un rejeton sort de la souche de Jessé,  
 un surgéon pousse de ses racines :  
 sur lui repose l'Esprit de Yahvé,  
 Esprit de sagesse et d'intelligence,  
 Esprit de conseil et de force,  
 Esprit de science et de crainte de Yahvé (Is 11,1-2; cf. Rm 15,2).

Dans ce domaine aussi, Jésus est venu « accomplir », c'est-à-dire, porter à la perfection, récapituler, donner les traits définitifs, en dépassant les préparations. De même qu'il déclare : « Il y a ici plus que Salomon ! », il dit solennellement, à propos de son rôle prophétique : « Il y a ici plus que Jonas » (Lc 11,32), et à propos de sa maîtrise sur le sabbat : « Il y a ici plus grand que le Temple ! » (Mt 12,6). Dans le livre de la Sagesse, l'auteur nous présente la Sagesse, ouvrière de toutes choses, comme « un souffle de la puissance divine, une effusion toute pure de la gloire du Tout-Puissant » (Sg 7,24). Le N.T. (Col 1,15; He 1,3) dira de même que le Christ est « l'image du Dieu invisible », « le rayonnement de sa gloire et l'empreinte de sa substance ». Et Jésus se désigne lui-même comme Sagesse de Dieu dans cette réflexion un peu énigmatique rapportée par Mt 11,19 et Lc 7,35 : « La Sagesse a été reconnue juste par ses œuvres » (ou : ses enfants). Les contemporains de Jésus ne s'y tromperont pas, quand ils diront : « Quelle est cette sagesse qui lui a été donnée ? » (Mc 6,2).

Dans sa prédication, Jésus a repris les invitations, les appels, les tournures de style des maîtres de sagesse de l'A.T. : « Venez à moi... » (Mt 11,28; Si 24,19) ; « Qui vient à moi n'aura plus faim, qui croit en moi n'aura plus soif » (Jn 6,35; 7,37; Is 55,1; Pr 9,1-6; Si 24,19-22).

Le Fils se présente comme la Sagesse et la Parole du Père. Il révèle le Père à ceux qui viennent se mettre à son école, et il « devient pour eux sagesse, justice et sanctification » (1 Co 1,30).

## Dieu veuille illuminer les yeux de notre cœur...

Ep 1,3-6.15-18

PAR MICHEL COUNE

*Bénédictin de Saint-André (Bruges)*

### *Un grand triptyque scripturaire*

La première lecture de ce dimanche nous remet en mémoire un des grands éloges de la Sagesse divine ; l'évangile qui y correspond, le Prologue de Jean, est une hymne consacrée à l'économie du Verbe de Dieu ; la deuxième lecture est empruntée à la célèbre hymne qui ouvre l'épître aux Ephésiens et à l'action de grâces-prière qui lui fait immédiatement suite. Cette hymne célèbre le Salut de Dieu, manifesté et réalisé par son Fils bien-aimé dans l'Eglise, et l'action de grâces de Paul se développe en fonction d'elle. Nous sommes donc en présence d'un grand triptyque scripturaire : trois pièces lyriques chantent l'intervention de Dieu dans notre histoire en la personne de son Fils Jésus : il est la Sagesse de Dieu, annoncée et attendue par l'A.T. ; il est la Parole de Dieu, le Verbe qui s'est incarné ; c'est en lui et par lui que Dieu a exécuté son dessein de salut envers les hommes. En ce deuxième dimanche après Noël, la liturgie de la parole mérite d'être particulièrement soignée.

Le Lectionnaire a seulement retenu le premier tiers de l'hymne d'Ep 1, soit la première strophe (vv. 3-6) qui nous conduit jusqu'au premier emploi du refrain « A la louange de gloire de sa grâce ». Ce même souci de brièveté apparaît dans le découpage de l'éloge de la Sagesse (Si 24,1-2.8-12) et dans la possibilité d'abrégé la lecture du Prologue de Jean. On comprend ce souci, inspiré par des raisons pastorales et par la volonté de mettre en relief l'essentiel des versets qui se rapportent au mystère de Noël. Mais on peut

le regretter, car ces coupures affaiblissent la portée et la valeur de ces textes<sup>1</sup>.

### La bénédiction (vv. 3-6)

Après l'adresse de sa lettre (1,1-2), Paul développe une grande doxologie ou bénédiction de type juif. Chant enthousiaste devant la découverte ou l'intuition profonde du plan de Dieu et devant le déroulement progressif de l'Alliance, c'est du même coup, une confession de foi lyrique et mystique. L'Apôtre invite ses correspondants à admirer avec lui les étapes prévues par l'indicible sagesse divine, pour réaliser le salut de tous les élus. Nous n'en percevons ici que les premières affirmations solennelles, mais elles suffisent.

« *Béni soit Dieu qui nous a bénis...* » (v. 3). Le moment initial de cette grande bénédiction divine se trouve aux cieux, dans le Christ préexistant. On ne manquera pas de faire les rapprochements voulus avec la Sagesse hypostasiée auprès de Dieu (première lecture) et avec la théologie du Prologue de Jean (évangile).

Le v. 4 précise la nature de cette grande bénédiction divine : dès avant la création du monde, Dieu nous a élus dans le Christ. Nous avons donc été l'objet d'une prédestination, d'une préférence, d'une prévenance divines, et cela pour que nous devenions « saints et immaculés » grâce à l'amour du Christ, dans cet amour, et en présence de Dieu. Dès le départ, l'Apôtre souligne ainsi le caractère cyclique de « l'économie divine ». Nous devons à notre tour parcourir une courbe parfaite. De même que Dieu nous a bénis, nous devons le bénir ; et de même que nous avons été élus et sauvés par l'amour prévenant du Christ, nous sommes appelés à vivre dans la perfection et la sainteté de cet amour, « en présence de Dieu ».

Les vv. 5-6 insistent une nouvelle fois : Dieu a choisi d'avance de nous adopter en son Fils, il nous a ainsi « gratifiés dans le Bien-Aimé » ; tel fut le bon plaisir de sa volonté. Comment ne pas se souvenir ici de l'oracle d'Isaïe, si familier et si prestigieux aux yeux des premiers chrétiens : « Voici mon Serviteur, mon Elu, mon Bien-Aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances », cet oracle repris par la Voix de la transfiguration ! Nous n'avons plus, dès lors, qu'à remercier et à rendre grâce pour tant d'amour. C'est le sens du refrain : « A la louange de la gloire de sa grâce ». Tant de grâce émane de l'abondance de la gloire divine ! Cela suscite, chez les

1. L'hymne initiale de l'épître aux Ephésiens est heureusement lue en entier au quinzième dimanche ordinaire de l'année B. (On y a cependant encore prévu une lecture brève : Ep 1,3-10 au lieu de 3-14). Pour l'étude et la structure de l'hymne : cf. *Assemblées du Seigneur*, 2<sup>e</sup> série, 46 (à paraître).

croyants, la reconnaissance de cette gloire, la louange à la gloire de Dieu pour toutes ses faveurs.

En ces quelques versets, nous avons le thème fondamental de l'hymne. Les strophes suivantes analysent le déroulement du plan divin. Elles évoquent les grands moments de la « geste » du Christ et de notre adoption, tous impliqués ou précontentus dans le dessein salvifique de Dieu. La liturgie les contemple aujourd'hui dans le rayonnement du mystère de Noël et de l'Incarnation. C'est dans cette lumière que nous sommes invités à lire l'action de grâces et la prière de l'apôtre Paul (vv. 15-18).

### L'action de grâces (vv. 15-16)

En prolongement de sa grande doxologie, Paul écrit au v. 16 qu'il ne cesse de rendre grâce au sujet des Ephésiens et de faire mémoire d'eux dans ses prières. Le motif précis de son action de grâces est indiqué au v. 15 ; l'objet de sa prière sera détaillé dans les versets suivants. Il sera question d'une part, de foi et de charité (v. 15), d'autre part, d'espérance (v. 18). Nous retrouvons de la sorte les trois grandes vertus théologiques des chrétiens, celles qui doivent définir leur attitude devant le plan du Salut divin, et qui se trouvent d'ailleurs mentionnées dans l'hymne paulinienne (vv. 4,12,13). La critique textuelle nous apprend que l'adresse de cette épître « aux Ephésiens » est une addition au texte original. La lettre a sans doute été adressée collectivement aux communautés d'Asie Mineure, mais telle copie ou tel manuscrit a dû recevoir une destination plus précise, au profit de la communauté d'Ephèse. L'épître peut donc s'interpréter en fonction de ses différents destinataires. Cette remarque permet de mieux comprendre l'éloge que Paul fait de la foi et de la charité de ses correspondants : « Foi dans le Seigneur Jésus et charité à l'égard de tous les saints » (v. 15). Les Ephésiens semblent avoir mérité l'éloge que Paul énonçait déjà au v. 13 :

C'est en lui que vous aussi,  
après avoir entendu la Parole de vérité,  
la Bonne Nouvelle de votre salut,  
et y avoir cru,  
vous avez été marqués d'un sceau par l'Esprit de la Promesse.

Ils semblent aussi réaliser le dessein de Dieu, esquissé au v. 4 :

C'est ainsi qu'il nous a élus en lui,  
dès avant la création du monde,  
pour être saints et immaculés en sa présence,  
dans l'amour.

L'amour du Christ vit et agit en eux ; sa sainteté s'est communiquée à tous les croyants de la communauté, et ceux-ci la cultivent par leur attitude pleine d'égards et de délicatesse réciproque. Ce climat de vie laisse pressentir « les trésors de gloire que renferme l'héritage du Christ parmi les saints » (v. 18).

### Prière de l'Apôtre (vv. 17-18)

L'Apôtre rend donc grâces pour la foi et la charité de ses correspondants, il fait mémoire d'eux dans ses prières dont les vv. 17-18 vont nous préciser l'intention. Elle est tout entière tournée vers l'avenir. Paul demande pour les croyants des grâces de connaissance et d'espérance. Ici encore nous allons retrouver la courbe naturelle de la pensée de l'Apôtre : tout vient de Dieu, et tout retourne à lui. La doxologie exaltait Dieu le Père, source de toute bénédiction (v. 3). C'est vers lui que remontait aussi toute bénédiction et « la louange de sa gloire » (refrain des vv. 6,12 et 14 ; dernier mot de l'hymne). A présent, il s'agit de Dieu, *le Père de la gloire*. Paul le supplie de donner à ses disciples la vraie connaissance, un esprit de sagesse et de révélation, l'illumination des yeux de leur cœur, pour qu'ils découvrent l'espérance à laquelle Dieu les appelle et les trésors de gloire réservés aux saints.

Cette théologie de la gloire, si proche du Prologue de saint Jean, est cependant bien paulinienne. Il suffirait, pour s'en convaincre, de relire 2 Co 3, qui se rapproche des descriptions vétérotestamentaires de la Sagesse, et convient admirablement à ce temps de Noël où nous méditons « le merveilleux échange » consommé par Dieu, en Jésus, avec l'humanité. Nous avons été, nous sommes témoins de l'épiphanie de sa Gloire. Mais il nous faut la grâce de la foi et de l'espérance ; n'oublions pas que ce sont des vertus théologiques. L'Esprit de Dieu irradie ainsi ses charismes de sagesse, de révélation et de gnose, dont les nuances subtiles viennent en aide à notre pénétration personnelle et communautaire du mystère divin. Alors se produit la grâce de Noël, « cette illumination des yeux du cœur » dont parle l'Apôtre. Selon le langage biblique, le cœur est le siège de la connaissance aussi bien que de l'affectivité, et les Sémites savaient déjà « qu'on ne voit bien qu'avec le cœur ». C'est à ce niveau profond que la foi se fait connaissance et que l'intuition met en œuvre toutes les puissances de l'homme. Cette profonde psychologie de la foi, Jésus ne l'a-t-il pas énoncée lui-même dans la béatitude promise aux cœurs purs ? (Mt 5,8). L'espérance nous vient donc de Dieu et nous ramène à lui, elle brille de la gloire divine, elle purifie le regard profond de notre être afin qu'il puisse contempler les trésors de gloire qui sont en Dieu et qui rejaillissent sur

les saints, ses enfants d'adoption. C'est toute la clarté de l'espérance, la grâce de transfiguration que cette gloire éveille en notre cœur et jusqu'au plus profond de nos désirs. Cette évocation se prolonge dans la prière de Paul, mais ces lignes n'appartiennent plus à notre péricope liturgique. Veuille Dieu illuminer vraiment les yeux de notre cœur pour que nous Lui rendions toujours plus de gloire et que resplendissent en nous les joies de l'espérance.



---

## O SAGESSE JADIS RENCONTRÉE !

O Sagesse jadis rencontrée ! C'est donc toi sans que je le  
susse devant moi qui marchais aux jours de mon enfance,  
Et qui lorsque je trébuchais et tombais m'attendais avec  
tristesse et indulgence,  
Pour aussitôt peu à peu, le chemin, le reprendre avec une  
autorité invincible !  
C'était toi à l'heure de mon salut, le visage, je dis toi, haute  
vierge, la première que j'ai rencontrée dans la Bible !  
C'est toi comme un autre Azarias qui avais pris charge de  
Tobie,  
Et qui ne t'es point lassée de ce troupeau fait d'une seule  
brebis.  
Que de pays ensemble parcourus ! Que de hasards et que  
d'années !  
Et après une longue séparation la joie de ces retrouvailles  
inopinées !  
Maintenant le soleil est si bas que je pourrais le toucher avec  
la main,  
Et l'ombre que tu fais est si longue qu'elle trace comme un  
chemin,  
A perte de vue derrière toi identifié avec ton vertige !  
Qui tient les yeux levés sur toi ne craint point l'hésitation  
et le vertige.  
Que ce soit la forêt ou la mer, ou le brouillard même et la  
pluie, et le divers aspect de la contrée,  
Tout à la vision de ta face devient connaissable et doré,  
Et moi, je t'ai suivie partout, ainsi qu'une mère honorée.

P. CLAUDEL <sup>1</sup>

---

## Notes doctrinales

---

1. Paul CLAUDEL, *Le Fleuve*, poème inédit en frontispice dans *Pages de Prose*  
recueillies par André Blanchet, Paris, 1944, pp. 9-10.

## En l'an de grâce...

PAR PIERRE-JEAN HOUYVET

*Dominicain d'Amecameca (Mexique)*

On se réjouit à juste titre d'une année nouvelle : le *Jour de l'an* est célébré comme une fête. On échange des vœux pour une année « bonne et heureuse... ».

Cette façon optimiste d'envisager l'avenir correspond au besoin instinctif de voir notre vie se prolonger, progresser, s'épanouir. Il est difficile pourtant, quand on avance dans la vie, de ne pas envisager dans une autre lumière le temps qui passe.

C'est ainsi qu'autrefois Bossuet, dans un sermon célèbre prêché devant la cour de Louis XIV, avait dénoncé en termes saisissants le piège que recèle cet écoulement du temps. Le temps qui contrefait habilement l'éternité, en nous rendant chaque matin avec subtilité un jour tout semblable à celui que la veille il nous a dérobé. Le temps qui nous fuit toujours sans cesser de présenter le même visage, en sorte que l'année qui s'est écoulée semble ressusciter dans l'année qui commence.

Pourquoi Simone de Beauvoir a-t-elle omis de mentionner ce passage dans le beau livre qu'elle a consacré à « cette impitoyable vieillesse qui pas à pas, sans bruit, s'avance... » ? Le piège, c'est cette façon qu'a le temps d'imiter l'éternité, ce qui a pour effet d'engendrer chez l'homme une sorte de torpeur, comme si les choses devaient durer toujours.

### *Le problème du sens*

Une année nouvelle devrait d'abord aider le chrétien à reprendre conscience du temps qui passe, et de ce qu'entraîne d'inéluctable son écoulement : ce qui est joué est joué, ce qui a été gâché est gâché. Cette offre qui lui est faite d'une année nouvelle devrait le faire sortir de sa torpeur et colorer sa joie d'une certaine gravité. Pour lui, en effet, l'expérience du temps qui passe ne peut pas ne pas réveiller, au plus intime de son être, la question du sens de ce

temps. Sa vie se réduirait-elle à l'addition pure et simple, plus ou moins longue, d'un certain nombre d'années ? N'y a-t-il pas sur cette trame fondamentale, monotone ou passionnante, un projet qui se dessine ou qui devrait se dessiner, un visage qui s'ébauche ?

Il est des vies où manifestement quelque chose se construit : une famille qui s'étend, une affaire qui se développe... Mais il en est d'autres qui n'ont pas connu le même bonheur, où rien de bien substantiel n'a pu être réalisé sur aucun plan, par la faute des circonstances, d'une santé déficiente, etc. Pour ceux-là pourtant, comme pour les autres, le déroulement des années comporte un certain sens. Une année nouvelle doit leur reposer la question de ce sens.

Où le chercher ? En mettant en rapport, selon la vieille formule française, non seulement l'année nouvelle, mais aussi l'année qu'on vit, avec la grâce de Dieu : « En l'an de grâce... ».

Telle devrait être pour tout chrétien, au seuil d'une année nouvelle, la référence instinctive : reprendre conscience de ce fait élémentaire que le temps est en effet grâce de Dieu.

La conséquence immédiate est que le temps lui-même doit produire en nous des effets de grâce, des fruits qui manifestent la circulation secrète, souterraine de la grâce, cette « opération de la grâce », dont parlait Charles Péguy dans une lettre à Jacques Maritain. « Celui qui demeure en moi, dit Jésus (c'est la définition même de la grâce), porte beaucoup de fruit ».

### *L'« opération de la grâce »*

Mais, comment préciser ces effets de la grâce ? A quel verbe faire appel pour décrire cette opération ? Il en est trois dont la parenté peut évoquer au premier abord un choix quelque peu artificiel mais qui s'avèrent à l'examen profondément révélateurs.

Ils me sont inspirés par le passage d'une lettre de saint Paul où celui-ci exprime très précisément à ses correspondants ce que doivent être en eux les effets de la grâce en même temps que le sens profond de leur vie sur la terre : « Vous vous êtes dépouillés du vieil homme avec ses agissements, et vous avez revêtu le nouveau, celui qui s'achemine vers la vraie connaissance en se renouvelant à l'image de son Créateur » (Col 3,9-10). Saint Paul décrit alors cet homme nouveau : « Vous donc les élus de Dieu, ses saints et ses bien-aimés, revêtez des sentiments de tendre compassion, de bienveillance, d'humilité, de douceur... » (Col 3,12). Et il termine par un trait qui semble sous sa plume résumer tout le reste : « Enfin, vivez dans l'action de grâce ! » (Col 3,15).

Notre situation sur la terre est parfaitement évoquée ici par

saint Paul. C'est un cheminement d'année en année, qui requiert deux dispositions. D'abord une vraie recherche de Dieu ; il s'agira pour les chrétiens de rester en quête de Dieu, de chercher à mieux le connaître. *Chercher* : c'est l'admirable discours de saint Paul devant l'Aréopage : « Dieu a fait habiter le genre humain sur toute la surface de la terre fixant aux peuples les temps et les frontières de leur domaine afin qu'ils cherchent Dieu ! » (Ac 17,26-28).

Mais cette recherche ne doit pas en rester au niveau de la connaissance, elle doit se traduire dans la vie, se répercuter dans le comportement quotidien. Cet acheminement vers Dieu n'est pas fait seulement d'une meilleure connaissance de son mystère, mais d'un renouvellement à son image. Il ne s'agit pas seulement de connaître, mais de changer, de se changer. C'est le deuxième verbe : *changer*. Et comme tout cela ne peut se faire que par « l'opération de la grâce », tout cela doit se faire, nous dit saint Paul, dans l'action de grâce. L'Apôtre l'avait déjà souligné dans sa lettre aux Ephésiens et il y revient sans cesse : « *Chantez et célébrez le Seigneur de tout votre cœur. En tout temps et à tout propos rendez grâce à Dieu le Père au nom de notre Seigneur Jésus Christ* » (Ep 5,19-20 ; Col 3,16-17).

### Chercher...

Il faudrait distinguer ici trois catégories de chercheurs.

Il est très bien porté de dire aujourd'hui : « Moi, je suis en état de recherche ». Peut-être que c'est vrai et cette attitude est des plus louables. Mais il faut toujours s'interroger sur une façon de parler qui sent la « mode » et qui tourne au slogan. Que recouvre en réalité chez beaucoup ce soi-disant état de recherche ? Il n'y a là souvent qu'une façon élégante d'exprimer le doute, l'indifférence, dans lesquels, de fait, on s'est plus ou moins installé, et qui servent de prétexte pour garder la liberté de n'adhérer à rien. Alors on se dit en état de recherche, mais sans avoir un réel désir de voir aboutir cette recherche, et sans en prendre les moyens.

Deuxième catégorie : ceux qui cherchent parce qu'ils n'ont pas trouvé, mais qui font ce qu'il faut pour trouver : ceux qui s'informent, réfléchissent, tous ceux dont « le gémissement » comme disait Pascal, ne peut laisser insensible le cœur de Dieu.

Il y a enfin, c'est la troisième catégorie, ceux qui cherchent parce qu'ils ont trouvé. C'est le cas de tous les chrétiens dont la foi est tant soit peu vivante et qui sont conscients du caractère insondable de la révélation qui leur a été faite. *Fides quaerens intellectum*, la foi cherche l'intelligence : c'est la plus belle définition et la plus simple de ces chrétiens qui font profession de théologie. La foi, dans la mesure où elle est vivante, ne peut pas se satisfaire de

formules. Par les mots, au-delà des mots, c'est à la vie même de Dieu qu'elle adhère, c'est dans son mystère tel qu'il a plu à Dieu de nous le révéler qu'elle pénètre : « Cette divine échelle de la foi qui pénètre jusques au profond de Dieu » (saint Jean de la Croix). La foi cherche à acquérir une intelligence plus profonde, plus vivante, de ce mystère. Ou, pour reprendre le sens étymologique du mot intelligence (*intus legere*) la foi cherche à lire à l'intérieur de ce qu'elle croit.

Ce serait dépasser les limites de cet article que de s'arrêter à ces trois catégories de chercheurs. Nous nous en tiendrons à la troisième puisque aussi bien c'est à la réaction d'un chrétien devant une année nouvelle que nous devons nous attacher.

### Chercher parce qu'on a trouvé

Mais est-il si sûr que beaucoup de chrétiens se maintiennent en état de recherche à l'intérieur de leur foi ? La foi n'évoquerait-elle pas plutôt une idée de permanence, de fixité : « J'ai combattu le bon combat, dira saint Paul à la fin de sa vie, j'ai gardé la foi » (2 Tm 4,7). La foi apparaît ici comme ce dépôt inaliénable que l'Apôtre exhorte son disciple à maintenir intact : « Garde le bon dépôt avec l'aide de l'Esprit Saint » (2 Tm 1,14). C'est ainsi que Jésus avait parlé à ses disciples de la foi comme de ce roc inébranlable sur lequel ils devaient fonder toute leur existence.

On n'insistera jamais assez sur la solidité et la permanence du don de la foi que Dieu a fait aux hommes. Un don que beaucoup se figurent avoir perdu, alors qu'ils ont simplement pris le parti de ne plus le mettre en œuvre, et de se comporter comme s'ils ne l'avaient plus.

Mais que la comparaison dont use Jésus dans l'évangile ne nous induise pas en erreur : si la foi a la stabilité du roc, elle n'en a ni l'inertie, ni l'imperméabilité aux choses du temps. La foi et les choses du temps s'interrogent mutuellement. Aux problèmes nouveaux la foi doit fournir des réponses nouvelles en scrutant toujours davantage le dépôt confié. Ce dépôt est destiné aux hommes de tous les temps. Encore faut-il que ceux-ci puissent y trouver la réponse à leurs requêtes les plus essentielles. Et nous ne savons que trop la multiplicité, l'acuité des problèmes que pose aux chrétiens la vie d'aujourd'hui : conditions et rythme de travail, développement des loisirs, éducation des enfants, sécularisation de la vie, etc.

Il y a donc une recherche permanente au cœur même de la foi. Mais cette recherche n'est pas seulement orientée vers les choses du temps pour s'ouvrir aux problèmes qu'elles posent et pour essayer d'y répondre — quel est le chrétien qui ne sent pas dans sa vie

banale de tous les jours la nécessité de cet effort? La recherche de la foi est orientée aussi et surtout vers les choses de Dieu. C'est l'invitation inlassable des prophètes et des psaumes: « Cherchez Dieu et vous vivrez... » (Am 5,4); « Joie pour les cœurs qui cherchent Yahvé »; « Recherchez Yahvé et sa force, sans relâche, poursuivez sa face » (Ps 105,3-4).

### Dieu d'abord

Ainsi dira Jésus: « Cherchez d'abord le royaume de Dieu » (Mt 6,33). Il semble qu'on doive distinguer trois plans dans cette recherche. Ce qui devrait être premier en tout chrétien, c'est la conscience vive et toujours en éveil, donc toujours à réveiller, spécialement au seuil d'une année nouvelle, de la révélation que Dieu nous a faite de lui-même. Nous ne saurions trop méditer ici, pour la transfiguration de l'année qui commence, l'épisode de la Transfiguration de Jésus où notre foi nous est révélée en ses deux orientations fondamentales: révélation en la personne de son propre Fils de la tendresse qui fait la vie de Dieu (« Celui-ci est mon Fils bien-aimé »); révélation de la tendresse de Dieu pour les hommes dans la révélation même qu'il leur fait de ce Fils et dans l'appel qu'il leur adresse à l'écouter (« Ecoutez-le »), pour avoir part à son mystère. On parle tellement aujourd'hui de l'amour des autres qu'on en vient à oublier cette révélation première qui nous caractérise comme chrétiens, bien avant l'amour des autres, et qui commande cet amour de tout son poids, de toute sa force. « Nous, nous avons connu l'amour que Dieu a eu pour nous et nous y avons cru » (1 Jn 4,16). De cette première lettre de saint Jean qui nous exhorte avec tant d'insistance à nous aimer les uns les autres, il faut relire attentivement le prologue. Il faut nous pénétrer de ces paroles brûlantes où le vieux saint Jean s'adresse à nous, hommes du XX<sup>e</sup> siècle, comme il s'adressait à ses contemporains, avec le même accent, l'accent du témoin oculaire.

Ce qui était dès le commencement,  
Ce que nous avons entendu,  
Ce que nous avons vu de nos yeux,  
Ce que nous avons contemplé,  
Ce que nos mains ont touché du Verbe de vie...  
nous vous l'annonçons... (1 Jn 1,1,3).

Telle est la première orientation de notre recherche. Elle est de l'ordre de la foi, de la contemplation. Elle est dans la conscience toujours plus vive, dans la conviction toujours plus profonde, de

cette tendresse qui fait la vie de Dieu. « Dieu de tendresse et de pitié... » (Ex 34,6). C'était déjà la définition que Dieu avait donnée de lui-même à Moïse. Une année nouvelle nous est donnée pour avancer dans notre recherche, pour nous approfondir dans cette conviction, pour nous ouvrir par la prière à cette grâce qui avait illuminé le jeune Claudel, un certain jour de Noël, à Notre-Dame de Paris, devant l'enfant de la crèche: « Le sentiment déchirant de l'innocence, de l'éternelle enfance de Dieu ». Sortir de notre torpeur. Dominer notre crainte qui tend toujours à faire prévaloir à nos yeux la sévérité du Juge sur la tendresse du Père. Libérer l'Esprit de Dieu qui veut pousser en nous ce cri-là: Abba, Père!. Ce cri qui résume à lui seul toute la révélation que Dieu nous a faite de son visage et qui devrait résumer au regard de Dieu tout notre cœur. Une année nouvelle, c'est pour nous donner le temps de progresser dans cette découverte. C'est à ce titre d'abord qu'elle veut être pour chaque chrétien une année de grâce.

### Dieu dans la vie quotidienne

Mais on ne peut dissocier cette orientation contemplative des impératifs de la vie quotidienne, impératifs, si terre à terre soient-ils, qui exigent du chrétien qu'il garde bien éveillé le regard de sa foi pour chercher en toute chose à faire ce que Dieu veut, comme il le veut. Une année nouvelle qui, de soi, peut être considérée comme un vieillissement, se présente dans la lumière de Dieu comme un appel à se renouveler, à la fois dans la contemplation de ce qu'il est et dans la recherche de ce qu'il veut. Saint Paul a insisté souvent sur ce lien: « Transformez-vous par le renouvellement de votre esprit, afin de discerner quelle peut bien être la volonté de Dieu, ce qui est bon, ce qui lui est agréable, ce qui est parfait... » (Rm 12,2); « Nous ne cessons de prier pour vous et de demander à Dieu qu'il vous fasse parvenir à la pleine connaissance de sa volonté en toute sagesse et intelligence spirituelle. Vous pourrez ainsi mener une vie digne du Seigneur et qui lui plaise en tout » (Col 1,9-10).

Sans doute il y a les commandements: « Celui qui garde mes commandements c'est celui-là qui m'aime » (Jn 14,21). Mais comment les mettre en pratique pour y être fidèle dans les circonstances concrètes de la vie, dans la complexité des problèmes qui se posent au niveau de la famille, dans le domaine des affaires, de l'argent, de la politique, sans parler de tous les drames secrets imperceptibles souvent au regard d'autrui, mais où se joue pratiquement la fidélité de l'homme à ce que Dieu veut, à ce que Dieu attend de lui? On ne peut pas lire le programme d'avance, comme dans le fauteuil où on se prépare à écouter un concert. On ne peut jamais savoir

au juste ce qui se passera demain ou après-demain. Il faudra donc toujours et jusqu'à la fin, cet effort de discernement, d'intelligence, d'invention pour demeurer en état de recherche, sans oublier que la première manière de chercher la volonté de Dieu c'est de lui demander de nous aider à la connaître et à la faire.

Nous sommes très loin ici d'un moralisme plus ou moins desséché où la nécessité de faire la volonté de Dieu apparaît plus comme un devoir que comme un amour. En réalité c'est tout l'enfant de Dieu en nous qui est mis en question, comme c'était tout l'enfant de Dieu qui était en cause dans le Christ lui-même quand il disait : « Je fais toujours ce qui plaît à mon Père ». Il n'y a pas d'autre mystique pour un chrétien que celle de cette enfance qui veut passer du cœur du Christ dans le sien. Connaître la volonté de Dieu, y être fidèle, relève de « l'opération de la grâce », donc de la prière.

J'ajouterais que de nos jours elle relève aussi, plus modestement, du bon sens. Que d'initiatives plus ou moins baroques, que de faux problèmes, dont il faudrait simplement, pour en juger sainement, qu'on en revienne au bon sens. Sans oublier là non plus que la volonté de Dieu peut encore se manifester par les directives de l'Eglise. Peut-être qu'il faut des prophètes, mais des vrais, donc des humbles, aussi attentifs à Dieu qu'ils le sont aux événements du temps. Pas des gens qui sont prêts à tout assimiler, en particulier leurs impulsions personnelles, au souffle de l'Esprit, et à adhérer inconsidérément aux événements, aux remous de l'opinion comme s'ils méritaient tous la qualification solennelle de « signes des temps ».

On a souligné récemment, comme un réflexe de santé spirituelle qui se fait sentir au fond des cœurs, le sursaut actuel de la conscience chrétienne devant telle interprétation du christianisme qui va tout droit à l'athéisme fraternel, ou devant telle méthode apostolique qui contredit foncièrement les moyens du Royaume.

Dans la crise actuelle de l'Eglise, plus que jamais, un discernement s'impose pour que soit vraiment reconnue et réalisée la volonté de Dieu. Mais ce discernement ne pourra se faire que dans le calme et dans l'amour. « Mettez votre honneur à rester calmes », écrivait saint Paul (1 Th 4,11). Ce mot est d'une grande actualité. Il exprime la condition même de notre lucidité, la condition aussi de cette unité, de cet amour fraternel, qu'il nous faut sauvegarder envers et contre tout.

### *Dieu dans les autres*

Telle doit être la troisième orientation de notre recherche au seuil de cette année nouvelle : les autres — nos frères chrétiens et ceux qui ne le sont pas — et l'amour qu'ils sont en droit d'attendre de nous.

C'est quand la division menace qu'il faut se rappeler le réalisme de l'amour. La recherche, dont nous disions qu'elle se situait d'abord au plan de notre foi dans le mystère de Dieu, ne peut manquer de se répercuter avec puissance, avec la puissance même de la tendresse de Dieu, au niveau de nos relations avec les autres quels qu'ils soient. « Comme une mère nourrit ses enfants et prend soin d'eux, telle était notre tendresse pour vous que nous aurions voulu vous livrer en même temps que l'évangile de Dieu, notre propre vie, tant vous nous étiez devenus chers » (1 Th 1,7-8).

« Le réalisme de l'amour » : c'est bien dans ce sens que doit s'orienter inlassablement, année après année, notre recherche, notre effort.

Car Jésus a aimé les hommes tels qu'ils étaient, et il continue à les aimer tels qu'ils sont. Or il nous demande de nous aimer les uns les autres comme il nous a aimés. C'est sur ce réalisme que notre amour achoppe. On voudrait toujours que les autres ne soient pas tout à fait comme ils sont. On les voudrait toujours un peu comme on les rêve. Alors on les aimerait ! Mais comme ils sont en général assez peu comme on les rêve...

Voilà ce qui tient en échec notre charité. Nous sommes toujours portés à aimer les êtres dans la mesure où ils nous plaisent, où ils sont aimables à nos yeux, le temps qu'ils le sont. S'ils ne le sont pas, ou s'ils ne le sont plus, notre tendance spontanée est de nous détourner d'eux.

Le drame de tant de foyers désunis est là. On a su s'aimer comme aimables, mais non comme pécheurs, c'est-à-dire tels qu'on était. Or Jésus nous a aimés comme pécheurs. « Alors que nous étions des pécheurs, écrit saint Paul (pas des créatures de rêve), il a donné sa vie pour nous » (Rm 5,8). La grâce que confère aux époux le sacrement de mariage doit les aider à s'aimer de cet amour-là : non seulement selon leur cœur à eux, mais selon le cœur du Seigneur, non seulement comme aimables, mais comme pécheurs, de cet humble amour dont parlent les Slaves, qui ne se décourage pas d'aimer quand il souffre, qui se tait, attend, aide, pardonne, sauve... A quoi bon recevoir le sacrement de mariage si ce n'est pas pour s'aimer jusque-là ?

C'est ainsi que saint Paul définissait à ses chrétiens l'amour qu'ils devaient se manifester dans la vie quotidienne : « Portez les fardeaux les uns des autres, ainsi vous accomplirez la loi du Christ » (Ga 6,2). Comment ne pas penser ici aux fameuses prophéties du Serviteur souffrant que le Christ a accomplies de façon exemplaire, mais qu'il nous reste à accomplir nous-mêmes plus humblement, à son exemple, dans le quotidien de nos relations fraternelles. Etre prêt à aimer les autres tels qu'ils sont, avec leurs défauts, avec ce qui en eux peut nous déplaire ou nous irriter. Admettre qu'il puisse y

avoir entre nous des différences de vue, de réactions, sans cesser pour autant de s'aimer comme des frères. Attitude difficile sans doute, mais qui doit toujours nous tenir en haleine car il y va de l'authenticité même de notre amour. C'est dans cette lumière que doivent s'engager en une année nouvelle nos relations avec nos frères.

Ce qui revient à dire qu'une année nouvelle ne nous est pas seulement donnée pour chercher mais pour changer, pour nous changer. « Vous avez revêtu l'homme nouveau qui s'achemine vers la vraie connaissance » (qui cherche), « en se renouvelant à l'image de son créateur » (qui change).

Il ne faut pas confondre ces deux notions de changement et de renouvellement. Car il y a des changements qui n'apportent rien de nouveau. « Tout est ennuyeux. Ce qui fut cela sera. Ce qui s'est fait se refera, et il n'y a rien de nouveau sous le soleil » (Qo 1,8-9).

### *Répétition ou changement ?*

Bien distinguer ce qui se répète — les saisons qui succèdent aux saisons, les années aux années — et ce qui change : l'événement inattendu exprimant l'intervention d'une liberté, d'un amour. Cette année dite nouvelle sera-t-elle nouvelle vraiment ? Cela dépend de nous.

La tromperie du temps telle que la dénonce Bossuet c'est justement que l'année nouvelle ne le paraisse pas, et ne le soit pas de fait ; qu'elle s'écoule sans bruit comme la précédente et nous laisse à notre torpeur, alors que la grâce attachée à une nouvelle année est de faire que cette année, précisément, puisse être nouvelle, qu'il puisse s'y passer par le sursaut de notre liberté quelque chose de neuf. Ce qui nous intéresse avant tout chez les hommes — ce que nous cherchons dans les pièces de théâtre, les films, les romans — c'est le déploiement d'une liberté, d'un choix, par lequel l'homme est fondamentalement lui-même ; c'est tout ce qu'il y a d'inattendu, de neuf, dans l'explosion d'une liberté humaine qui rompt la monotonie des changements toujours les mêmes et donne ainsi au temps son relief, sa valeur, son sens. Autrement dit ce qui change n'est nouveau, intéressant, que s'il signifie quelque chose. Et il revient à notre liberté d'homme de donner à ce changement sa signification.

Il est bien clair que l'existence chrétienne est à base de changement : « Vous vous êtes dépouillés du vieil homme avec ses agissements et vous avez revêtu le nouveau... ». Peut-être aurions-nous profit à nous interroger au début d'une année nouvelle sur le vêtement que nous portons : nos agissements demeurent-ils dans la ligne de ce renouvellement perpétuel auquel saint Paul invitait ses chrétiens ?

### *Que changer ?*

S'il fallait préciser dans la lumière de l'Evangile en quoi consiste ce changement, je répondrais qu'il réside essentiellement dans la récupération, au regard de Dieu, de cette enfance que le péché nous a fait perdre. Il y a un rapport très profond à établir ici entre le drame de nos origines tel que l'évoque le livre de la Genèse et la fameuse parole de Jésus : « Si vous ne changez pas, et si vous ne redevenez pas comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux » (Mt 18,3). C'est pour avoir voulu rejeter cette tutelle, cette enfance qui faisait pourtant tout leur bonheur, que l'homme et la femme ont perdu le paradis : « Si vous mangez de cet arbre vous serez comme des dieux » (Gn 3,5). Il nous faut maintenant parcourir le chemin inverse. Et c'est le chemin de la grâce. La récupération du Royaume est entièrement suspendue à la récupération de cette enfance dont on comprend qu'elle soit en définitive la seule valeur qui compte au regard d'un Dieu qui s'est défini comme un Père : « Dieu de tendresse et de pitié. ». « Si vous ne redevenez pas comme des enfants », dit Jésus, c'est-à-dire, si vous ne retrouvez pas pour Dieu, cet amour, cette obéissance, cette confiance éperdue, vous ne retrouverez pas le Royaume.

Une année nouvelle nous est donnée pour nous permettre d'avancer dans cette récupération. Où en sommes-nous ? Tout le travail de l'Esprit Saint dans nos cœurs se résume, répétons-le, en ce cri qu'il pousse en nous, qu'il veut nous faire pousser en lui, et qui doit devenir l'âme de notre âme, le cœur de notre cœur, le souffle même de notre vie : Abba, Père.

Mais nous sommes affrontés ici à une contradiction, au moins apparente. Car une année nouvelle est aussi indubitablement, et toujours plus douloureusement ressenti, un signe de vieillissement, avec tout ce que ce mot évoque de ralentissement, d'amointrissement, de sclérose, d'amertume, de désespoir..., bref, rien de ce qui favorise l'éclosion d'une enfance nouvelle. « Un homme quand il est vieux peut-il entrer une seconde fois dans le sein de sa mère ? » (Jn 3,4). Même sans parler de vieillissement, une nouvelle année, pour les êtres fragiles que nous sommes, porte toujours en elle une menace : celle des multiples visages sous lesquels peut se présenter l'épreuve dans une vie d'homme : que ce soit dans le domaine de ses amitiés, de ses amours, au fond de lui-même ou dans la personne des autres ; dans sa santé ou dans sa situation, dans sa conscience. On ne sait jamais... On sait simplement que l'âge apporte inévitablement à chaque homme son lot. Alors, cette enfance innocente et heureuse à récupérer au fil des ans ?...

C'est ici sans doute que se situe le travail de la grâce, et c'est vers

elle qu'il faut nous tourner pour voir tomber la contradiction apparente entre ce vieillissement, cette menace qu'apporte une année nouvelle, et cette enfance heureuse, glorieuse, qu'elle voudrait nous faire retrouver.

### *L'enfance et la croix*

Comme on l'a justement noté, un enfant est un être qui accepte de perdre pied parce qu'il a confiance. Ce qui le définit, c'est moins la candeur que cette dépendance totale où s'exprime le besoin le plus profond de sa vie, l'élan le plus spontané de son cœur. On rapporte à ce sujet le témoignage d'une maman : « J'avais deux enfants : l'un de sept ans, l'autre de quatre, et je jouais à les faire tourner en les prenant par les poignets. Le plus petit était toujours enchanté par ce jeu, mais l'aîné m'a dit un jour : "Ne tourne pas plus vite que je voudrais". Ce n'était déjà plus un enfant »<sup>1</sup>.

Jésus a voulu que les épreuves de nos vies humaines (et Dieu sait si le domaine est vaste !) puissent porter le nom de la souffrance qu'il a vécue lui-même : « Si quelqu'un veut me suivre qu'il prenne sa croix... » (Lc 9,23). Or la croix, quelle que soit sa forme en chacune de nos vies, nous fait toujours perdre pied et nous accule à l'abandon, d'où son affinité avec l'esprit d'enfance. Jésus lui-même a consenti à perdre pied au jardin de Gethsémani pour s'abandonner tout entier à la volonté de son Père : « Père, s'il est possible que ce calice s'éloigne, mais que ce ne soit pas ma volonté qui se fasse mais la tienne ». C'est une confiance filiale sans borne en son Père qui lui permet d'accepter le calice. Et la croix du même coup porte à son plus haut point son amour filial : « Afin que le monde sache que j'aime mon Père, levez-vous, sortons d'ici ! » (Jn 14,30-31). Le dernier cri que la croix fera monter aux lèvres de Jésus est un cri d'enfant : « Père, je remets mon esprit entre tes mains » (Lc 23,46).

Ceci est d'un grand enseignement pour nous. Toute vie comporte douleurs et déchirements : pour ne pas perdre cœur devant la souffrance, pour ne pas se révolter ou s'aigrir, il faut apprendre à l'accueillir. Mais comment garder la paix, si on ne sait pas rejoindre Dieu à travers l'épreuve et l'accueillir en quelque sorte de sa main ? Ce qui revient à dire que pour accepter la croix, pour consentir ainsi à perdre pied sans perdre cœur, il faut une âme d'enfant.

Au fond il n'y a que deux attitudes devant la souffrance : la révolte, le désespoir, ou bien le recours à Dieu, le report en Dieu

de toutes nos raisons de vivre et d'espérer. L'esprit d'enfance n'est pas autre chose. Et la souffrance (qui de soi est mauvaise) ne devient bonne que dans la mesure où, par la grâce de Dieu, elle nous remet dans la vérité de notre faiblesse, nous invite à chercher en Dieu notre force, à reporter sur lui notre confiance et notre amour, en un mot à faire de notre relation à Dieu notre tout. Telle est la relation qui définit l'enfant : son père et sa mère lui sont tout.

Ainsi le lot d'épreuves que véhiculent nos pauvres vies humaines, tend à nous faire récupérer cet état d'âme, cette enfance qui est aujourd'hui pour nous tout le secret du Royaume, comme il était autrefois, « sous le premier soleil de ce premier matin » tout le secret du paradis perdu. « Si vous ne changez pas, dit Jésus, et si vous ne redevenez pas comme des enfants... ».

### *Se changer*

Tel est le sens profond de chaque année nouvelle. A travers la trame de nos activités familiales ou professionnelles, sous-jacent au désir si légitime de réussir, d'être heureux, de rendre heureux ceux qu'on aime, il y a, comme dans les tissus d'Orient, ce fil d'or qui donne à notre vie sa beauté secrète, son intérêt passionnant. Par cette année nouvelle, Dieu veut nous rapprocher de lui, nous donner le temps de changer, de nous changer, un peu comme on se change quand on va à une fête. C'est l'avertissement du vieux saint Jean : « Celui qui a cette espérance en lui (de voir Dieu tel qu'il est) qu'il se rende pur comme celui-là (Jésus) est pur » (1 Jn 3,3). C'est l'invitation pressante de saint Paul à ses chrétiens : « Le salut est maintenant plus près de nous qu'au temps où nous avons commencé à croire. La nuit est avancée. Le jour est proche ». Et l'Apôtre d'inviter ses chrétiens à changer de vêtement : « Laissons les œuvres de ténèbres et revêtons les armes de lumière ! Point de ripaille ni d'orgie, pas de luxure ni de débauche, pas de querelles ni de jalousies. Mais revêtez-vous du Seigneur Jésus Christ » (Rm 13,11-14).

Une année nouvelle nous donne encore un peu de temps pour revêtir le seul vêtement qui ne tombera pas en poussière au dernier jour. Et ce vêtement, c'est Jésus Christ : l'humilité, la douceur, l'amour de Jésus Christ. En fin de compte, la seule façon efficace de le chercher, de le trouver, n'est-ce pas de consentir ainsi peu à peu à changer, à se changer ? On n'en aura jamais fini. Mais chaque année est une chance de plus que Dieu nous donne pour y arriver.

Et les hommes d'aujourd'hui sont singulièrement exigeants à cet égard. « La religion, à quoi ça sert ? Pour que je croie en leur Sauveur il faudrait qu'ils me chantent des chants meilleurs, il faudrait qu'ils aient l'air plus sauvés ». Jean Giono avant de mourir, a fait

1. M.-D. MOLINIÉ, *Le combat de Jacob*, Paris, 1967, p. 118.

sienne cette accusation de Nietzsche : « Ce que je reproche aux religions c'est de ne pas changer les hommes ».

Ce n'est pas aux religions qu'il faut faire ce reproche, mais aux hommes qui font échec dans leurs cœurs, dans leurs vies, à l'opération de la grâce.

### *Accepter son écharde*

Il reste qu'il y a le plus souvent toute une part de nous-mêmes qui, de fait, ne change pas, qui au fond, ne peut pas changer : tout ce conditionnement qui vient de notre hérédité, de notre tempérament, des traumatismes peut-être de notre enfance, de telle ou telle faiblesse au niveau de la santé, du psychisme, de la sexualité : en un mot cette écharde dont saint Paul a dû bien souffrir pour supplier si instamment le Seigneur de l'en délivrer. On connaît la réponse qui lui fut faite, elle est significative : « Ma grâce te suffit » (2 Co 12,7-9), sous-entendu : de ce côté-là il n'y aura pas de changement pour toi, tu garderas ton écharde. Mais ma grâce te donnera de la supporter.

Cela donne à penser que la valeur d'une vie chrétienne se mesure moins aux changements qu'on peut y constater qu'à l'effort secret, invisible au regard des hommes : « Ne jugez pas » (Mt 7,1). Vivre de la grâce, s'y accrocher envers et contre tout, en changeant sans doute de son mieux ce qui peut changer, c'est accepter aussi de ne pas pouvoir tout changer et de rester, devant le Seigneur, un pauvre homme qui met tout son espoir en sa miséricorde.

### *Chanter le Seigneur*

Cette prédominance de la grâce dans nos vies pour nous changer, ou pour nous garder contre nous-mêmes, doit nous établir dans l'action de grâce. Pas de trait sur lequel saint Paul revienne avec plus d'insistance dans toutes ses lettres. « Enfin, vivez dans l'action de grâce ! » (Col 3,15). C'est sur ces mots que s'achève le texte dont nous nous sommes inspirés pour ces quelques réflexions. Chercher, changer, chanter... Que ce mot nous serve à nous aussi de conclusion.

L'expression revient à plusieurs reprises sous la plume de l'Apôtre : « Chantez et célébrez le Seigneur de tout votre cœur » (Ep 5, 19) ; « Que la Parole du Christ réside chez vous en abondance... Chantez à Dieu de tout votre cœur avec reconnaissance. Et quoique vous puissiez dire ou faire, que ce soit toujours au nom de notre Seigneur Jésus, rendant par lui grâce au Dieu Père » (Col 3,16-17).

Il est dans la logique d'une vie tout entière commandée par la

grâce, de s'établir ainsi dans la reconnaissance et dans la louange. Il est aussi dans la logique d'une vie promise tout entière à la louange, de ne pas attendre le dernier jour pour s'y exercer. Dans la mesure même où la grâce est un germe de gloire, elle met en nous cette capacité, ce besoin, cet instinct. Il serait anormal que la louange soit aujourd'hui inexistante dans nos cœurs, alors qu'elle sera toute notre vie et tout notre bonheur. Une année nouvelle est un don que Dieu nous fait pour nous exercer à la louange. Elle est un peu comme ces « répétitions » qui s'imposent en vue du concert. C'est la présence même de la grâce en nos cœurs qui nous y invite. Reprenons-en conscience au début d'une année nouvelle. « N'empêchons pas la musique ».

## LE CHRIST PARTOUT PRÉSENT

Le Christ avec moi,  
 Le Christ devant moi,  
 Le Christ derrière moi,  
 Le Christ au-dedans de moi,  
 Le Christ au-dessous de moi,  
 Le Christ au-dessus de moi,  
 Le Christ à ma droite,  
 Le Christ à ma gauche...  
 Le Christ dans le cœur de tout homme qui pense à moi.  
 Le Christ dans la bouche de tout homme qui parle de moi.  
 Le Christ dans tout homme qui me voit.  
 Le Christ dans toute oreille qui m'entend.

Prière de SAINT PATRICK<sup>1</sup>.

1. Saint Patrick, premier évêque d'Irlande, v<sup>e</sup> s. après J.C.



## A consulter \_\_\_\_\_

dans la première série d'Assemblées du Seigneur

### LA SAINTE FAMILLE

N° 14, pp. 24-43 : *Jésus à douze ans* (Lc 2,41-52), par J. DUPONT ; pp. 44-69 : *La famille dans le dessein de Dieu* (Thème biblique), par J. VANDERHAEGEN ; pp. 90-111 : *Communauté de service et d'amour* (Témoignage familial).

### FETE DE MARIE, MERE DE DIEU

N° 6, pp. 86-98 : *Marie, Mère de Dieu* (Réflexions doctrinales), par A. DECOURTRAY ; N° 72, pp. 85-99 : *Sanctification des temps de la vie humaine* (Réflexions doctrinales), par R. COFFY.

### DEUXIEME DIMANCHE APRES NOEL

N° 70, pp. 42-53 : *Le mystère de l'infinie sagesse* (Thème biblique), par H. DUESBERG.

Imprimé en France

Achévé d'imprimer le 15 octobre 1971 sur les presses de l'imp. St-Paul Bar-le-Duc (Meuse)  
Dépôt légal : N° Ed. : 6119 N° Imp. VI-71-511

## TITRES DE LA DEUXIÈME SÉRIE D'ASSEMBLÉES DU SEIGNEUR

- |   |   |
|---|---|
| * 1. La prière eucharistique                    | 34. 3° Dimanche ordinaire                   |
| * 2. Anaphores nouvelles                        | 35. 4° Dimanche ordinaire                   |
| * 3. Lectionnaire dominical                     | 36. 5° Dimanche ordinaire                   |
| 4. Temps de l'Avent                             | <b>37. 6° Dimanche ordinaire</b>            |
| * 5. 1 <sup>er</sup> Dimanche de l'Avent        | 38. 7° Dimanche ordinaire *                 |
| * 6. 2° Dimanche de l'Avent                     | 39. 8° Dimanche ordinaire                   |
| * 7. 3° Dimanche de l'Avent                     | 40. 9° Dimanche ordinaire                   |
| 8. 4° Dimanche de l'Avent                       | 41. 10° Dimanche ordinaire                  |
| 9. Temps de Noël                                | 42. 11° Dimanche ordinaire *                |
| * 10. Fête de Noël                              | 43. 12° Dimanche ordinaire *                |
| <b>11. De Noël à l'Épiphanie</b>                | 44. 13° Dimanche ordinaire *                |
| * 12. Epiphanie et Baptême du Seigneur          | 45. 14° Dimanche ordinaire                  |
| 13. Temps du Carême                             | 46. 15° Dimanche ordinaire                  |
| 14. 1 <sup>er</sup> Dimanche du Carême          | 47. 16° Dimanche ordinaire *                |
| 15. 2° Dimanche du Carême                       | 48. 17° Dimanche ordinaire                  |
| <b>16. 3° Dimanche du Carême</b>                | 49. 18° Dimanche ordinaire *                |
| * 17. 4° Dimanche du Carême                     | 50. 19° Dimanche ordinaire                  |
| * 18. 5° Dimanche du Carême                     | 51. 20° Dimanche ordinaire                  |
| 19. Dimanche de la Passion                      | 52. 21° Dimanche ordinaire                  |
| 20. La Cène du Seigneur                         | 53. 22° Dimanche ordinaire *                |
| * 21. Le triduum pascal                         | 54. 23° Dimanche ordinaire                  |
| 22. Temps pascal                                | 55. 24° Dimanche ordinaire                  |
| * 23. 2° Dimanche de Pâques                     | 56. 25° Dimanche ordinaire                  |
| * 24. 3° Dimanche de Pâques                     | <b>57. 26° Dimanche ordinaire</b>           |
| * 25. 4° Dimanche de Pâques                     | 58. 27° Dimanche ordinaire                  |
| * 26. 5° Dimanche de Pâques                     | 59. 28° Dimanche ordinaire                  |
| * 27. 6° Dimanche de Pâques                     | 60. 29° Dimanche ordinaire                  |
| * 28. Fête de l'Ascension                       | 61. 30° Dimanche ordinaire                  |
| 29. 7° Dimanche de Pâques                       | 62. 31° Dimanche ordinaire *                |
| * 30. Fête de la Pentecôte                      | <b>63. 32° Dimanche ordinaire</b>           |
| 31. Fête de la Trinité                          | 64. 33° Dimanche ordinaire *                |
| * 32. Fêtes du Saint-Sacrement et du Sacré-Cœur | 65. 34° Dimanche ordinaire                  |
| * 33. 2° Dimanche ordinaire                     | 66. Fête de l'Assomption et de la Toussaint |
|   | 67. Tables                                  |

\* numéros parus

en gras : numéros à paraître en 1971



## La Sainte famille

Honore ton père et ta mère (Si 3)	
<b>R. Séguineau</b> . . . . .	6
Amour et union dans le Seigneur (Col 3)	
<b>Ch. Bigaré</b> . . . . .	13
La fuite en Egypte et le retour en Galilée (Mt 2) <b>A. Paul</b> . . . . .	19
La présentation de Jésus au Temple (Lc 2)	
<b>A. George</b> . . . . .	29
Jésus retrouvé au Temple (Lc 2)	
<b>J. Dupont</b> . . . . .	40

---

## Fête de Sainte Marie, mère de Dieu

Ils mettront mon nom sur les fils d'Israël, et je les bénirai (Nb 6) <b>P. Buis</b> . . . . .	54
La venue du Fils nous fait libres, et fils (Ga 4)	
<b>A. George</b> . . . . .	60

---

## Deuxième dimanche après Noël

Jésus Christ, Sagesse de Dieu et de son peuple (Si 24) <b>R. Séguineau</b> . . . . .	68
Dieu veuille illuminer les yeux de notre cœur (Ep 1) <b>M. Coune</b> . . . . .	75

---

En l'an de grâce... <b>P.-J. Houyvet</b> . . . . .	82
--	----